

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

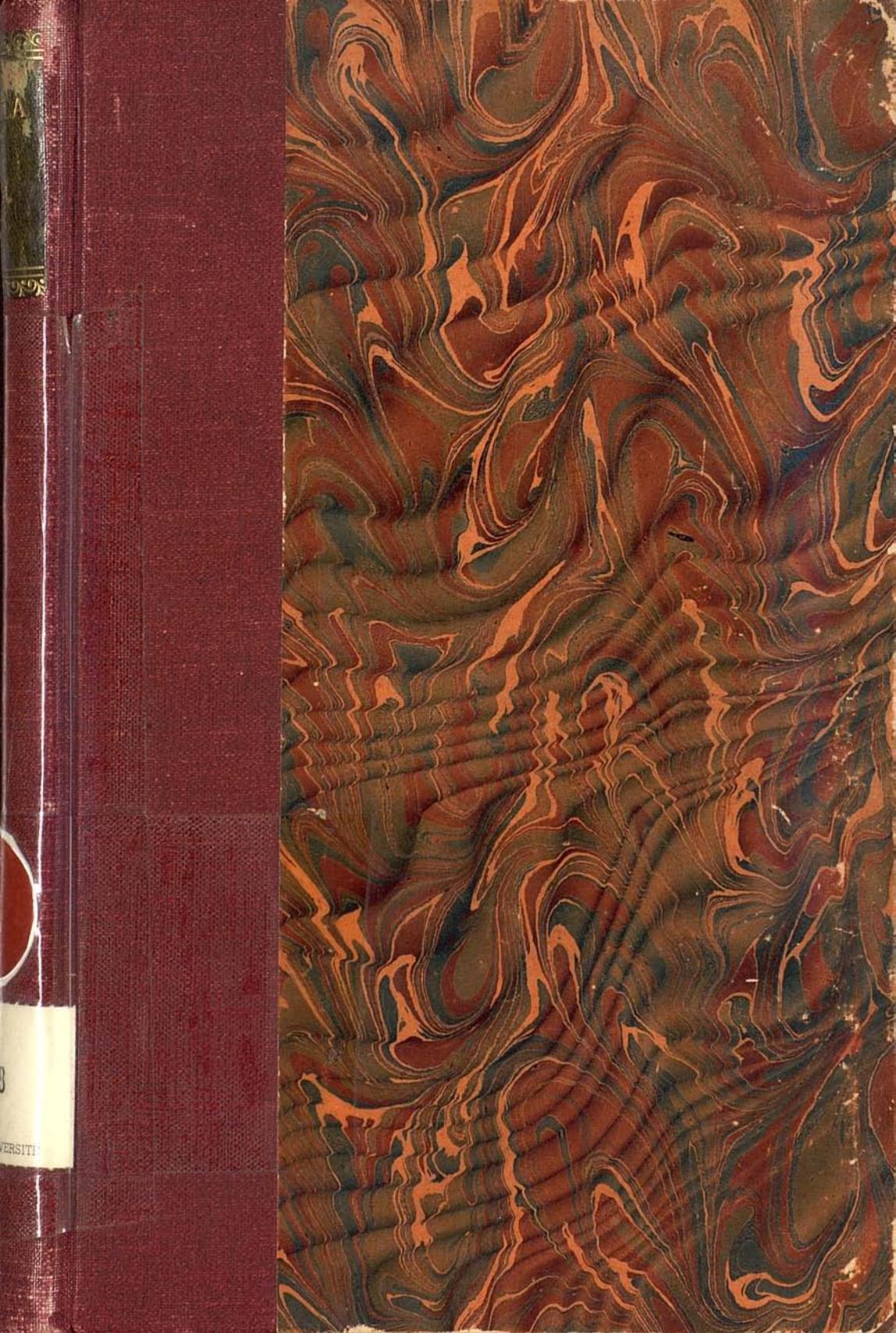
Stella, 1^{ère} et 2^e années, Bruxelles, Juin 1894 – Mars 1895 (nos 1-7 et 1-3).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



LA
925

VERSITI



STELLA

Revue mensuelle

d'Art et de

Littérature

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
Arthur Toisoul, rue Vautier, 38, Bruxelles.

—o—

SOMMAIRE

- STELLA. — Au lecteur.
 HENRI DE CLASSANT. — L'Autre, Sourire d'Aurore.
 ARTHUR DAXHELET. — La Chanson des Pas.
 ROBERT SAINTE-ESTELLE. — Salomé.
 A. DE STASSART. — Vierge incréée, Au Pays du Péché.
 ARTHUR TOISOUL. — Ame triste, Réveil, Babylone.
 A. LEVÈQUE. — Les Maîtres.
 EDGAR BAES. — Modernisme étranger.
 GEORGES RANCY. } Les livres.
 ARTH. T. }
 PAUL FERTÉ. }
 * * * — Broutilles.

50 centimes ce numéro.

52418

52418

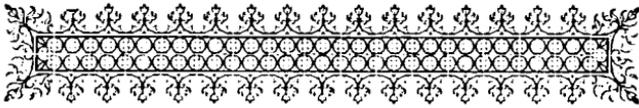
Notre but, en publiant cette Revue, est de défendre l'Art pur et libre contre les attaques incessantes de l'exclusivisme. Les jeunes de talent peuvent donc venir à nous en toute confiance. Les manuscrits seront impartialement examinés par le Comité de Rédaction.

Nous faisons appel à tous les vrais amis des lettres et des arts.

STELLA.



scintille et monte plus avant
dans l'Éther, bien au delà
des brumes et des émanations
de la fange.



L'Autre.

Non, jamais je ne lui parlai, non plus que je ne lui fis remarquer mon existence, non plus l'entendis-je ; et cependant n'était-elle pas là, en face de moi, barrant ma route étagée dans l'infinité bleue de mes rêves. Elle alors, qui serait dans l'impossibilité de me voir, puisque ses yeux sont morts, froids comme de vieilles lames, elle s'est mise à courir jusqu'au plus lointain horizon de la plaine et j'ai perdu son ombre. Riez à pleine gorge, vous ne la connaissez pas, vous, l'*Autre*.

Anxieux, j'ai fermé ma porte et je me suis remis à lire, lisant entre les lignes ce que l'imaginative forge pour les natures inquiètes, des gouffres noirs, des cavées où les luxures végètent et des ornières où les folies s'incarnent ; et l'*Autre* est revenue, penchant son ombre sur mon livre jusqu'à confondre son haleine avec la mienne. Je sais bien que je ne la verrai plus quand j'aurai tout mon courage, car la volonté broie tous les fantasmes ; mais la nuit d'hiver tombe seulement — quatre heures — et je



ne serai vaillant qu'au prochain jour. Alors il faut la subir et lui faire bonne mine, tenir mon esprit en conversation intime avec elle, si je ne veux de nouveau voir son impatience s'exalter, par tous les ennuis possibles de ma vie actuelle, les chiens qui hurlent et brisent leurs chaînes, et les fenêtres de ma case qui s'ouvrent pour laisser entrer le vent froid du nord.

Ah ! quelles turpitudes et quels désœuvrments ! Si pourtant *elle* naissait des vides de ma solitude ? Car l'irréel récuse l'image, aussi vrai qu'il n'y a point de néant. Ta rétine ne voit que ce que tu veux bien y mettre, homme ; là où il n'y a *rien*, il y a encore quelque chose. Du reste, ne fallait-il pas qu'*elle* vint ? Comment vivre seul ? Imaginez le père laissé à lui-même dans les hivernales béatitudes des sierras. Les houles lamentent autour de lui, les glaciers lumineux dégringolent jusqu'aux cagnées, et, parfois, un condor bat des ailes. L'âme dit alors : Je ne suis pas seule, je suis avec... *l'Autre*.

Elle n'est point la Peur, cet autre mystère, plus poignante pour ceux qui la subissent, morte lente et sue, seconde par seconde ; car, se savoir la proie d'une force qui viendra vous damner en les mille aspects de sa forme, que vous ignorez encore, mais dont les prémisses déjà sourdinent, n'est-ce pas le degré dernier de l'anéantissement de l'être au hasard et, pour mieux dire, à la déroute ! Non, car elle ne fantômise pas, *l'Autre*. Dirai-je qu'elle inquiète ? Dirai-je qu'elle attriste ?

Maintenant que j'ai cessé de lire et que je suis vide d'idées, je l'écoute venir à moi, presque caline. J'ai peuplé mes murs si nus et si vides, de reliques indiennes, de cornes en spirale ramassées dans les charniers de la

plaine, de rattles de crotales qui brillèrent hier sur l'alcali, et de fleurs jaunes aux calices fiers qui effraient tant par les crépuscules bleus, le long des mares. Mais, tous ces restes chantent encore mieux la vitalité disparue et parlent tant de ce qui a été et n'est plus, que, sans le savoir, j'ai bâti le sanctuaire où l'Autre a pu se plaire.

Peut-être, l'Autre, est-ce la vie ? Je ne cherche pas à savoir, car, où nous voyons des trous, il y a parfois des gouffres. Je préfère rester là, immobile et sans rêve, convaincu que je ne suis pas seul et que l'ambiance de ma case est partagée. Ne pas être, oui ; ne pas être, et hors du rêve, et dans la vie, puisque l'Autre me rappelle à la réalité, dès que je bouge.

Jusques à quand sera-t-elle ma compagne ? Je sais qu'au printemps dernier, les oiseaux chantaient autour de moi ; je regardais les alfalfas rutilants frémir sous les caresses du bon soleil et je me savais très seul avec moi-même. Ma nuit s'emplissait d'un bon sommeil réparateur, traversé parfois d'heureux songes. Maintenant, mes heures sont éternelles. L'Autre me tient en éveil, en travail d'intellect dont l'issue est toujours nulle.

Mais, demain m'attend, et, qui sait ? Je ne veux pas savoir, encore moins me plaindre. Je constate.

Maintenant, elle est partie, l'Autre. A l'instant, je m'aperçus de son départ. L'aubale magnificence rose et blonde, rose comme une des joues qui reçurent des baisers d'ivresse de moi seul, blonde comme les moissons de juillet des pays fuis, hélas ! s'éparpillait de tous les confins de la plaine sur les rosées glacées. Les chevaux libres, harceleurs et vaillants, passaient, secouant leurs crinières d'or et soulevant les poussières. Et je me suis senti plus libre. A l'aise et sûr, j'ai ouvert ma porte et

j'ai respiré divinement le baume de la fraîcheur. Mais, ce fut une lueur de joie, car je vis, non loin de moi, sur un des coins de mon corail, un pauvre cabylan qui battait péniblement des ailes et me regardait avec un semblant de tristesse. C'est vrai, ils sont nombreux, les rapaces égarés dans ces parages, et le cœur est si petit pour s'inquiéter de toutes les souffrances qui passent ! Donc, je me suis engagé dans la voie de l'égoïsme, puisque, au lieu de songer que, là-bas, derrière l'horizon, il y a des âmes qui pleurent, j'ai eu quelques larmes pour la bête mauvaise qui, peut-être, avait guetté mes troupeaux. Qui sait si *l'Autre* n'est pas la transfiguration du Reproche ? Mais, alors, pourquoi ce cabylan songeur n'a-t-il pas pris une autre route, et pourquoi la lumière du jour n'est-elle pas restée dans les ténèbres de ma nuit d'attente ? Oh ! non, je ne veux pas savoir. Seulement, je regarderai malgré tout autour de moi ; j'aurai la constante vision des images qui m'entourent, pour assurer jusqu'à plus tard le sommeil de mon phantasme. Pendant cette première heure, je récolterai la sève des euphorbes laiteuses, car, ici, les crotales fourmillent en plein midi, somnolents et guetteurs de muscles ; je détruirai les cactus qui s'entremêlent dans les laines de mes bêtes, et je cuirai mon pain dans la terre dure avec les herbes sèches chassées des montagnes. Et prenez-moi, pour le reste de mon jour, ô vous, *l'Autre*, qui déjà glissez en moi et me contraignez au repos : je n'offrirai point de résistance ; car, sans aucun doute, vous devez être la vie, si pas moi-même.

HENRI DE CLASSANT.

La Chanson des Pas.

pour Philip Sparrow.

*Des pas souvent ont fait battre mon cœur,
Mieux que des voix aux volutes berceuses,
Mieux que les yeux des douces amoureuses,
Mieux qu'un soupir où pleure une rancœur...*

*Je me souviens de pas lourds et pénibles
Que j'entendais en le voisin logis :
Ils me disaient des deuils soudain surgis,
Ou cadençaient des angoisses terribles...*

*Oh ! ceux, dolents, des mornes essoulés,
Dont se remplit la chambre ou la soupenne !
Du vieux plancher ils suivent chaque fente,
Eternisant leurs rythmes désolés...*

*J'en sais encor brisés de lassitude,
Tout hésitants, trainant le long des murs,
Ou s'égrenant, incohérents et durs,
Sonnant le glas de la décrépitude...*

*Ceux-ci, pesants, du travailleur rendu,
S'en remontant vers la pauvre mansarde ;
Ceux qu'alanguit un sommeil qui s'attarde,
Allant si tôt vers un labeur ardu...*

*Mais il en est dont le chant est de joie,
Venant, courant, s'éparpillant seulets,
Ou se croisant en ensembles follets
Sur le tapis, comme frou-frou de soie...*

*Les pas légers, ceux que l'amour conduit,
Ceux de l'amant, ou bien ceux de sa belle ;
Et ceux aussi qu'un doux repos appelle ;
Ecoutez-les, comme ils glissent sans bruit...*

*Train titubant des petits pieds qu'on baise
Des frais bambins : on vous aime en tremblant ;
Train-train gentil des petons, si troublant :
De vous ouïr le galant est tout aise...*

*Et tous les pas font battre ainsi des cœurs,
Mieux que les voix aux volutes berceuses,
Mieux que les yeux des douces amoureuses,
Mieux que soupirs où pleurent des rancœurs...*

Arthur DAXHELET.



Salomé.

A la mémoire de Gustave Flaubert.

En Bretagne, on adore la légende. Ceci pour vous dire que la veillée était nombreuse, ce soir-là, chez le père Mahieu : grand'mère Mathurine devait conter la légende de Salomé.

* * *

Quand elle eut donc préparé ses fils, Mathurine fit tourner son rouet, et commença :

« ...Palestine... Palestine... disaient les voix...Et elle fuyait toujours...

» La chevelure éparse, les bras crispés, les pâles rubans de sa robe flottant au vent, toute blanche, la fantôme Salomé fuyait toujours...

» La lune, éclairant sa folle course, lui montrait un plateau d'argent, sur lequel une hideuse tête saignait, la regardait... Et, avec Salomé, le plateau d'argent et la hideuse tête fuyaient toujours...

Soudain, Mathurine se tait. Les yeux fermés, ellesonge.

.

» Mes enfants, dit-elle, le fil s'est rompu : l'un de nous ne verra plus demain.

Et Yvon le pâtour laissa tomber : « J'ai vu le cierge de la Mort errer dans la lande, ce soir... »

En renouant son fil, Mathurine continua : « Dans cinq minutes, j'aurai vécu cent ans. Passe-moi l'écuelle, Yvon, je parlerai plus vite

.

» Salomé fuyait toujours, et les voix répétaient : ...« Palestine... » et le plateau d'argent fuyait, et la hideuse tête saignait, la regardait...

» Soudain, tout s'arrête, tout se tait : sur le sommet d'un mont, Salomé, immobile, murmure : « Ai-je donc fait le tour du monde ? Est-ce la Palestine, là-bas ? »

» La lune se cacha ; le Remords grinça : « Palestine » le vent siffla : « Palestine » le flot hurla : « Palestine » et quelque chose, dans la vallée, gronda : « Châtiment »...

» Quand la lune reparut, Salomé, sur le versant du mont, fuyait...

» Un fleuve charriait des glaçons par la vallée : Salomé s'élança sur l'un d'eux, et voilà que ce glaçon s'enfonça... s'enfonça...

» Alors, la lune éclaira, sur l'eau, le plateau d'argent
et la hideuse tête
.

» Et, près de la hideuse tête, une tête aux cheveux épars
fuyait sur un plateau de glace...

» Les plateaux s'entrechoquèrent, et le premier dériva
à l'éternelle joie, et le second, à l'éternelle peine
.

et la hideuse tête dériva à l'éternelle joie, et la tête aux
cheveux épars dériva à l'éternelle peine
.

Tout se tait. Le rouet s'arrête. Le fil, à nouveau
rompu, flotte entre les doigts de Mathurine.

La fileuse regarde la veillée une dernière fois et ferme
les yeux...

Elle était morte à cent ans.

ROBERT SAINTE-ESTELLE.



Vierge Incr  e.

  Arthur Toisoul.

*Vierge incréée,   toi que j'aime dans mes rêves,
Sylphide, cher fantôme au doux regard voil ,
Toi que je vois passer dans un ciel désolé
Lors des jours printaniers et des lunaisons brèves,*

*Conduis-moi par la main dans les sentiers brumeux
Où croit sinistrement la tige du Mystère ;
Apprends-moi les secrets qu'ignore cette terre,
Fais-moi voir l'horizon dans lequel tu te meus.*

*Est-il feint ou réel, cet horizon magique
Que mon œil  plor  cherche pendant mes nuits ;
Ce pays idéal qui calme mes ennuis,
Est-il réel ou feint dans sa sombreur tragique ?*

*Ces nuages chagrins qui roulent sans effort
Sur la plaine où tu vas, insensible et muette,
Qu'ils sont lourds et crispants pour l' me du poète,
Qui cherche, mais en vain, la radieuse Mort !...*

A. de STASSART.



Âme triste.

O mon âme ! ô mon âme,
ne crois-tu pas te souvenir d'avoir parcouru jadis l'effroi
des orbes constellés ?

Ne crois-tu pas te souvenir d'avoir vécu jadis dans
quelque étoile de l'au-delà, d'y avoir adoré telles vierges,
idéalement blanches, aux yeux de séraphique mystère ?

.
.

O mon âme ! ô mon âme,
je crois t'ouïr pleurer...

O mon âme,
je t'entends pleurer...

O mon âme,
je vois tes mains effilées :
elles blêmissent de tristesse...

O mon âme,
j'entends tomber tes pleurs sur tes mains...

.
.

Oh ! pleurerais-tu tes absences en ces mondes célestes ?
 Pleurerais-tu des sœurs que tu as aimées
 et qui se sont égarées en l'Infini
 — ou qui sont mortes ?
 Que dis-je ? que dis-je ?
 Les âmes ne meurent point.
 Ne sont-elles pas condamnées à toujours souffrir ?
 Et toi aussi tu souffres, ô mon âme !
 Tu souffres !
 Mais pourquoi souffres-tu ?
 Tu as peut-être un jour blasphémé la sagesse de ton
 Dieu ?

Oh ! n'est-ce pas pour cela que tu portes la sanglante
 croix des ennuis, des amertumes et des rages ?

O mon âme ! ô mon âme,
 je t'entends sangloter...

Oh ! pourquoi, si tu sanglotes, pourquoi ton Seigneur
 ne te pardonne-t-il pas tes péchés ? Pourquoi son cœur ne
 s'ouvre-t-il pas à tes fières souffrances, comme une fleur
 aux baisers roses des avrils ?

O mon âme,
 n'éternise pas la désolation de tes sanglots !
 Ote le crêpe noir qui t'aureole
 et ceins ton front de jasmins et d'œillets !
 Oh ! cesse de brûler
 dans l'encensoir de tes chagrins
 l'encens divin des joies !

Immole l'agneau noir de ton orgueil :
c'est à cause de ses maléfices que tu souffres ..

Mange la pâle hostie de l'oubli
et bois au Saint-Graal des mystiques extases,
ô mon âme !

Oh ! écoute les chants des lys,
écoute les chants des fontaines
où les ondines se baignent,
écoute le vol léger des colombes,
écoute l'émoi des buissons,
écoute pleurer les soirs et rire les aurores,
écoute les chastes lyres
des aèdes blonds de ton Rêve,
et fais ascendre
vers le calme fier de l'Azur
la douceur d'or de tes prières !

ARTHUR TOISOUL.



Sourire d'Aurore.

A Arthur Toisoul.

*Je voyais la nuit épaisse s'évanouir.
 Puis vint la mort dans le grand zénith diaphane,
 La mort lente des fleurs stellaires.
 Les brousses se froissaient et j'entendais gémir
 La brise froide et les hiboux sortis de terre.
 Et la vision triste passa dans mon âme :
 Les mondes écroulés sous les folles richesses ;
 Les esclaves nus, errant au milieu des tombes ;
 Et je donnais au néant mon dernier courage,
 Quand les oiseaux bleus apparurent dans la plaine.
 Et les reculs se marbraient de sang et de nacre ;
 O ! sourire, sourire d'Aurore...
 Les robins chantent les champs de riz, les bananes,
 Les oranges de la lande sèche, les maïs ;
 Et les feuilles des eucalyptus fulgurent.
 Le vieux soleil entre dans sa magnificence ;
 Là-bas, les coqs orgueilleux des ranches claironnent,
 Le clocher du village vient de sonner l'aube,
 La glèbe est molle et les chevaux s'en viennent boire.
 Et l'heureuse vision passa dans mon âme :
 Les mondes réédifiés sous les ruines,
 Les esclaves d'hier, hommes puissants et libres
 Agnouiés vers l'Est où le soleil rayonne,
 Liberté et Lumière... O ! le sourire d'Aurore !*

Henri de CLASSANT.

Devils lake, North Dacota, 17 April, 1894.

Au Pays du Pêché.

« Et adoraverunt eos quos fecerunt
digiti eorum, et curvatus est homo,
et humiliatus est vir, et non luxabo
illis. »

Livres sacrés.

...Et des fleurs poussèrent sur la terre du Pêché, des
fleurs étranges, teintées de sang,
du sang des sylvestres martyrs, au seuil des évolutions
mystiques ..

L'encens de l'Impuissance fumait vers les diaboliques
images, en d'effrayants effluves de désirs charnels. . .

.

Il vécut un Juste au pays du Pêché, un Juste des âges
antiques.

Ses pas le portaient vers l'idéale Lumière, au sein
d'hératiques puretés.

Sa parole jetait sur le monde la semence des rénova-
tions.

.

Mais les payennes fleurs ascendaient, et le grain
céleste s'étouffait sous l'ivraie.

Dès mains apostates façonnaient des Idoles.

Et des montées de désespoirs en des cicls de brume,
avec des crissements d'âcres baisers, empoisonnés de
bave.

.

Et le Juste regardait expirer la Vertu...

.

Des vautrements infiniment voluptueux, sur l'or divin
des Pensées,
s'étalent...

et adoraverunt eos quos fecerunt digiti.

O sens !

subtilités charmeresses des yeux frangés d'amour,
souplesse des corps pâmés en l'horizon des extases...

O sens !

et curvatus est homo, et humiliatus est vir !

.

...Et le Juste écoutait jouir les apostats du Bien.

Il déploya sa dextre et l'orgueil de son front sur la
hantise laide et vile du Péché.

De très loin, par dessus les océans d'amertumes et
d'impuretés, s'ouït sa voix de châtement

.

« Je suis l'Ombre,
l'Ombre qui va glacer les joies !...

Je suis l'envoyé de l'Elu,
je suis le verbe du Verbe.

.

L'Homme a prostitué son amour et son culte en l'adoration des esprits de l'Enfer ;

L'Homme a failli dans le sentier de son éternité ;

L'Homme a péché devant l'Unique !

.
Je suis le Remords scrutateur des âmes, je suis Celui qui punis. . .

Et mon Seigneur m'a dit :

Non laxabo illis !

et le repentir sera vain, car est passé l'instant des miséricordes. . .

La Terre va supporter le joug de l'infamie et la crispation des Désirs.

Incessamment vont monter vers un Idéal de Vice des lourdeurs diaboliques et des clameurs féroces.

Des litanies d'Impureté vont s'égrener dans le silence du ciel, et l'aveuglement va couvrir la Terre.» . . .

.
Et le Juste abaissa sa dextre vengeresse, et tout fut accompli !

A. de STASSART.



Réveil.

*L'ange blond du réveil m'a frôlé de son aile :
des sourires divins se pâment sur mes lèvres
et des sources de charme ruissellent dans mes yeux.
L'ange blond du réveil m'a frôlé de son aile...*

*J'entends au loin la voix du coq
qui chante l'effroi roux de la mourante nuit.
J'entends au loin la cloche, toute bronzée d'espoirs,
qui tinte en la brume aurorale...*

*Et, comme un beau guerrier, vêtu d'or et de gemmes,
brandissant une dague à l'éclat martial,
l'orgueilleuse folie du Rêve triomphal
passe dans la candeur de mon cerveau qui prie !*

14 Mai 1894.

Arthur TOISOUL.



Les Maitres.

PAGES DÉTACHÉES

Hymne à un morceau de peinture de Hals.

I.

L'hallucinante ouvrière que Ta Main, ô Franz ; Elle transmet — ET L'IMPOSE — le vertigo — SON ENTITÉ — ainsi qu'une essorante gymnasiarque, dont l'ascension — TELLE CELLE D'UNE ELFE(*) —

vers le cône plafond en toile d'un cirque, pirouette ses virevoltes délirantes jusqu'à une retombée, comme volontaire — SOURIANTE ENCORE, NULLEMENT FROISSÉE, ET MONOCLE BIEN EN PLACE TOUJOURS — en le restreint cercle, à la craie tracé, d'où — SOUDAIN TANTOT — elle bondit.

II.

Ainsi, Ta Main — DIPTÈRE NAGEANT AU RAYON — volette ses évolutions mixtilignes et rythme ses voltigements éperdus — PARMI LA TOILE VIBRANTE — sur Ta chanson tonitruante et, je parie, fort grivoise.

III.

Ta palette — REVÊTUE DE SES PATES MULTIFLORES — est belle comme serait belle une jonchée de tulipes fabuleuses ; Ta brosse — ENIVRÉE — y fait des cataclysmes d'éblouissances, des charivaris d'arcs-en-ciel, des mosaïques et des vitraux de rêves opiacés.

IV.

C'est le laboratoire où Elle créa les opulences dont ruissent Tes œuvres ; le Creuset où, — POUR LES ÉPANDRE ROYALEMENT EN UN TORRENTUEUX BARBOUILLAGE — Elle fusionna —

TRANSMUTATION DIVINE — les coruscations éclatantes de leurs pâtes, plus précieuses que l'abraxas, la chrysope ou la chimérique pierre.

A. LEVÈQUE.

(*) Le féminin n'est jusque maintenant point donné à ce mot de si charmeuses suggestions. La sensation et la fantaisie, complices, m'incitèrent donc seules à l'écrire ainsi ; — ce qui rend plus exactement ma pensée au reste — je les laissai me conseiller et s'ébattre en attendant les futures décisions sacrées des Immortels.

A. L.



Modernisme étranger.

Modernisme ! Est-il bien permis d'appeler ainsi un art puisé à des sources vieilles de quatre siècles et qui n'a de neuf pour nous qu'un aspect non habituel, contraire à ce que nous avons pris pour but de notre esthétique et ne rappelant la nature qu'à travers un prisme déformateur, suggestif mais traducteur : or on sait qu'il est peu de différence entre une traduction et une trahison !

Pourtant c'est bien un style nouveau qui s'implante tout doucement chez nous, un art anglais, néo-gothique, un peu Renaissance, assez hybride, et qui ne gagnera pas un sang plus pur en devenant à demi belge !

Mais le sort en est jeté ! Nous allons subir une métamorphose (momentanée heureusement) en *Old England*,

et *The Studio* est en train de nous inonder de types britanniques qui seront aussitôt la proie de ceux qui veulent innover quand même, sans savoir ni prévoir ; et l'on s'écartera encore de quelques brasses du rivage où l'on aurait pu aborder !

Et l'on dira une fois de plus que les Belges sont nés singes ou contrefacteurs et qu'ils n'ont point d'art ni de génie propre ! Franchement, il sera difficile de s'insurger contre ce reproche, car, cette fois, le coup part de ce qu'il y a de plus vivant parmi nous : des promoteurs de l'art jeune, moderne, libre, et plus du tout d'un clan asservi à une esthétique réglementaire !

Espérons qu'il n'y a là qu'un malentendu encore, ou bien un essai de transition. Nous sommes le premier à déclarer que la note nouvelle qui est une imitation des préraphaélites anglais et en même temps des manuscrits anglo-normands, des maîtres florentins traduits par de vrais artistes tels que Burne Jones, Rossetti et leurs congénères, est parfaitement esthétique et s'adapte à un art appliqué, et nous n'avons pas grand mérite à cette sincérité, car les exemples commencent à abonder. Mais c'est un pas vers l'art cosmopolite, sans caractère de race, sans grandeur, et de plus c'est un retour vers le poncif tant décrié. Cela s'appelle tourner dans un cercle vicieux.

Quoi ! L'on est écœuré de la tradition académique, qui ne donne plus rien de neuf, dont les modèles innombrables, aux mains de tous, produisent un art factice avec apparence de correction, et l'on se met à forger de toutes pièces une tradition qui, elle aussi, dans peu d'années, sera tombée dans la banalité par la profusion des types, et la facilité de les imiter superficiellement !

Quel avantage alors à cette évolution qui n'est qu'un palliatif, et pourquoi ne pas tendre de prime abord à un style original, à nous ? Car un style, il en faut absolument, non pour ce que les Anglais appellent *Fine art*, mais *applied art* ; sans style déterminé, pas d'art appliqué, pas d'ornementation industrielle, monumentale ou mobilière. Certes, l'éclectisme peut arriver à des résultats amusants, à une variété récréative, jamais à la grandeur. Conçoit-on un architecte qui mêlerait dans le plan d'un bâtiment les formes tourmentées des idoles japonaises ou hindoues, aux motifs Louis XV, gothiques et grecs purs ? Quel salmigondis digne d'un yankee, à mettre en regard du Temple de Minerve Aptère ou de la chapelle della Spina, du bord de l'Arno !

La principale difficulté de la méthode éclectique git dans la nécessité primordiale de l'harmonie dans toute œuvre d'art, et l'entente d'un style qui est une convention, sans doute, mais indispensable dans l'art décoratif où l'union de différents genres est toujours recherchée, a pour loi constitutive cette harmonie, ou, pour mieux dire, cette unité de conception.

Du moins c'est toujours ainsi que l'a considéré le génie humain, désireux de voir réaliser l'inspiration d'un homme par les efforts de ses subordonnés. L'anarchie artistique peut, il est vrai, répudier cette subordination, tenter l'œuvre collective dont toutes les parties sont laissées à des initiatives différentes : on aboutira ainsi à des œuvres très variées d'aspect, intéressantes, singulières ou monstrueuses, mais qui ne permettront pas le jugement, et ne satisferont jamais le sens du goût, qui doit communiquer une sorte de saisissement à la première vue des grandes lignes d'une œuvre d'art.

Il en serait de même en littérature d'une rhapsodie formée d'une foule de fragments provenant de sources diverses ; même étant d'une qualité parfaite, ils ne pourraient nous satisfaire autant qu'un poème conçu d'après un plan grandiose, varié dans ses détails tout en poursuivant son cours vers le but final de son auteur.

La rhapsodie nous laisserait un regret ; le poème nous oblige à confesser la puissance et les vues d'ensemble de son auteur.

Il est des périodes transitoires, improprement nommées de décadence, où une destruction méthodique est nécessaire et sentie. Notre modernisme est une de ces périodes, et son but (à courte distance, trop courte) a été jusqu'ici de faire table rase d'une foule d'abus, de chinoiseries, de routinières conventions. Mais déjà naît au loin pour les voyants, (et ils sont plus nombreux que jadis, et commencent à voir de bonne heure) une aurore nouvelle, au nimbe encore voilé si l'on veut, mais qu'il s'agit pourtant de pressentir et de préparer.

L'orientation, telle est l'inquiétude de ceux qui cherchent le rayon de lumière, et ces essais manqués, ces tâtonnements grotesques comme les tentatives de l'enfant nouveau-né, n'ont point d'autre cause.

Il s'agit de se soutenir, de s'entraider, non plus d'abattre des idoles délaissées, encore moins de lutter pour marcher sur le corps des rivaux, pour arriver où ? Il faut d'abord le savoir. Or, pour ne parler que d'art, et même d'art appliqué, de celui qui doit par le peuple, par l'industrie, régénérer l'autre, (l'art de l'idéal, sans autre tendance que l'adoration du Beau) il règne en ce moment un désarroi, une angoisse, parmi tous ces

chercheurs que désespère l'inutilité de leurs efforts vers le neuf.

Dire qu'ils ne s'y prennent pas bien, est facile certainement quand on se borne à indiquer la voie à suivre sans entrer résolument soi même dans l'engrenage. Et cependant c'est un devoir, en attendant mieux.

(*A suivre.*)

EDGAR BAES.



Babylone,

tragédie wagnérienne en 4 actes, du Sar Péladan.

La Pensée et le Mystère, voilà sur quelles bases le Sar a édifié sa *Babylone*.

Qui oserait nier la puissance prestigieuse du Mystère sur l'âme ? Depuis le commencement des âges, l'humanité se passionne à l'investigation hypothétique de la cause première. En vain, notre imagination s'égaré à la poursuite de chimères qui, cependant, nous hantent, se fluidifient, dirai-je même, prennent une forme, pénètrent en nous, hument nos moindres sentiments. L'aimant charmeur des sciences occultes nous attire sans cesse à lui ; nous aimons à nous élever dans le pâle ciel de la métaphysique. Les passions ont beau se tordre les entrailles en des désirs fous et baver sur nos corps de lâcheté, l'Idée n'en plane pas moins sur

le monde, immatérielle, impérissable, triomphante!

Eh bien, *Babylone* développe tout simplement cette donnée : — vieille si l'on veut, mais toujours admirable — *La prééminence de l'esprit sur la matière*. C'est, comme *Parsifal*, une étude symbolique approfondie de notre sœur Psyché. De plus, cette pièce est écrite dans un style délicieusement majestueux, rutilant, sonore et suggestif, d'où semble surgir une étrange et aubale clarté de rénovation mystique, un enivrant parfum de fleurs paradisiaques.

Nous ne résumerons pas l'action de *Babylone*, déjà connue sans doute de nos lecteurs. Nous nous bornerons à dire que le Grand-Maitre de la Rose-†-Croix, du Temple et du Graal a presque atteint, dans cette œuvre incontestablement esthétique, à la perfection idéaliste et morale.

Hommes de génie, ceux qui, comme lui, méprisent l'ignare, foulent aux pieds les sots préjugés, et ne s'arrêtent point au seuil de la vaste et tant divine Pensée !

ARTHUR TOISOUL.



Quelques mots sur les Grecs.

A propos d'un livre récent. ()*

Ce livre, je l'ai lu insoucieusement d'abord, puis en m'attachant peu à peu à ma lecture, jusqu'à m'enivrer des délicieux parfums antiques qui s'en dégagent.

Faisant abstraction de l'histoire documentaire, dans laquelle tous les auteurs sont forcés de se traduire mutuellement, et que

(*) Abrégé de l'Histoire grecque, par M. C. Nourry. — LEBÈGUE & C^o.

celui-ci a résumé d'un façon très méthodique et très complète, j'aborde immédiatement la partie originale de l'œuvre : les observations morales, littéraires, artistiques sur la Grèce. N'est-ce pas là ce qui intéresse les intellectuels ?

Et tout d'abord, il y a, au début de l'ouvrage, un chapitre intitulé : INFLUENCE DU MILIEU PHYSIQUE SUR LE GÉNIE DES GRECS. Je ne crois pas qu'il soit possible de résumer de façon plus personnelle tout ce qui a été dit sur cette question : le particularisme des Grecs et le morcellement irrémédiable de leur territoire, s'expliquant par le relief de leur pays ; la diversité de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leurs dialectes et de leurs aptitudes ; et, comme conséquence, la variété sans exemple qui fait de leur civilisation la plus brillante et la plus féconde que le génie humain ait fait éclore ; enfin, et surtout, l'influence exercée sur leur émotivité par les contrastes de toute nature, fondus en un harmonieux ensemble que présente de toutes parts leur pays ; influence qui a fait des Grecs les Adorateurs par excellence de la Beauté, ne perdant jamais de vue le souci du goût et de l'harmonie, de la netteté et de la précision.

J'aime aussi beaucoup les pages consacrées au mode de formation des colonies grecques : tout par la religion. N'est-ce pas elle qui fait les peuples forts ? Et n'est-ce pas elle, comme le fait judicieusement remarquer l'auteur, qui a donné aux Grecs, combattant pour leurs dieux, leurs victoires éternellement mémorables sur les barbares impies et insoucians de l'Asie ?

L'aperçu sur la civilisation grecques au x^e siècle est très fouillé. C'est Homère qui est notre initiateur en cette période, et de la Poésie naît l'Histoire.

Le chapitre des mœurs est excellent, de même que celui consacré à la religion hellénique. Les manuels employés dans les classes laissent trop cette question dans l'ombre. Son élucidation primordiale n'est-elle pas nécessaire cependant à la compréhension

nette et définitive des poètes grecs? Et puis, quel jour lumineux cette étude jette sur le symbolisme antique! Ne perd-on pas ses préventions contre la nouvelle école littéraire à l'évidente constatation des mêmes tendances chez nos Maîtres illustres? Le symbole était partout chez les Grecs, et c'est ce que M. C. Nourry a su parfaitement faire ressortir, en expliquant même l'un ou l'autre mythe.

L'auteur n'a pas moins soigné les pages où il fait l'étude sommaire de la littérature grecque à ses diverses époques. En quelques phrases simples et facilement assimilables, il donne la note générale du génie d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Socrate, de Platon et de leurs pairs. Ce m'a été une joie véritable de repasser avec lui l'exposé des différents systèmes de philosophie qui ont successivement alimenté les intelligences anciennes et qui nous ravissent encore malgré leur vétusté.

Mais l'espace me manque pour dire tout le bien que je pense de ce livre. Je ne veux point terminer cependant sans adresser des éloges à l'idée ingénieuse qu'à eue M. Nourry en illustrant son œuvre de ces petites vignettes, intéressantes et bien faites, qui nous donnent un aperçu de ce que fut l'art en Grèce. (Je ferai cette remarque spécialement pour ce qui regarde le théâtre et ses accessoires.)

En somme, bon manuel pour les petits et excellent résumé pour les grands qui ont eu le courage de ne point dire un éternel adieu à leurs premières études.

GEORGES RANCY.



Pages de tendresse vague

et Nouvelles de Wallonie,

par Arthur Daxhelet. (Lacomblez, Brux.)

Les poètes de Wallonie sont actuellement ceux dont on s'occupe le plus. En un récent article, paru dans une Revue liégeoise, et consacré précisément à la recherche et à l'étude de l'âme wallonne, M. Wilmotte parle élogieusement de Daxhelet dont il compare le charmant poème des *Mains* à certaine vibrante page de Grégoire Leroy. « Rien n'est plus dissemblable, dit-il, que ces deux visions, aussi immatérielles l'une que l'autre. Si je ne craignais le reproche de vaine réthorique, je dirais que Rome illumine la première, et que la seconde nous emporte vers les forêts de légende germaniques. » Et, en effet, c'est bien vrai. L'Art n'a pas de pays ni d'âge, mais il a certes ses nuances : chaque livre nouveau qui paraît en Belgique nous en apporte une plus manifeste preuve.

Tel que G. Garnir, le talentueux auteur des *Charneux*, M. Daxhelet s'est profondément inspiré de la contrée qui l'a vu naître, et il en a délicieusement décrit, dans ses *Nouvelles*, la poésie sauvage, fière, gracieuse et douce. Son *Ame wallonne*, surtout, est exquise de naïveté et de psychologie. Nous aimons aussi sa *Fiancée du Nuton*. C'est assurément le souvenir d'une de ces histoires fantastiques, contée, un soir, au coin du feu, qui lui aura suggéré la composition de cette jolie légende.

Nous ne dirons pas autant de bien de ses *Pages de tendresse vague* : nombre d'entre elles nous paraissent mièvres, pas suffisamment travaillées. Certains morceaux, *Croquis idyllique*, *Les heureuses petites fleurs*, *Souhait*, sont même incorrects et demandent une sérieuse retouche.

Nous souhaiterions volontiers que M. Daxhelet essayât le vers libre ; trop souvent, les capricieuses exigences de la rime sont préjudiciables à son talent.

ARTHUR TOISOUL.

La Vie,

par Charles Bronne. (Liège, Miot & Jamar.)

On pourrait beaucoup reprocher à M. Bronne : des longueurs dans l'une ou l'autre légende et des phrases parfois fort négligées. On pourrait dire que certaines descriptions manquent de vie ; qu'on y sent trop la manière du dessinateur correct ; bref, qu'elles sont trop réalistes dans un livre où tout tend à l'Idéal. Je serais même tenté d'ajouter que, dans la *Vie*, la poésie confine parfois au vague.

Je n'attribue d'ailleurs qu'à l'insuffisance du travail la plupart de ces défauts. Les qualités du livre les rachètent en partie.

M. Bronne a su mettre du charme dans maintes légendes. *L'Étoile*, la *Consolatrice*, le *Sphinx* et, surtout, la *Fleur de neige*, à mon avis le plus beau morceau du livre, ont une grande intensité d'émotion et une éloquence simple. Rien de plus exquis, sous ce rapport, que le portrait de la mère dans cette dernière pièce.

Je me bornerai à indiquer très brièvement la donnée philosophique de la *Vie* :

La vie matérielle ne donne pas le vrai bonheur ; celui-ci n'existe que dans la vie de l'esprit, dans le Rêve, l'Idéal, l'Infini. L'amour et l'art, l'égoïsme et l'orgueil, la mort sont des tyrans. M. Bronne oppose la cruauté de cette tyrannie au bonheur qu'on éprouve dans les élans vers l'insaisissable Beau ; la folie sublime, telle est « la Raison de vivre ».

Pour tout résumer en un mot, il n'y a que la pondération qui manque au talent de M. Bronne. Aussi, son début fait-il bien augurer de sa prochaine production.

PAUL FERTÉ.



Stella.

REVUE MENSUELLE D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENTS :

BELGIQUE : Un an 5 francs.

UNION POSTALE 6 francs.

Secrétaire de Rédaction : Arthur Toisoul.

Administrateur : A. BOURGOM.

Comité de Rédaction : HENRI DE CLASSANT,
EDGAR BAES, ROBERT SAINTE-ESTELLE,
GEORGES BALAT, ALBERT DE STASSART,
GEORGES RANCY.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Stella ne publie que de l'inédit et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles et de ses opinions.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Stella est en vente :

A Bruxelles, chez Istace ; chez Wattiau, rue de Longue-Vie ; chez Lacomblez, rue des Paroissiens.

A Mons, chez Magerman, 15 rue de l'Athénée.

A Gand, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A Liège, chez Gnusez, rue du Pont-d'Ile.

A Verviers, chez Gilon, Pont St. Laurent.

A Paris, Chez Chérié, rue Hallé.

Imprimerie G. BALAT, rue Potagère, 57, Bruxelles.

PREMIÈRE ANNÉE

— Juillet 1894.

numéro : 50 cent.

Stella,

Revue mensuelle d'Art et de Littérature,

Direction : Rue Vautier, 38, Bruxelles.



scintille et monte plus avant
dans l'Éther, bien au delà
des brumes et des émanations
de la fange.

Fragment. (*)

La mort du vieux Sarne.

Ici, les vieux hiboux huppés, rouans et saures se dandinent et froissent les cristaux alcalins sous les ciels rouges marbrés des haines, entrelacements des couleurs orgiaques de la mort et de l'amour, autour d'une mesure décloisonnée par où les hululements pénètrent, et les bêlements des agneaux fourbus que les louves pressent, les craquements des cactus secs et des ronces galactites, les lièvres apeurés qui se frôlent, les battements d'ailes

(*) Nous croyons bien faire en publiant en une fois ce long fragment tout d'imagination et de rêve ; nos lecteurs nous en sauront gré, pensons-nous, ce morceau étant un des plus remarquables de *En plaine*, livre auquel notre ami de Classant travaille depuis plusieurs années déjà. N. D. L. R.

des rapaces qui planent et s'écoeurent, les hurles des molosses en les reculements effacés, et les bronchophonies des brises coupées par les distances.

Et le très misérable Sarne étendu sur son hamac filoché par trois indiennes velues et flasques — ainsi les sorcières filent les morts voulues — le très misérable Sarne perçoit, par les vitres grasses et salies d'éclaboussures, de rutilantes mouches, un long lièvre efflanqué qui, ferme sur ses pattes de devant, étire son arrière-train de misère en broutant les mousses des cimes que les vents déposent.

Et, plus loin, à cent pieds, dans l'autre bas de la plaine où les bêtes sont rassemblées, entourant la bicoque de deux frais épousés qui chantent, rient et jouent, et que les vagissements d'un bébé mâle égaient, l'Ennui ne rôde guère ; et le Bonheur pousse en fleurs aux parfums subtils et rares, — incantation des âmes vierges — tandis que les lointains s'effondrent dans la lie noire des mirages, les tornades qui aveuglent et font songer à Dieu et à nos fautes.

Ici, les lièvres rapinent, taupent et mulotent, déterrent les poteaux des clôtures et fondent parmi les végétaux vifs.

Et les épousés, de plaisir, s'énamourent, joyeux jusqu'aux larmes — ô l'enfant qui s'émousse en la rage des affamés repus, dans sa couche de soie blanche, sur l'édredon des migrations qui flottent, à l'hiver rêveur, eiders sensitifs et souches des mollesses, et des vénalités et deserreurs et des crimes.

Et Sarne va rendre l'âme !

Vois-tu les corroyas des savanes, qui passent au zénith ?
Vois-tu les corneilles qui tournoient ? Entends-tu les

alouettes qui pleurent et les bruants qui les consolent, ô toi, bébé de grâce et d'espérance ? Et le grand soir de sarcasme qui gronde et les voix inconnues qui appellent ? Pauvre Sarne, placide cœur et nerfs de femme, les lièvres trottent, tu vas mourir !

Et, soudain, dans l'opacité des troubles rêves et des visions poignantes, la résurrection des douleurs, à travers le masque de toute l'ancestrale lignée, les craintes et les sentimentalités apprises se fusionnent en la symbolisation d'une effroyable peur — celle d'un suicidé dans une plaine nue, autour des hiboux qui se gaussent et des agnelets qui gémissent. . . — car un coup de feu s'est fait entendre, et la fenêtre terne derrière laquelle Sarne agonise s'est grandie d'un flamboiement de cartouche crevée. — Et la nuit plombe et glace, les brises flagellent, et les brousses poudrerisées des sels veuus des grèves, nerveusement se courbent et chassent les lièvres qui rôdent, hagards et peureux, partout.

Et la grande épousée se signe, tandis que le petit homme blond traverse la plaine à la volée, écrasant les herbes mauvaises de la terre froide où les êtres crépusculaires se croisent et les nécrophores défossent.

... Il rentre... Sarne remue.

— Ah ! garce de vie, on ne peut donc mourir ?

Et ses yeux glauques montrent, à la clarté d'une veilleuse qui fume à terre, sur les planches de cèdre corrodées par les mandibulles et les dards, le lièvre de l'heure passée, mortellement coupé à la nuque, celui qui, ferme sur ses pattes de devant, étirait son arrière-train de misère et mâchait les mousses sèches des mers de neige, que les vents déposent.

— C'est pour votre déjeuner de demain, dit Sarne,

en un ricanement plein de rage.

Et le petit homme blond songe que sa femme est heureuse, que les lièvres détruisent ses plantations, et que le vieux Sarne va trépasser à la lune nouvelle.

Et le rongeur servit de régal aux cabylans maigres, parce que la jeune femme pensait :

— Il me paraît que la mort a tué le lièvre et que Sarne dit sa dernière prière.

Et l'aube se leva moins rouge et plus énervante, minaude et chatouilleuse.

Et, maintenant, les crispations des nerfs apoplectiques et des musculatures apophysées s'ajournent en raies bleuâtres sur le masque blémi du mort proche. Et l'heure inaugure l'éternité de la matière passive qui va s'éparpiller de par les cagnées stériles, auprès des autres poussières — ô les vaincus d'hier et de demain étageant les lits des fleuves futurs, aux temps imperçus dans l'infinité toujours naissante !

Et dans la dégénérescence des chairs et l'allure des sangs diabétiques où le fer manque, le vieux Sarne à la vision surmenée en la processus de sénilité qui ressuscite. Les images des joies enfantines se mêlent aux enroulements des fautes abâtardies; les paysages des belles verdure normandes aux fleurons des pommiers qui rutilent, défilent dans l'azur; les corolles parfumées passent; et ses narines s'entr'ouvrent et hument; et les lacs d'or miroitant les horizons d'hier, et la vitalité univelle et de misère, la rage des haines accumulées, la stratification des désirs annulant l'émulation des bontés natives, les minutes des vocations étouffées qui se révoltent, depuis l'apparition de l'enfant de cœur à la traîne sanguine frissant sous le surplis de dentelle en la mer

des cierges qui symbolisent, jusqu'aux réduits des hontes et des impuissances dans les carrières blanches des banlieues boueuses, antres des apaisements doucereux où les réfractaires de la vie, poursuivis par l'Ennui tenace, — cette bête fauve aux yeux doux — viennent s'abriter, dormir et rêver en leurs torpides débilites à jamais maîtresses...

Tout cela défile, s'assoupit, s'enfonce et se réveille, tout cela mine et commotionne les moëlles latentes de l'âge mûr déclinant à la caducité des énergies, par les os perdant leurs phosphates comme ces bâtisses colossales d'où les chaux tombent, laissant à nu les briquailles lézardées, ces chairs d'altération difficile par où les usures entrent et ravagent.

Et l'œil tremblotant de Sarne qui s'éloigne, moite d'une rêvasserie vers les moires crépusculaires du soir en fête, l'œil s'ouvre, appelant en vain la lumière. Et les animalités de léthargie, vautrées en les vases solidifiées et les rocailles, qui surgirent aux heures héroïques des fougères géantes se mirant dans les mares bleues, et des rêves, frissonnent sous les amollissements du soleil qui tombe ; les caméléons, rampements d'angles visqueux aux contorsions d'agonie qui, parmi les splendeurs initiales furent les rois et les maîtres, égaux aux autres batraciens ailés et de suprématie dont les dégénérationes existantes sont les caricatures douloureuses et de dégoût, les tarentules aux pattes stimuleuses, ovoïdes dantesques des cœurs noirs, torrentueux et de répugnance qui, dans leurs marches de furie, bondissent pareillement à des fautes animées, fuyantes et sans refuge, se crispant aux épis vrillés que les blizzards lancent ; les crapeaux farcis ar les fourmis tapageuses, toutes les forces orgueilleuses

d'astuce et de lamentation se faufilent et s'efforcent d'atteindre aux buts ignorés que les images d'alentour créent et imposent.

Et la nuit est redevenue toute noire, nue et vide en l'im-pénétrabilité de ces multiples sentinelles du songe, les féeries imaginaires qu'on devine et qu'on ne voit pas...

Et le vieux Sarne s'est réveillé dans les soubresauts d'une agonie partielle, allongement des extrémités tactiles qui tâtent les néants douteux et de fantaisie, les ongles gryposes et striés, miroitant comme si l'âme, se diffusionnant du centre vital, craquait sa cuirasse dont elle emporterait les reflets en se sauvant par toutes les issues à sa portée. Autour de la mesure, c'est encore les poules qui sommeillent sur leurs pattes sans branles, les griffes contractées autour des supports de bois tendre, vireux et mangés d'excrémentielles orgies de nature.

Mais l'œil ne voit plus guère. Il s'est repu des apparitions finales et contradictoires, les chants et les travaux forcés des nécessités courantes; et, dans la nuit présente, qui prélude à l'immobilisme de sa charnalité décrépite, le cerveau lit pour la première fois, en l'ensoleillement de la mort apparue, le *livre du passé*, tout plein des meurtrissures et des révoltes.

Et l'or des jours richissimes resplendit en coulées de laves inépuisables d'où les doutes sont exclus, où les élévations d'âme sont avilies, les mensonges échafaudés sur le palefroi de l'orgueil qui écume, les sentimentalités salies par les suburres et les volitions en déroute.

Et Sarne tremble.

Et les flamboiements de l'amour, folies idéales éteintes depuis les dégringolements aux spasmes vils, se posent devant la vie comateuse; les enfants roses, jupons de

dentelle, jambes nues et tabliers blancs, crient, se chaillaient et s'enguirlandent sur les pelouses vertes où les cerceaux roulent, où les balles bondissent sur les raquettes, où les toutous tracassent, loin des chénaies aux fières et diffuses ramures qui surplombent deux amoureux de solitude et d'errements.

O les baisers et les larmes, sur un banc du jardin public, en face d'un lac encerclé de pierre lisse où des cygnes hautains se meuvent ! La fille ainée qu'on repousse et délaisse, apparaît en son ossature de damnée que le cœur mange — gangrène de l'idéal non assouvi — et tous les presque morts la tourmentent et l'irritent, eux qui n'ont plus la chair qu'elle envie, elle qui n'a plus les raffinements des amours de sanctification qu'ils appellent, pour ne pas aller en entier au néant comme leurs corps.

Et Sarne meurt, roulant au mystère définitif d'hier, en la nocturnité sans ombre de sa mesure qu'il n'apercevait déjà plus parce que son empire était devenu l'infini du temps et de l'espace.

Et dans son jardin sont renversées les clôtures ; et les levrauts rongent les sandilles ; sur les deux figuiers et les trois palmes, les chenilles jaunes sucent et rampent. Et les petits oiseaux blancs succombent en pompant les sucres des fleurs capiteuses, parce que le vieux Sarne ne vient plus ratisser son chemin de chrome, et que l'arrosoir est crevé et le puits sans âme.

O ! la mort, la mort !

* * *

Et c'est la mort, blanche et nue, la mort appesantie en ses torpeurs, aux terres ignorées, la fin des hoquets et des succubes, la fin des impuissances ; et les vitalités rachètent leurs fautes en leur transformisme de demain d'où coulera la sève printanière et d'autres souffrances de cœur. C'est la mort, « sœur aînée des amours, toujours vierge et toujours féconde », berceuse des inquiétudes qui se désolent et se navrent, mansuétude des âmes de marbre et sans reproche, se gaussant des remords, et qui sourient en voyant passer les oiseaux de mauvais augure et de tristesse ; la mort, source des lamentations humaines, fée implacable aux buts ignorés, aux secrets qui suicident, qui attire et désespère, fixe la pensée de ses beaux yeux infinis, casse nos bras et nous jette à la déroute de ses vœux ; la mort, toutes les rages et les souleries qui montrent Dieu.

Et dans la nudité lumineuse et traîtresse, elle appelle les visionnaires du pauvre monde qui écrase et rebute, la mort, reine des anéantissements, révélatrice de l'immortalité, en la première lueur spirituelle de ceux qui glissent à la tombe, sans crainte et sans damnation.

Et de ses immobilités et de ces lassitudes naîtront les vérités concluantes, les calvaires évoqués tomberont aux fluidités aromales des fleurs, les Christs vont descendre des croix et revivre, et leurs yeux vagues et de servitude boiront la lumière et l'espérance.

O la vastitude des désespoirs, les heures hallucinantes des attentes indéfinies, les peurs de l'injustice astucieuse et rebelle qui craint l'éclatant soleil et les chants d'église ! Cruauté, n'es-tu pas la terreur de ton ombre, quand tu rôdes par les lacs cuivrés des silences où tes soucis vacillent et se corrompent. O la mort ! la mort !

Ecoute les clapotements de fangeuses exécra-
tions dans les cagnades !

Les chiens s'esquivent, et les lièvres sautillent.

Elle enclora la vision des justificatifs désespoirs, la mort, en ses nudités de chair que les soleils ne réchauffent pas, mais que les lunes bleues diamantent ; ses fantoches seront galopés par la Peur jusqu'aux horizons zébrés des tumultes.

Et par les grands soirs claironnant les torpeurs des solitudes rigides, les Sierras lointaines crouleront leurs crêtes opalines aux nuages bardés des visions de crime, en l'hieratisme des mélèzes, des pins et des cèdres amalgamés sous les enchevêtrements sataniques des formes qui s'écrasent. Et les vides où les songes échafaudent !

HENRI DE CLASSANT.



Folie.

*Divinité d'Erasmus, à l'œil hagard et rouge,
femme aux cheveux épars, au rictus effrayant,
aux longs bras décharnés et peints du sang farouche
des rages orgueilleuses et des haineux blasphèmes,*

*viens à moi ! viens à moi, les lèvres frémissantes,
les narines gonflées et le torse cambré ;
et je prosternerai aux pieds de ta magie
l'âme vierge et coquette de mes prières bleues !*

*Emplis la coupe lâche des gloires et des hontes,
et puis ordonne-moi d'y plonger mes regards !
Oh ! fais se lamenter comme un Désir captif
les plaies de mon cœur et la voix de ma nuit. . .*

*Ne règnes-tu donc pas sur l'ivresse et la joie !
Le geste épouventé de ta dextre ironique
ne se courbe-t-il pas sur la vaine Sagesse
sur la vague Science, sur l'ombre du Mystère !*

*C'est toi qui fais vibrer, ô trois fois sainte folle,
les sororales voix des lys purs et des harpes ;
c'est toi qui donnes, fière, aux Aèdes mystiques,
leurs extases d'argent et leurs chimères d'or !*

Arthur TOISOUL.



A la Fontaine.

Quelle est cette fontaine qui pleure emmi le calme infini du soir ?

Alors que tout s'est tu, quelle est cette fontaine qui s'obstine à pleurer désespérément !
.

...Je pleure ses larmes en une communion de souffrance...

Oh ! ces larmes, comme elles s'égrènent mélancoliques.

Sont-ce là des larmes de fontaine ? Quelle lassitude latente et morne les a causées en si triste abondance ?...

Perle froissant perle, elles tombent ;
chute suivant chute, elles tombent...

Quelle sympathie de succession les entraîne à venir de la sorte neiger, l'une sur l'autre, leurs rhapsodies de plaintes ?...

...C'est de quel horizon qu'elles viennent, ces voix de deuil ?...

...Et la langueur des deuils inexplicques pleure, pleure sinistrement, emmi le calme infini du soir.
.

Et c'est indiscontinûment que pleuvent ces sanglots d'eau mourante...

La solitude a répandu sur elle une ombre de silence, et ce sont des arbres silencieux qui l'entendent vider ses éternels larmiers.

Mais l'aubale résurrection chante en les cieux qui se déstellent. Maintenant, la fontaine pleure en elle, et je sens le Vide de mon cœur s'emplir de ses larmes qu'on n'entend plus.

Perle froissant perle, elles tombent ;
chute suivant chute, elles tombent...

Mais de quelle source ? Et pourquoi montent-elles le long de ma poitrine, et pourquoi étreignent-elles ma gorge ? Oh ! l'affreux serrement !... Et mes yeux, — depuis quand sans fraîcheur ! — pourquoi se mouillent-ils d'une amertume ignorée ?...

...Et je crois que la fontaine, qui se tait là-bas sous les arbres qui s'éveillent, a passé dans mon cœur pour y vider silencieusement ses éternels larmiers.

GEORGES RANCY.



Incantation.

*Oh ! luise bientôt l'étoile des heures d'abandon
sur la mer des désirs infiniment calmée,
et sur l'écrasement des horizons livides !*

Luise bientôt l'étoile !

*Et berce, berce mon cœur, berce mon cœur timide,
ô Vierge des espoirs d'azur et des chastes pensées !*

*En la barque de rêve où j'éternise mon corps
vers l'aube hiératique et pure des extases,
des extases qui fuient, ironiques et fières ;
en la barque de rêve,
viens sauver du Néant tes enivrantes phrases,
et brûle de l'amour dans la tombée du soir . . .*

*Ecoute, on chante d'or ! Musique de voix blanches
éthérisant des gazouillis d'enchantement . . .*

Oh ! n'est-ce pas le chant céleste des mystères ?

Ecoute, on chante d'or !

*O Vierge, élève-moi vers ton ravissement,
baise l'ëmoi captif de mes regards maudits !*

*Si tu cloîtres ta pitié dans l'éternel Refus,
si tu t'ériges dans l'Inaccessible,
telle une volute enfiévrée, en l'inespoir des brumes,
si tu cloîtres ta pitié,
les nymphes vont pleurer, les nymphes des forêts paisibles,
et ton petit cœur, ô Vierge, se veinera de larmes . . .*

A. de STASSART.



Les Étoiles.

Là-haut, le *Solitaire* sème : les étoiles glissent radieuses sur la brise et filent en riant vers les horizons noirs.

Et voici que ces orbes lumineux s'en viennent planer sur mon front : autour de moi folâtrant, se poursuivent leurs joyeux rayons ; et tout s'égaie, et tout rit, et le soir oublie d'être pensif quand passe le capricieux essaim.

Cependant que, là-bas, trois sœurs, pâles et tristes, tournent leurs yeux plaintifs vers le *Semeur*.

Et, au loin, dans le val céleste, isolée comme un ange tombé, une autre étoile, plus pâle et plus triste, pleure sa splendeur en allée et ses compagnes perdues : non moins douloureuse est sa plainte désolée que ces lugubres cris d'enfant qui, parfois, percent la nuit sombre ; et ses larmes sont de sang, et son morne regard erre sans vie par le ciel, et ses lèvres souffrantes soupiraient : Prends le bonheur autour de toi.

ROBERT SAINTE-ESTELLE.



Modernisme étranger.

(Suite.)

En Belgique, c'est à dire dans la succursale de Paris, le véritable alambic dans lequel se concentre l'amalgame de toutes les quintessences exotiques, nous n'avons pas grand'chose à attendre de notre coopération avec nos voisins du Midi. Tout au plus recevons-nous la première impulsion, buvons-nous le premier extrait de ce Nectar métropolitain, et en fin de compte nous ne restons que des clients de la première heure, des donneurs d'étrennes.

Si au contraire, nous nous bornions à notre art à nous, sans routine entêtée, avec la largeur de vues que l'esprit moderne imprime aujourd'hui à tout intellectuel, nous pourrions être l'objet de l'attention même de Paris qui verrait le parti à tirer de nos initiatives. Il le fait pour l'Angleterre, pour l'Allemagne après avoir exprimé jusqu'au zeste le citron italien, et en ce moment il cherche plus loin, au bout du monde, des sensations exotiques, de l'inattendu, aux dépens de l'esthétique, n'importe ! L'ogre veut du neuf. En ce moment, aux artistes indépendants, dont le Palais des Arts libéraux vient d'abriter les productions malsaines et autres, il n'y a rien, rien d'original ni de prometteur. Toujours les pointilleux, qui sont bien de vrais *décadents* astreints à une besogne de retoucheurs patients, après une vue d'ensemble toute différente. Il nous est resté dans la mémoire une femme

ou deux de Henri Durant, aux mamelles pendantes très en évidence, une groupe naturaliste refusé : la fessée du Lavoir, de Zola, d'horribles peintures genre céramique de H. Rousseau, les couleurs-locales violentes d'Albert; Signac avec ses impressions imitant la faïence de Delft, les poteries émaillées de taches de H. d'Enneirda, et voilà tout ! Il est vrai qu'il n'y a rien de plus remarquable au Champ de Mars. Donc, on piétine sur place. Pissarro, Petit-Jean, Angrand, Cross, et même G. d'Espagnat, et le caricaturiste Hermann Paul, ne font point un pas en avant, Jossol fait du symbolisme au trait dur et au coloriage plat, déjà revu, dans ses Sciapodes, et il semble que l'on ait retourné toutes les formules, essayé de tous les systèmes pratiques et que l'on se résigne enfin au travail de l'écureuil en cage.

Eh bien ! Nous Belges, pourvu, de par nos traditions, des moyens de renouveler notre art par une infusion de sang artériel, nous nous plaisons à végéter dans l'anémie, à chercher nos inspirations dans ces ateliers anglais établis à Florence ou qui ont transplanté à Londres les vieux maîtres antérieurs au Sanzio. Nous étudions tout par traduction française et nous ignorons nos ancêtres qui étaient grossiers, incorrects, sans goût, soit, (non disputandum !) mais forts, exubérants, écrasants ; telle est la nourrice féconde qu'il faut aux membres atrophiés de notre moderne famille !

Les Parisiens, et nous à la suite, tirons en ce moment un très bon parti décoratif des documents japonais, à la portée de tous, des dessins d'Habert Dys, des compositions de Besnard, de la calligraphie du Magazine of Art, etc. Tout cela, trituré en céramique forme sous les doigts d'un peintre intelligent, des ornementsations

caractéristiques que le symbole agrandit encore. Soit, applaudissons, mais que ferons-nous demain ? Et quelle relation harmonique existe-t-il entre ce style composite tout à fait exotique et nos architectures néo-flamandes, qui, heureusement, vont bientôt se généraliser et rejeter dans l'ombre ces abominables façades plates, économiques, et faisant le bonheur des barbouilleurs de bâtiments ?

Pourquoi sommes-nous de prudents copistes et non des successeurs de nos pères ? Le XVI^e siècle nous a légué les travaux, lourds, mauvais si l'on veut, sans science, de tout un groupe de maîtres décorateurs dont l'énergie était alors décuplée par leur rivalité avec les ultramontains. N'y avait-il rien à tirer de ces amas de documents (il y a pourtant en tout le grain d'or !) Hé oui ! Trois hommes l'ont compris. Ils y ont fait leur renommée architecturale : Franquart, Rubens et Androuet du Cerceau ! Puis, tout est retombé dans le silence et l'oubli et aujourd'hui on pousse du pied toute cette vieillerie et l'on va s'orienter au grand alambic !

Il n'est pas question de poncifier, ni de copie des vieux maîtres. Au point où nous en sommes, ce serait insensé ! Mais il suffit de jeter un coup d'œil furtif sur les élucubrations de Goltzius, de Stradan, de Floris, de Vredeman de Vries, pour reconnaître qu'il y a là pour un siècle d'inspirations à traduire en style moderne, puisqu'il faut des traductions ! Après un certain temps de cet exercice, nos peintres seraient rentrés dans le giron maternel de notre vieille Flandre saine et vigoureuse, et pourraient impunément aspirer tous les sucres les plus léthifères. Mais nous craignons bien que ce simple conseil nous fasse décorer du casque et des palmes acadé-

miques. Bah ! Nous l'avons dit, la conscience est allégée. Notre excuse est dans ceci : Les quelques forts, dans notre littérature, et à leur tête Camille Lemonnier et Maeterlinck, ont su parfaitement distinguer ce que notre sol contenait pour eux de germes de vitalité. Ils ont depuis, frayé avec les Français et les Anglais, d'accord, mais ils étaient d'abord Wallon ou Flamand ; ainsi de Rodenbach qui se retrempe dans les couvents de nos villes mortes, tandis que Maeterlinck s'était imprégné de l'atmosphère mystique de nos monastères du moyen-âge. Et ce que l'on fait ainsi avec succès dans les lettres serait un non-sens dans les arts ?

L'esprit de clocher est mesquin, le chauvinisme est ridicule, la fraternisation internationale est dans l'air ; mais la guerre restera jusqu'à la fin des siècles. Si, matériellement, elle doit être tuée par la dynamite ou la panclastite, elle ne changera que de nom pour être la lutte commerciale, le débat des intérêts, la rivalité artistique, le *struggle for life*. Dès lors, pourquoi commettre l'absurdité de ne pas se servir de ses armes naturelles, et de préférer emboîter le pas au voisin bien armé et imiter son exercice ? C'est absolument à cela que tend le cosmopolitisme artistique, car il y aura toujours des chefs de file, tant qu'il y aura mouvement, autrement dit évolution.

Résumons-nous : L'évolution c'est Paris-cerveau, hydre gigantesque qui absorbe sans relâche tout ce qui sort des moëles de l'Univers tout entier, pour le transformer en or, son sang à elle ; et la décentralisation, c'est tout simplement la constitution de suçoirs variés opérant toujours au profit du monstre. Or, l'erreur générale, immense, c'est de croire que ses tentacules, au lieu

de nous enlever ce que nous avons de meilleur, nous apportent journallement la vie et la lumière.

Soyons l'hydre minuscule, mais tirons notre force de notre terre, notre substance de partout, et coupons sans crainte le lien de chair qui nous relie à la pieuvre ! Notre modernisme ne peut que gagner à une originalité basée sur la Nature, la Science et notre Race, et répudiant l'aubette, le mastroquet et le beuglant.

EDGAR BAES.



Maurice Maeterlinck.

Viennent de paraître dans la collection du *Réveil*, trois petits drames pour Marionnettes, par Maurice Maeterlinck : *Allidine et Palomides*, *Intérieur*, et *la Mort de Tintagiles*. (*)

Malheureusement, la place restreinte qui m'est accordée et les quelques jours qui me sont laissés pour méditer et écrire tout ce que je pense de cette nouvelle œuvre ne me permettent pas une longue étude ; aussi, pour combler cette lacune bien involontaire, je conseillerai fort à mes lecteurs de voir ce qu'en dit M. Albert Mockel, dans le dernier numéro de la *Revue wallonne*, à Liège.

Sous ce titre : *Une âme de poète*, laissant de côté les qualités ou défauts particuliers à l'auteur, que si souvent déjà on a exposés, M. Mockel se complait à examiner l'organisme de l'esprit qui a conçu l'œuvre, annonçant, du reste, qu'une autre étude est encore à faire :

(*) Chez Deman, à Bruxelles.

restituer en leur ensemble les caractères de ces poèmes par des mots qui les fassent revivre.

En somme, presque tout a été dit sur M. Maeterlinck, et il faudrait écrire à propos de son nouveau livre ce que déjà l'on redisait de ses précédentes œuvres avec toutefois en plus une résolution bien marquée, au point de vue de la forme, de tendre vers un style égal et logique, comme il convenait aux poèmes qu'il encadre.

Mais je me bornerai à noter ici quelques brèves impressions qui seront plutôt d'une âme émue — je le confesse — que d'un critique analysant. J'ai retrouvé intacte, en lisant ces trois petits drames, dès le début, cette exquise et puérile philosophie, très simple et très fragile que s'est faite le poète gantois, et dont, jusqu'à présent, il ne s'est pas départi encore.

Car revient le frêle enfant aux yeux inaccoutumés aux objets de la terre mais qui pénètrent plus facilement l'au-delà qu'ils ont quitté à peine ; puis la femme à l'âme de sensitive, plus près de Dieu que de nous et dont le front se penche vers la fatalité avec, parfois, mais pour combien de temps, un mouvement de révolte ; et le vieillard que le passé a instruit, qui sait que l'avenir est semblable au passé, mais mêlé d'inconnu, et qui attend stoïquement, disant que quelque chose va se passer, mais renonçant même à résister aux événements qui doivent être, qui seront. Il reste entre ces trois âmes une place étroite pour l'homme, le viril, qui sera ou bien influencé par l'enfant, la femme ou le vieillard dont l'âme détendra sur la sienne, ou bien qui manquera d'intérêt ; du reste, M. Maeterlinck le fait intervenir rarement et pour mettre seulement en relief les autres personnages. Il s'attarde plutôt, en vrai poète, à minu-

ticusement décrire les émois d'une âme d'enfant, et à ce propos, je ne sais rien de plus émouvant que cette mort de Tintagiles qu'une aïeule orgueilleuse veut faire disparaître pour régner seule.

De même les enfants dans *Intérieur*, un vrai chef-d'œuvre de simplicité, d'émotion et de poésie, dont le plus petit s'endort alors que le malheur entre dans la maison.

De l'enfant qui agit d'instinct, l'on passe à l'adolescent ou à la jeune vierge qui commencent à raisonner leur souffrance et à ne plus seulement souffrir du corps, mais de l'esprit. Ce sont alors les élans vers l'amour, d'Alladine pour qui Astolaine la fiancée délaissée se sacrifie, parce que : « Il faut bien qu'il y ait des lois plus puissantes que celles de nos âmes dont nous parlons toujours. » — Ceci est une phrase tirée d'Alladine et de Palomides, un drame dont le sujet rappelle celui de *Pelléas et Mélisande* où aussi l'amour joint des cœurs qui, selon le monde, n'auraient pas dû se rencontrer ; mais la fatalité est maîtresse, elle tient par la main la douleur et l'effroi. C'est encore parmi celles à qui la vie se révèle, les douces figures de Marie et de Marthe dans *Intérieur*, et celles d'Ygraine et de Bellangère les sœurs de Tintagiles. Enfin viennent trois ombres de vieillards : le vieux roi amoureux Ablamor, le grand-père et le bon serviteur Aglovale, chacun portant autour du front, comme une couronne, la majesté d'une vieillesse qui se penche vers la mort.

Toutes ces marionnettes qu'a créées Maurice Maeterlinck — comme dans les petits théâtres des quartiers populeux où l'on aime encore les vieilles, bonnes et simples choses, en mon pays wallon — agissent avec

une délicieuse naïveté, sans un geste de trop, en disant ce qui doit être dit; et une émotion intense m'empoigne, lorsque les écoutant comme j'écouterais les soirs de veillée de très anciennes légendes, je les vois défiler en m'entr'ouvrant un instant leurs âmes primitives où je vois aussi celle du poète.

CHARLES BRONNE.



Le mois.

En réalité, le théâtre de l'Œuvre s'affirme de plus en plus. Il existe depuis un an à peine, et le voilà déjà adolescent!

Le théâtre banal a vécu. Nous sommes las de la fadeur excessive des vaudevilles et des comédies dites fin-de-siècle; il nous faut du neuf, du psychique.

La pâle cohorte des « grands » critiques, jusqu'ici hostile à toute évolution esthétique, et qui, hier encore, conspuait Maeterlinck et son *Intruse*, le Sar et sa délicieusement rutilante *Babylone*, s'initie, dirait-on, petit à petit, dans les mystères du Beau; elle est entraînée par

le courant irrésistible de rénovation artistique qui traverse actuellement notre siècle, elle est contrainte — oh ! bien malgré elle — de quitter un instant les routinières conventions et les préjugés classiques pour s'engager dans le chemin éblouissant de l'Art vrai.

Mais pourquoi donc enfin se déci le-t-elle, cette pâle cohorte, à rompre la lourde chaîne de l'indifférence, qui lui étreignait le cou de ses anneaux d'acier ? Pourquoi aussi, depuis que le théâtre de l'Œuvre respire, pourquoi l'Art fait-il chaque jour de nouveaux adeptes parmi les jeunes gens enthousiastes et les penseurs que compte notre moderne société ?

M^e Picard, dans la conférence qu'il donna au *Parc* lors de la représentation de la *Gardiennne* et des *Créanciers*, a résolu, avec sa verve et son esprit satirique habituels, ces questions du plus grand intérêt.

L'Œuvre, a-t-il dit, a pris une extension semblable, d'abord parce qu'elle fut entreprise par de pauvres mais courageux artistes qui sont : Ligné-Poë, Édouard Vuillard et Camille Mauclair ; ensuite, parce qu'elle ne représenta que la « Belle-Œuvre », qu'elle joua des pièces de Maeterlinck, de Gerhart Hauptmann, d'Ibsen, de Péladan, etc., et puis aussi, parce qu'elle répond, a-t-il ajouté, à un besoin psychique.

Notre âme demande de la distraction, cela est incontestable, seulement, son domaine c'est le grave, la tristesse, la pensée ! Oui, il lui faut de la pensée pour subsister, car la pensée est pour ainsi dire son entité, le rouage même de sa vie. Ne doit-elle pas se repaître sans cesse de chimères ? N'éprouve-t-elle pas sans cesse le désir de s'élever dans les sphères irradiantes du Rêve, de planer sur la vile dégénérescence d'ici bas ?

Le théâtre d'Augier ou de Dumas fils (dans sa conférence, M. Picard cita également ces écrivains) n'est-il donc pas la représentation de la vie dans son écœurante banalité? Et nous assistons déjà chaque jour à ce spectacle par trop réaliste! Pourquoi donc alors nous le représente-t-on encore sur les scènes? Est-ce pour nous enseigner la morale! Quoi que Zola et ses pairs en disent, cette science ne s'enseigne pas par l'expression plate des choses. D'autant plus que nous avons tous en nous un monde de subjectivités, d'idéales et chastes jouissances que nous sommes contraints d'explorer à certains instants de la vie.

C'est même précisément ce que M. Henri de Régnier nous suggère dans sa *Gardienne*.

Mais qu'est-ce donc que ce petit drame en vers libres, mêlés de majestueux et sonores alexandrins, et écrit dans un style tant sublime? Le sujet en est fort simple. Le voici en deux mots : Un guerrier ayant quitté sa femme depuis beaucoup d'années déjà, revient à elle et la retrouve pure, douce, radieusement jolie et amoureuse comme aux premiers jours de leur hyménée. Cependant, il s'est laissé envahir par la lèpre du temps, ses cheveux ont blanchi « dans la gloire des combats victorieux ».

Mais cette action simple et vulgaire qui n'est qu'un ingénieux symbole, dissimule une psychologie originale infiniment charmante et délicieuse : le guerrier, c'est l'homme qui a écouté la voix perfide de ses passions et qui s'est égaré dans la plaine bourbeuse du vice; la femme, c'est l'âme de ce guerrier, c'est la sagesse qui est en lui, c'est sa pensée même. M. Henri de Régnier a voulu tout simplement nous présenter, sous la mante

grise du symbole, un curieux état d'âme ; et il a réussi parfaitement. Si son poème ne semble pas s'adapter à la scène, c'est parce que le théâtre d'aujourd'hui, pollué par la vermine des conventions, nous a habitué aux grossières bêtises du réalisme. Rien que pour cela. La forme scénique n'est-elle pas au théâtre ce que toute forme conventionnelle doit nécessairement être à la pensée : un obstacle à l'Art !

Les *Créanciers*, du Norvégien Strindberg, s'adaptent au contraire très bien à la scène. Cette pièce n'est pas, comme la *Gardienne*, idéaliste et mystique, mais satisfait mieux aux goûts du public. C'est une analyse remarquablement minutieuse du prestige de la femme sur l'homme, ou, plutôt, du prestige étrange de l'amour sur les cœurs. Dans cet ouvrage point de rêve, mais en revanche une étude scientifique fouillée des charmes, des caprices, des bizarreries, des peines indicibles que l'amour vrai cause en nous. Et ce sujet ne plait-il pas toujours, surtout lorsqu'il est esthétiquement développé comme dans ce drame de M. Strindberg ?

M. Lugné-Poë nous reviendra l'an prochain, dit-on, — avis donc à... la pâle cohorte — avec *Laurenzaccio*, d'Alfred de Musset, le *Roi Lear* de Shakespeare, le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, et l'*Electre*.

Avais-je raison de dire tantôt que le théâtre de l'Œuvre s'affirme de plus en plus ! Qui nous dit même que M. Lugné-Poë ne montera pas aussi, plus tard, les drames d'*Ourvasis* ou de *Sacountala*, ces chefs-d'œuvre in liens, traduits par M. de Chézy, dont parle élogieusement Lamartine dans son admirable *Cours familier de littérature* ?

ARTHUR TOISOUL.

La critique littéraire.

Il n'y a pas bien longtemps que M. Brunetière s'élevait — et avec raison, faut-il l'avouer — contre l'invasion par le journalisme de la critique littéraire.

Aujourd'hui, en effet, que l'activité humaine a pris des allures fantastiques et que la vie est devenue en quelque sorte une maladie fiévreuse, le journalisme s'efforçant de satisfaire cette fiévreuse qui l'a fait roi, entre dans une phase nouvelle dont l'information extra-rapide, embrassant tout ce qui est d'un intérêt quelconque, mais immédiat pour le lecteur quotidien, est la principale caractéristique.

Malheureusement si cela est relativement possible pour les faits courants de la vie matérielle, il y a grand danger à appliquer un semblable système à des matières où la justesse de l'observation dépend de la réflexion et de la pondération.

C'est le cas pour la critique d'art en général et plus particulière pour la critique littéraire.

L'œuvre, en effet, fruit de longs mois de veilles assidues et épuisantes ; le livre, résultat de réflexions condensées par un travail sincère et acharné, une fois que revêtu de la forme voulue par l'artiste, il est livré au marché, vite, est avidement saisi par la pleiade des chroniqueurs qui, avant même que le public — juge souverain cependant — ait eu le temps d'en couper les feuillets vierges, l'ont retourné, sondé, analysé, disséqué rageusement en quelques heures, hâtivement, et jugé sans retour, quand probablement ils ne l'ont pas lu en entier et que certainement ils ne l'ont pas relu.

Or l'on nomme cela de la chronique littéraire, alors que si ce n'est pas de la réclame, c'est de l'abatage, ou si vous voulez lui donner un nom à consonnance artistique, de l'impressionnisme. Passe pour cela !

Les reproches que fait de la sorte M. Brunetière aux chroniqueurs-journalistes sont fondés, et nul ne contestera la hâtivité malheureuse qu'il déplore ; mais un autre côté de la question est aussi à considérer, côté qui, je pense, est plus important encore que l'autre et cette fois commun au journal et à la revue ; je veux parler de la compétence du monsieur chargé de l'un ou l'autre côté, d'analyser l'œuvre d'un artiste et de la façon dont il s'acquittera de sa tâche.

S'il ne s'agissait que de faire de l'impressionnisme, il est évident qu'il ne faut pas demander à l'écrivain autre chose que la rapide vision qui lui traverse le cerveau, lorsque, faisant un retour vers la lecture qu'il vient d'achever, il résume l'impression première et souvent très vague dont il est redevable au livre. Cette impression pourra être très diverse et considérée à une infinité de points de vue selon les préférences, les goûts, les inclinations du critique, selon sa disposition d'esprit actuelle aussi, ses études, l'école à laquelle il appartient et, malheureusement, parfois conformément à un parti-pris peu loyal.

Notons qu'une telle chronique est toujours bien superficielle, souvent injuste et que, loin de considérer l'œuvre en ce qu'elle peut avoir de réellement beau en art, le chroniqueur donne son avis très personnel, voilà tout.

Il faut donc trouver autre chose ; mais il s'agit cette fois de la revue et aussi de certains journaux se piquant d'une parfaite pondération et qui en somme ont encore cela de bon pour eux, au milieu des vieilles rangaines, qu'ils ne savent se décider à abandonner. *Le Temps* en France est le meilleur exemple qui soit de ce genre de presse. Quant à la revue, il faut distinguer celle qui, fière d'un certain nombre d'années d'existence, croit cela suffisant pour imposer souverainement des appréciations très discutables, et la revue jeune qui, avec les yeux dans l'azur et les doigts dans l'encrier, juge follement, inconsciemment, un peu avec parti-pris aussi,

une foule d'œuvres très diverses.

Les vieux — je devrais dire plutôt ceux qui écrivent chez les vieux, car il est une race malfaisante que l'on pourrait appeler les jeunes-vieux — s'imaginent assez orgueilleusement qu'ils sont arrivés à la fin de la période qu'ils doivent juger après l'avoir étudiée plus ou moins sérieusement, période close par eux, leur semble-t-il, dès leur arrivée, au pouvoir, et qui ne doit avoir désormais nulle progression. La littérature contemporaine, ils l'ignorent volontairement — ils ne l'ont pas même lue, à quoi bon ! — la littérature de l'avenir, ils la nient — que leur importe, ils ne seront plus là — ils restent confinés obstinément dans le passé comme un piétre ermite en son ermitage.

Heureux encore si, forcés d'apprécier un livre moderne, ils n'emploient pas de déloyaux procédés, tels qu'une courte relation, naturellement bien choisie par eux, et qui doit servir à donner la note d'un gros volume. Je connais à Liège, par exemple, un des plus beaux spécimens de ces jeunes-vieux, confits dans leur obscurisme. Tous, il faut l'avouer, ne poussent pas les choses à ce point.

Chez les jeunes, c'est autre chose.

Ici, manquant d'études sérieuses et préalables, heureux de donner dans de l'imprimé une appréciation personnelle sous prétexte de chronique, ou bien ils se livrent à de ridicules charges à fond contre un monsieur qui n'a pas l'honneur de leur plaire, soit parce qu'il n'est pas de leur école, soit parce qu'il n'est pas en communion d'idées avec eux ; ou bien, s'attardant à des éloges exagérés et puérils, ils s'élèvent mutuellement de petites chapelles pieusement éclairées par les cierges qu'ils allument et parfumées d'un encens qui porte à la tête.

C'est fatalement le travers où tombent les commençants — les exemples ne sont que trop nombreux ; — les fautes de leurs aînés devraient pourtant les mettre en garde contre eux-mêmes ; mais on a la tête brûlante et l'on refuse de réfléchir.

J'ai l'air certainement de faire profession d'un pessimisme outrancier, c'est une erreur, mais je veux en arriver à vous démontrer la force admirable du critique qui, mûri par de solides études antérieures dans la solitude du cabinet de travail, l'intelligence développée par la réflexion, la lecture et les auteurs, accessible au progrès et à toutes les phases que traverse une littérature toujours en gésine, en garde contre les parti-pris et les préférences qui les détourneraient d'un jugement sain, du critique donc qui vient et juge avec la conscience de son impartialité, de sa volonté et de sa compréhension.

Tel est le vrai chroniqueur littéraire, le seul dont l'opinion ait quelque réelle valeur et dont la décision soit acceptable, parce qu'il ne se refusera pas à la discuter, certain que, venant avec preuves à l'appui de ses dires, il saura justifier la conclusion de son étude.

Et celui-là, ayant beaucoup lu et beaucoup réfléchi, s'étant, entre autres choses, rendu compte de l'admirable méthode scientifique de Taine et de Hennequin, l'appliquera avec certaines modifications particulières à son talent d'artiste et de penseur, en se créant même une véritable originalité.

J'en connais quelques-uns ainsi, en notre Belgique, que j'admire sincèrement pour leur travaux et pour leur loyauté. Chez eux, si le livre n'est pas conforme absolument à leurs préférences secrètes, au moins ont-ils la conscience d'avoir montré intégralement les parcelles de beauté enchassées dans l'œuvre et l'effort sincère de l'écrivain qui sut faire fleurir l'idée après l'avoir choyée dans son âme.

CHARLES BRONNE.

Stella, sous peine de licencier une partie de sa rédaction et de renier déjà son principe vital : l'horreur de l'exclusif, ne saurait s'enrôler sous aucun drapeau, pas même sous celui de M. Brunetière qui n'est point sans péché, sinon sans expérience. En matière d'Art, si délicate, on ne saurait contenter tout le monde et son auteur, et, après tout, n'est-il pas bien attrayant de planer dans le bleu, même en salissant quelque peu ses doigts à l'encrier, selon l'image suggestive de M. Bronne ?

N. D. L. R.



Nous apprenons avec joie que M^{lle} Berthe Barré, une fillette de treize ans à peine, vient de remporter le 1^{er} prix avec distinction — et récompense spéciale accordée dans cette classe par la Reine — au concours de harpe du Conservatoire.

Nous lui souhaitons bonne réussite dans sa carrière artistique, qui s'ouvre si belle devant elle.

—o—o—o—o—o—o—o—

EXPOSITION PICTURALE DE MALINES. — Nous lisons sur le catalogue de notre ami Jules Potvin, ces quelques notes prises à la hâte :

Arden, n^o 7, plein air, fort.
L. Baes, 8 et 9, pas mal.
d'Alheim, 25, bel effet lumière.

de Beeckman, 45 et 46, belle facture.

M^{lle} de Bièvre, 48 et 49, toujours la même.

Delsaux, 61 et 62, toiles déjà vues à Bruxelles.

Jef Meyer, 64, bon.

De Gaeljher, 68, petit chef-d'œuvre.

Hæterickx, 88 et 89, fort mais un peu gris.

M^{lle} Klerckx, 103, réussit dans ce genre.

M^{me} Lacroix, 104 et 105, belle lumière.

Looymans, bonne tonalité.

Madoux, 114 et 115, couleur et facture.

Melsen, 121, délicieusement... affreux.

Merckaert, 124, plein d'effet.

Meyers, 127, jeune.

Titz, belle coloration.

Vandamme, 189, très intime; 190, ciel très fluide.

Van den Eeden, 191, plein de lumière.

Van Severdonck !!!!!

Correspondance.

H. DE CLASS. — J'attends impatiemment lettre de vous, cher ami. Au prochain votre suggestive médit. sur *Hamlet*.

AUG. ARN. — Pas mal. Continuez vos envois.

VARIDEL. — (AUG. ARN?) Moins bien.

Stella,

REVUE MENSUELLE D'ART & DE LITTÉRATURE

Paraissant du 25 au 30.

ABONNEMENTS :

BELGIQUE : Un an 5 francs.

UNION POSTALE 6 francs.

Secrétaire de Rédaction : Arthur Toisoul.

Administrateur : A. BOURGOM.

Comité de Rédaction : HENRI DE CLASSANT,
EDGAR BAES, ROBERT SAINTE-ESTELLE,
GEORGES BALAT, ALBERT DE STASSART,
GEORGES RANCY.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

S O M M A I R E

HENRI DE CLASSANT. — Fragment.

ARTHUR TOISOUL. — Folie, le mois.

GEORGES RANCY. — A la fontaine.

A. DE STASSART. — Incantation.

ROBERT SAINTE-ESTELLE. — Les Étoiles.

EDGARD BAES. — Modernisme étranger (*Suite*).

CHARLES BRONNE. — Maurice Maeterlinck, la critique littéraire.

* * * — Broutilles.

Stella ne publie que de l'inédit et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles et de ses opinions.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Stella est en vente :

A Bruxelles, chez Istace ; chez Wattiaux, rue de Longue-Vie ; chez Lacomblez, rue des Puroisseries.

A Mons, chez Magerman, 15 rue de l'Athénée.

A Gand, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A Anvers, chez Forst, place de Meir.

A Liège, chez Gnusez, rue du Pont-d'Île.

A Verviers, chez Gilon, Pont St. Laurent.

A Paris, Chez Chérié, rue Hallé.

Imprimerie G. BALAT, rue Potagère, 57, Bruxelles.

PREMIÈRE ANNÉE

Nos 3-4 — Août-Septbre

1894.

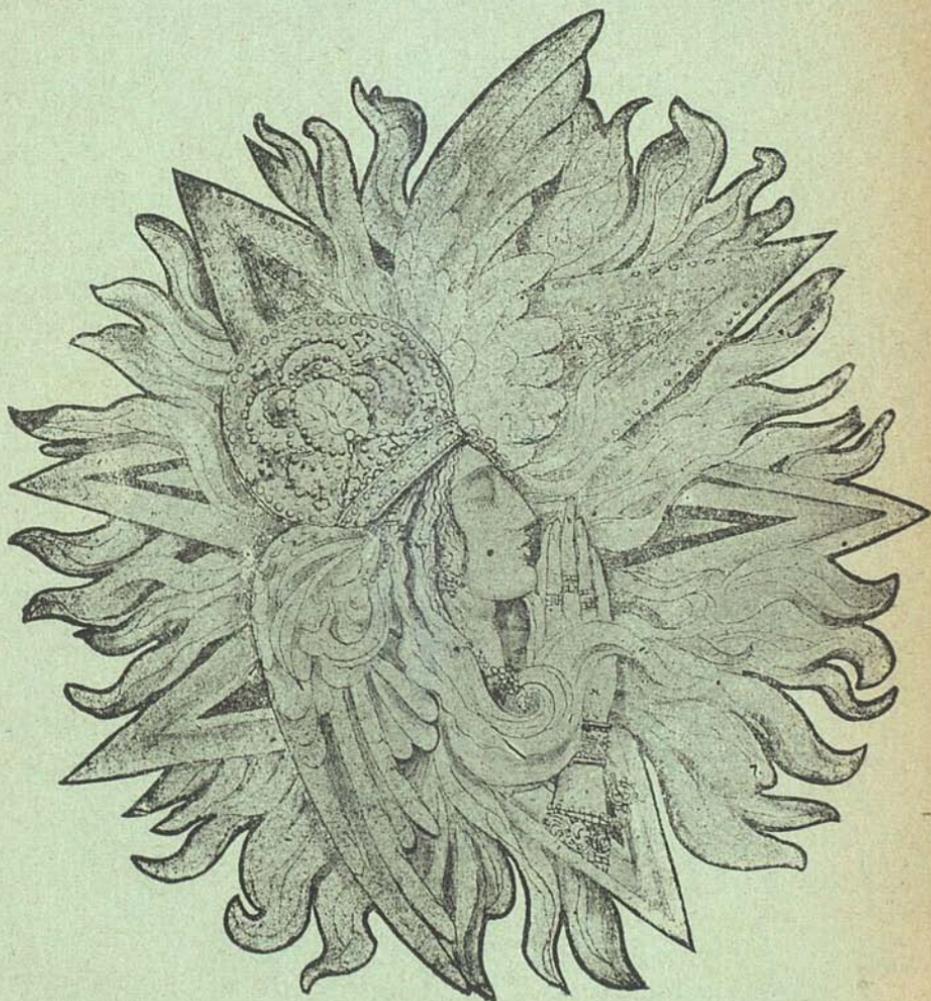
Ce numéro : Un franc.



Stella,

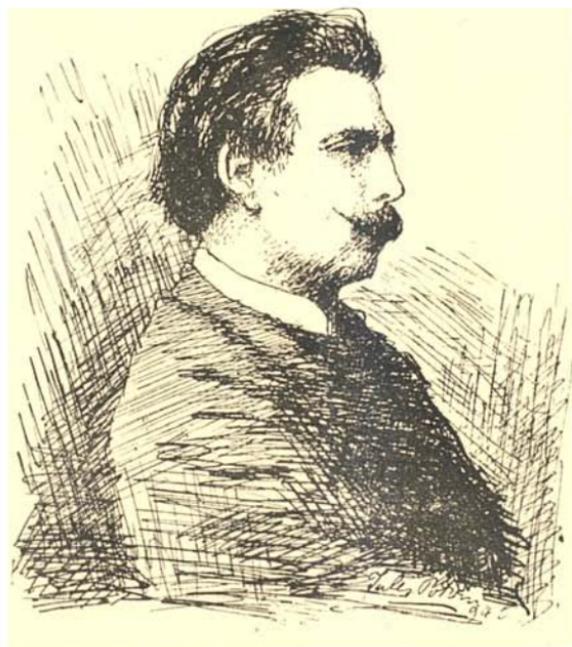
Revue mensuelle d'Art et de Littérature.

Direction : Rue Vautier, 38, Bruxelles.



scintille et monte plus avant
dans l'Éther, bien au delà
des brumes et des émanations
de la fange.

100



Charles De Coster.

Croquis à la plume de M. Jules Potvin.

Charles De Coster.

C'est un grave et captivant phénomène que le passage de la mort, loi de la nature, à la résurrection dans la renommée, loi du génie, — un phénomène qui fait rêver le penseur, va au cœur des amis qui survivent, exalte d'espoir les générations nouvelles. — Les morts prématurées des enfants adorés, des vierges fiancées, des jeunes époux séparés en plein bonheur, qui ont arraché de si grands cris de protestation et d'espérance aux entrailles des poètes, peuvent servir de comparaison au sentiment de justice offensée et de sourde révolte que nous inspire cette sorte de conspiration du silence qui se fait parfois sur un écrivain pour qui la tombe semble devoir être l'oubli. Alors ceux qui se souviennent avoir vu, ne fût-ce qu'une fois, ce que la terre conserve de restes hideux d'un homme, après quelques années de repos dans « son sein », se recueillent dans une farouche tristesse et se demandent si ce n'est pas la pire des vanités humaines, celle qui nous fait espérer d'échapper à la tombe, les uns par l'immortalité d'une âme « pure », les autres par la durée des œuvres du génie.

Mais, tout n'étant que vanité, la plus noble de toutes, la plus utile, la plus sûre, n'est-ce pas encore celle qui consiste à léguer aux générations futures, à sa patrie, à l'esprit humain, des œuvres qui soient comme le pain des forts, le vin des âmes, et où l'homme se reconnaisse, se relève et progresse par l'éducation puissante du beau ? Et quelles sublimes nourrices pour les nations que la poésie, la musique et toutes les ivresses de l'art !

À ce point de vue, le seul vrai malgré tous les pessimismes, il n'est pas de plus grand spectacle que de voir surgir de ces horribles désagréments de la tombe, une espérance de réveil, un accroissement de renom, un rayonnement d'immortalité, une apothéose de gloire.

Ce spectacle vient de nous être donné, au Bas-Ixelles, au bord de l'étang, par l'inauguration d'un groupe en bronze et en pierre élevé à un artiste de la plume.

Peu de nous ont pu suivre l'œuvre de renaissance du poète, depuis les discours sur sa tombe jusqu'aux fêtes devant son monument. C'était une sorte d'incubation dans les limbes de l'esprit public, quelque chose comme le travail de la larve sous terre, jusqu'à ce que l'insecte doré éclore et s'envole au soleil.

Nous avons pu assister à l'envolement de cette renommée littéraire, par une superbe journée de juillet.

Autrefois c'eût été une cérémonie religieuse, imposant à la foule par la présence d'un empereur et la pompe d'un culte. De nos jours, c'est l'opinion qui règne et c'est à elle qu'on demande ces consécration libes. Aussi, l'attente était émue, on se sentait comme sur le seuil d'un avenir, douteux peut-être, on cherchait la conviction dans l'accent d'un orateur, on demandait à la foule un frémissement autre que devant un spectacle, et n'y eût-il,

au milieu des survivants de sa génération et parmi la jeunesse nouvelle, qu'un souvenir sympathique, une parole vibrante, un regard échangé dans la foule, un empressement vers la sœur du poète, un bouquet anonyme, on prendrait confiance, on se sentirait satisfait, on se trouverait devant quelque chose d'étranger à l'esprit de parti et aux vanités mesquines, de supérieur à l'instabilité des choses humaines ; je veux dire : l'amour de l'art et une première unanimité en faveur d'un poète.

Eh bien ! Sans nous dissumuler ce qu'il y a toujours de l'homme dans les choses humaines, sans être restés aveugles devant des tiraillements d'amour-propre qu'a dominés la situation, plus forte que ces petites gens, nous sommes demeurés deux heures attentifs comme une harpe éolienne prête à vibrer à tous les échos, ou comme un soldat l'oreille collée à la terre pour saisir le tressaillement du premier coup de canon, et, en conscience, nous avons pu nous relever satisfaits, nous avons quitté la foule sans appréhension, nous avons emporté de ces alternatives allant de la crainte à la satisfaction, de l'ignorance naïve à l'approbation réfléchie, une bonne impression qui nous semble vraie, définitive : un poète vient de renaître.

C'est à son œuvre de faire le reste. Pour que sa gloire dure, il faut qu'on connaisse sa vie, qu'on lise ses œuvres.

C'est un nouveau devoir à remplir ; nous tâcherons d'être au poste.

STÉPHANO.



Vers.

*Voici l'Ile où la brise a conduit notre yole
Selon l'essor de tes cheveux.*

*La colombe a suivi comme un sentier de fiancées
Le sillage ondoyant de la jonque sans voiles
Et mourut parmi les plumes courroucées
Des paons rouant les flots et les étoiles.*

*Le vieux seuil où le Temps s'incruste sous les fleurs
Et l'incarnat léger des tulipes d'Avril
A mis en diadème sur tes cheveux d'exil
Les églantines de ses pleurs.*

*Nul terrestre parfum ne rampe plus en tes cheveux,
Seul celui du Rêve imprègne les corolles,
Et fous de butiner parmi des roses folles
Les papillons sont morts en tes cheveux.*

Paul LECLERCQ.



Notes sur les Rêves.

Je ne pense pas que les rêves soient l'éclosion indolente du hasard et que toute âme dans le songe puisse être une âme de Shakspeare. . .

Certes, l'âme alors emplit de ciel les prunelles les plus terrestres ; et c'est profondément étrange ces mondes souverains qui éclatent dans les ténèbres de nos yeux, car les yeux éteints sont extatiques plus que les yeux vivants, et qui sait quelles visions absolues attendent l'âme dans la mort corporelle ?

Je crois que nous avons droit à nos rêves, que nos rêves nous appartiennent comme nos actes, comme notre chair, comme notre conscience, comme toute notre âme, et qu'ils sont la fleur — logique — de nos fièvres.

Mais le germe est à nous, à nous seuls.

Je crois qu'ils sont la quintessence de notre moi, et qu'un cerveau suprême de volonté, de souffrance et de chimère féconderait les sommeils selon sa guise. . .

Seulement, l'ombre héroïse le rêve, fait flamboyer en fresque le songe désiré.

L'Inconscient donne au tableau une atmosphère définitive de miracle.

Oui, l'orgueil qui s'exaspère en besoin de beauté tend l'âme sans doute vers les hauts rêves, et la vision ne sera *sentie* divine que si l'âme avait déjà du ciel en elle. . .

Mais il faut des yeux de poète pour comprendre toute cette splendeur nocturne. Il faut des yeux capables d'entrevoir les au-delà...

Les rêves vraiment lointains sont le lot des seules âmes lointaines, et la magnificence d'un rêve nous donne droit à la fierté comme un prestigieux poème qui serait nôtre.

O les nuits de Platon et de Dante, où surgissaient de si altièrès merveilles qu'ils se réveillaient, sans doute, avec des orgueils de dieux...

Nous sommes les rivaux de la nature. Celle-ci offre, le plus souvent, les matériaux, mais notre âme qui songe les idéalise...

L'âme qui songe est la sœur de la nature, une sœur aînée peut-être, et plus impérieusement artiste, car elle continue d'aspirer, quand la nature se confine en les mêmes éclosions monotones.

La nature fonctionne, inconsciente. La nature ne *rêve pas* ou plutôt *n'aspire plus*, car les phénomènes sont peut-être le rêve perpétuel — infirme — de la matière.

VICTOR REMOUCHAMPS.



Fanfare mauvaise.

*Ce soir les cors mornes, les cors ce soir cornent ;
les cors de chasse, les cors de la chasse se lassent ;
les cors sont mornes
et la chasse très lasse.*

*Au carrefour du Christ en croix
les saintes femmes ont grand émoi.*

*Les petites vierges
y brûlent des cierges
en souvenir de l'autrefois.*

— *Les cors au loin cornent, la chasse au loin passe* —

*Les petites vierges
brûlent des cierges
et pleurent de ne savoir pourquoi
ce tintement de leurs lèvres
et ce délire, et ces fièvres,
ces hallalis et ces voix
à leurs oreilles et sur le bois,*

— *Les cors au loin cornent, la chasse au loin passe* —

*Et dans leur délire elles voient
des corps d'or et de vermeil, comme des cors d'or tordus vers le
[soleil !*

.

*Les petites vierges,
les petites vieilles
brûlent des cierges
et font la veille
de jadis, hélas ! . . . et d'autrefois,
au carrefour du Christ en croix,
au carrefour des abois
tant que les cors de chasse
blasphèment au loin dans l'espace.*

Edmond DE BRUYN.



Colloque entre deux Purs.

— FRAGMENT —

à Arthur Toisoul.

LE VIEILLARD

J'ai ouï vagir ton âme.

Hélas ! je vois en tes yeux les décevants reflets — *ô microcosmes de hideur plus grande, ainsi perçus, debout, en le Pronaos de ton âme d'éphèbe* — les reflets profanateurs qui s'y mirèrent de ce nouveau vain périple par le monde.

O mon bel Argonaute ! fils des Irradiantes Chimères ignivomes ! pourquoi ce sacrilège désir de côtoyer les pays de l'âme humaine damnée ?

Enfant ! es-tu aptère ?

La souvenance des Empyrées est-elle morte en toi ?

L'EPHÈBE

Le seul espoir de consoler me fait ainsi m'expatrier, parfois.

O Maître ! pardon pour n'aimer point, toujours, les subtilités ésotériques où ton suprême dédain de Hiérophante t'enferme ; hélas ! il est là-bas tant d'arènes où des Purs sont livrés aux bêtes.

LE VIEILLARD

Les dents de boue peuvent-elles donc déchirer les Êtres adamantins ?

O enfant ! reste désormais au Sinai, dans la sérénité.

L'EPHÈBE

O le pourrai-je ?

Maître ! en cette Vie édénique, près de toi, m'arrivèrent soudain de trop attractifs mirages ; et, lors, la terre damnée me sembla, par le Verbe, consolée.

LE VIEILLARD

Mon pauvre cher Ephèbe !

O ! l'exemple du tant Puissant Mage Orphée, du tant Pur Nazaréen ne te suffit ?

Laisse, enfant, la grande Bête croupir en ses immondes porcines, ou, à l'instar de Sigurd — *ainsi qu'une saga de l'Edda de Sæmund, le savant scalde, raconte* — ne pense pas à policer Fafnir.

.

.

LES LAMENTATIONS DE L'EPHÈBE

I

Comme un qui — *impubère presque encore, et n'ayant à peine plus la puérile empreinte, aux lèvres, des lactescentes mamelles de sa nourrice, de sa nourrice aux suaves onomatopées berceuses* — témérairement, ayant érigé son front fragile d'enfançon, du heaume éssoré quadruplement d'ailes paraboliques, — *du terrifiant casque, diploptère d'or* — bondirait dans la mêlée hurlante, je reviens des conflits terrestres, toute l'âme pleine d'échardes, le cœur couvert d'échymoses et de calus, et, les phalanges de mes illusions — *si richement revêtues d'armures incisées de runes magiques et multiflories de coruscations orfévries si bellement* — mes splendissantes phalanges, toutes lacérées et éventrées.

II

Hélas ! . . .

Hélas ! tous ceux qui soudainement s'envolent, leurs, vers les illusoirs mirages de la Gloire ou de l'amour, du Bien, du Vrai, du Juste ! ces charmeresse proies éternellement tendues vers le Désir humain, moqueusement s'éloignent à reculons, toujours, et conduisent la poursuite hypnotique et haletante, vers des jardins d'épines,

des marais aux vipères noires et des abîmes où la Mort rit.

III

Leurs pauvres âmes aux smaragdins yeux d'elfes, s'en vont heurter du front les insoupçonnées acuités des nuages arc-en-ciellés, et retombent mortes, sur le monde morne et damné ; ou encore — *tels Phaëton et le fils de Glaucus* — sont précipités aux pandémoniums d'ici-bas, des Olympes presque atteints.

IV

Leurs pauvres cœurs — *ne sachant* — se donnent en un sublime élan de consolation, en un élan fou de fol désir ! Et les hommes chus de leurs rêves et les femmes aux chaudes lèvres floridées — *tendues comme une coupe de népenthès, mais où fut versée l'acqua-toffana et où, embusquées, guettent de félines félonies* — font de leurs pauvres cœurs comme de cordiformes pelotes, où tant d'ignéés épingle à la fin sont piquées, qu'ils tombent en cendres, torrifiés.

V

O pauvre monde où les douleurs trônent depuis toujours !

Hélas ! c'est en vain que l'homme cherche sur toi les vivantes icônes de ses rêves et les incarnations de ses désirs !

O terre damnée ! les Rêves et les Désirs ne te furent donnés que comme source des tortures de ton dam.

VI

O terre damnée ! malheur à ceux de tes fils dotés par l'Innomable, d'âmes où s'agitent et y frappent du pied des ressouvenances redésirées de Bonté, de Justice, de Beauté, d'Amour, de Bien, de Douceur, de Grande Paix, en des aromatisations de la lumière et des harmonies ! ils sont voués — *O pour quels effroyables crimes commis en les autrefois* — aux pleurs ici, interminablement.,

VII

Malheur, ô terre damnée !

Malheur à celui de tes fils de qui un afflux de douceur, de tendresse, d'amour, fluera en suaves ruisselets frais, vers les stériles landes désolées !

Car cette source divine sera dévastée ! On y jettera des ordures et du poison.

VIII

Malheur, ici-bas, à qui aura une âme !

Malheur à qui aura un cœur !

Le seul terrestre bonheur est à ceux qui, ainsi que les plantes, vivent selon la loi des jours changeants, ou bien, ainsi que les bêtes stercoraires, selon leurs instincts.

IX

En cette vaste clayère, seuls les acéphales sont heureux : encoquillés en leurs bonnes ataraxies, près de leurs femelles que des irrigateurs ornent.

LE VIEILLARD

I

Mon pauvre enfant !

Voilà ton âme endeuillée comme une Hécube !

Tant de morts sont-ils entassés en ton cœur, déjà ?

Je viens de te voir — *ô archétype digne d'Apelle, le divin iconographe* — semblable à des fleurs splendides jetées sur une crapaudière nauséuse ou jonchant un hypogée remugle.

II

Tu as approché de trop près les hommes et leurs maux endémiques !

Ceux, comme toi, en ont l'âme à jamais désenchantée de la vision de leurs anamorphoses.

Attends ici l'oubli.

Que mes paroles soient lénitives pour les meurtrissures de ton cœur.

III

Pour être le Lamaneur divin que tu rêvas être, ô mon cher téméraire, as-tu pensé qu'il faut pouvoir tuer les rémores ?

Pour draguer le monde, il faut les rouages d'acier des membres géants du microcéphale Hercule.

IV

Il faut, surtout, savoir s'oublier soi-même.

Une œuvre n'est grande qu'en proportion de l'altruisme qu'elle contient.

V

Le martyr de l'homme pour une idée promue au sublime par l'altruisme, est ce qu'il y a de plus noble d'accordé à l'homme damné ; et j'ai pensé que, sans doute, c'était pour lui le seul cas de complet pardon écrit aux Lois de l'Inexplicable : de Celui qui enchaîne les mondes en leurs tournoiemens éperdus et les dirige et les crée et les détruit, selon son omniscience impénétrable.

VI

Mais pourquoi vivre parmi les déicides, mon enfant ?

Ici, au Sinai, immarcesciblement fructifère, proche de Dieu, la terre damnée s'étendant synoptiquement

sous nous, au loin — ainsi qu'un myriapode ou un céphalopode palustre, qui glapit, bave et se dévore — nous pouvons œuvrer, sinon heureux, au moins à l'abri des coups d'épingles des pygméennes races d'anaérobies.

Toi, pour ton travail de rédemption et de transsubstantiation humaines : tes par trop vaines chimères, mais que je ne puis ne pas aimer, à cause de leur sublime folie.

Moi, réfugié en mon psychisme théosophique, cette forteresse d'airain, inaccessible.

Ils rêvent.

.

LE VIEILLARD

Mais devant l'Eternel, tout n'est-il pas vain ?

.

Hors la prière... peut-être... et l'immuable contemplation.

.

Une humanité n'est qu'un andain pour le temps, et le monde un palimpseste !...

.

Le souverain bien serait le néant !

.

Rien ne vaut la peine de rien.

.
.
.
.

LEPHÈBE

.

Oui le souverain bien serait le néant ! . . .

.

Rien ne vaut la peine de rien.

.
.

A. LEVÊQUE.

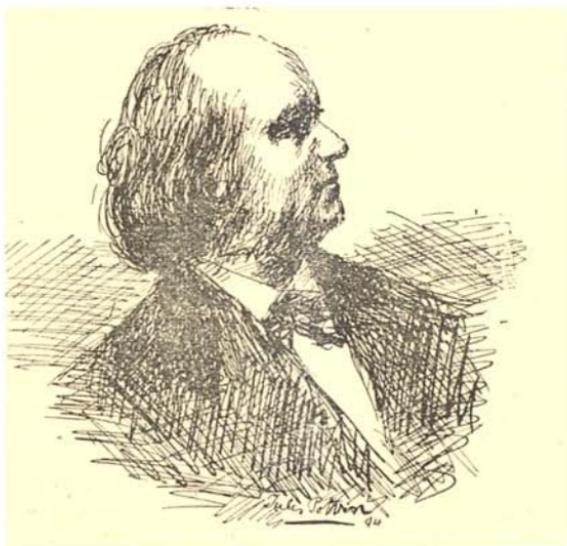
Nivelles, 1894.



Leconte de Lisle.

Maintenant que dort dans la mort, depuis quelque temps, le célèbre poète dont nous publions aujourd'hui le portrait, n'est-il pas juste que nous parlions un peu de son œuvre et de sa vie, encore que, toutefois, — avouons-le bien vite — nous nous exposions à répéter ce que d'autres ont déjà dit à ce sujet ?

Bien que Leconte de Lisle fit partie du Parnasse et que toujours il se montrât hostile aux tendances nouvelles des Jeunes, pouvons-nous nier qu'il fut un des penseurs les plus remarquables du siècle ? Oserions-nous même lui faire un reproche d'avoir observé, jusqu'à la sécheresse et la monotonie, l'austère forme du vers héroïque ? Pouvait-il ne pas aimer cette forme que Victor Hugo et Charles Baudelaire avaient adoptée et que lui-même choya et embellit avec tant de soin ? Nous nous expliquons donc aisément son souverain mépris pour les amateurs d'art neuf. D'autant plus que l'époque où fleurirent l'Académie et le Parnasse était encore vautreée dans le parti-pris et l'exclusivisme. Aujourd'hui, heureusement, l'esprit d'exclusion est conspué par tous les vrais artistes et poètes ; la Pensée est libre, elle peut franchement s'élever dans les azurées nues de la Sincérité. Il nous importe peu que la forme d'une œuvre soit selon telle ou telle école, du moment qu'elle contient



Leconte de Lisle.

Croquis à la plume de M. Jules Potvin.

une idée fougueusement virile, subtile ou originale.

Grand, la face glabre, la lèvre dédaigneuse, le front haut et nimbé d'une ironique et marmoréenne fierté, Leconte de Lisle semblait avoir été forgé par Zeus lui-même, — par le sublime Zeus qu'il chanta dans ses vers d'airain, délicieusement majestueux et rutilants comme ces météores qui, parfois, embrasent la sérénité du ciel.

L'île tropicale où il vit le jour et les voyages qu'il fit aux Indes et en Scandinavie contribuèrent beaucoup, pensons-nous, à le doter de cette nature inquiète, énigmatique, sauvage, hautaine qu'il portait en soi comme un trésor, et du goût intense qu'il manifesta toujours pour la philosophie et l'art des peuples disparus dans le néant des siècles, ou bien des régions lointaines où la civilisation n'a pas encore promené le cortège écœurant de ses misères et de ses douleurs.

Les sujets dont quasi toujours il s'inspira dans la composition de ses poèmes, sont d'une olympienne splendeur. Tantôt sa harpe célèbre l'antique et superbe Hellas avec ses héros et ses aèdes immortels, ses dieux, ses mystères, ses Jeux, ses temples de marbre et ses rivages enchantés; tantôt elle chante les brumeuses contrées du Nord avec leurs mythes et leurs divins scaldes, ou bien encore l'Inde mystérieuse avec ses brahmanes superstitieux et ses Védas pleins de jeune et douce poésie!

Quelques critiques méchants traitèrent d'impassible l'auteur des *Poèmes tragiques*. Il ne nous semble pas cependant qu'il doive être aussi indignement qualifié. S'il avait été impassible, se fût-il tant inquiété de la destinée des êtres en l'Au-delà, eût-il porté le pessimisme à son plus haut période, eût-il mis dans la bouche

d'Angira (Bhagavat, p. 17, *Poèmes Antiques*) ces paroles de tristesse et d'inespoir :

O Déesse! le doute infini me tourmente.
 Pareil au voyageur dans les bois égaré,
 Mon cœur dans la nuit sombre erre désespéré.
 O Vierge, qui dira ce que je veux connaître :
 L'origine et la fin et les formes de l'Être?

Leconte de Lisle, par ses conceptions philosophiques, était sincèrement athée; aussi avoua-t-il toujours avec calme et hauteur sa haine vigoureuse pour le catholicisme.

Il maltraita furieusement le naturalisme et M. Zola; celui-ci, cependant, avait une grande estime pour lui et le reconnut toujours pour l'un des meilleurs et des plus influents poètes contemporains.

M. de Lisle fit la traduction en prose de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, de la *Batrachomyomachie*, des *Hymnes homériques*, des *Hymnes orphiques* et des *Odes anacréontiques*. Il traduisit également Hésiode, Théocrite, Moschus, Bion, Tyrtée, Eschyle, Sophocle, Euripide et Horace. Parmi ses œuvres originales, qui furent surtout remarquées, l'on doit citer *Cain* et le *Cœur de Hjalmar* (*Poèmes barbares*), *L'Épiphanie* (*Poèmes tragiques*), *Vénus de Milo*, « Déesse irrésistible au port victorieux, Pure comme un éclair et comme une harmonie »; *Midi* et *Dies iræ* (*Poèmes antiques*).

Comme dramaturge, Leconte de Lisle ne fut guère fécond. Il ne composa que deux pièces : *Les Erinnyes*, drame en deux parties, et l'*Apollonide*, poème lyrique en trois parties. *Les Erinnyes*, dont M. Massenet fit les intermèdes, furent représentées avec un vif succès à

l'Odéon et, plus tard, reprises par le même théâtre. L'*Apollonide* sera jouée sous peu à l'Opéra.

Ce qui explique l'infécondité de M. de Lisle en ce genre, c'est l'horreur excessive qu'il avait pour l'art conventionnel de la mise en scène. Il n'admettait pas, et avec raison, que la littérature dût se ployer sous les règles banales du théâtre. En poésie, cependant, il préconisait l'emploi de l'hexamètre classique et se riait des tentatives d'art nouveau!

En fait de critique, l'auteur des *Poèmes barbares* ne laisse rien, ou plutôt presque rien, car il publia, un jour, dans une jeune revue, un article sur Baudelaire et, dans la première édition des *Poèmes antiques*, une préface acerbe et prétentieuse dans laquelle il déclare que : « le cycle chrétien tout entier est barbare. Dante, Shakespeare et Milton n'ont prouvé que la force et la hauteur de leur génie individuel ; leur langue et leurs conceptions sont barbares. La sculpture s'est arrêtée à Phidias et à Lysippe ; Michel-Ange n'a rien fécondé ; son œuvre, admirable en elle-même, a ouvert une voie désastreuse. »

Et cette indifférence de se mêler aux luttes d'écoles nous étonne, d'autant plus que, sous l'Empire, il entra dans le champ de la politique — qu'il déserta bientôt, il est vrai — et, lors de la dernière guerre franco-allemande, il fit paraître deux brochures sociales : *Soir d'une bataille* et le *Sacre de Paris*, tandis que Victor Hugo lançait son *Année terrible*.

ARTHUR TOISOUL.



Stances.

*Mer du matin aux flots pareils à de bondissants troupeaux
de nymphes ;*

*Mer du midi aux vagues diaprées, mer de nacre et de dia-
mant, mer sidérale aux lointains de lumière ;*

*Mer du soir que le soleil embrase, mer de pourpre, mer de
cuivre, mer de sang, mer de feu, mer d'or
et de rubis, mer d'incendie et d'apothéose,
mer où Phébé exhale son soupir d'argent ;*

*Mer des nuits sans étoiles et sans lune, abhorrée des marins
loin du Port ; berceuse des plaintes du
triste, confidente discrète de ses rancœurs ;*

Haute mer vierge de voiles, image de l'infini.

*O mer ! Je rêve de m'abandonner à tes flots menteurs aux
couleurs changeantes, aux clameurs innom-
brables.*

*Tu exaltes mon âme et me mélancolises tout ensemble.
Ton infini me pénètre et me grandit.
Devant Toi j'ai envie de pleurer et de chanter tout à la
fois, je me sens heureux et malheureux.*

*Devant Toi je rêve aux légendaires conquistadors, je
vois leurs caravelles cingler vers les Eldorados et les
Terres promises. Le soleil auréole le front des conquérants
et fait leurs voiles d'argent. Je rêve au Révélateur du
Globe, à Pissaro, à Cortès, et l'âme de ces grands
morts envahit la mienne.*

*Devant Toi je me sens devenir plus audacieux et plus
fort. De téméraires départs me tentent. Je rêve de
partir vers d'incertains rivages : à la Mort ou à la Gloire,
à l'Espoir ou à l'Oubli ou à de fabuleuses conquêtes de
Toisons d'or. Je songe au Vaisseau Fantôme et je rêve
faire un voyage sans fin, vers un soleil toujours fugace,
vers d'inaccessibles Etoiles, sur un navire sans nom qui
ne trouverait jamais son Port.*

*Hélas ! il faut rester à terre et voir les nefs brunes s'en
aller vers des rives peut-être hospitalières.*

*Ta rumeur couvre celle de mon cœur et le chant éternel
de tes vagues anéantit ma plainte, ô mer aux bruits sans
nombre !*

A.-S. de NEVERMORE.



Méditation sur Hamlet.

Hamlet se dresse devant la philosophie mentale ainsi qu'un sphynx aux yeux mystérieux dont les gouffres creusent les âmes tentatrices de révélation ; il suggère l'idée d'une immensité sans contours que les horizons irréels forgés par l'intellect abordant aux abîmes du non-savoir et à l'anéantissement.

La rhétorique accumulée et toujours constante des penseurs au sujet de l'insondable problème qu'il évoque, n'est-elle pas la preuve, au reste, qu'il renferme en ses inextricables théories, le maximum de tous les états psychiques? Problème d'éternité roulant à travers les âges et jamais affaibli parce qu'il charrie avec lui l'universelle pensée, passée et future, il émergera, tout de virilité et de jeunesse jusqu'à la compréhension définitive et illimitée de la connaissance humaine. Car ne sont réellement éternelles que les choses de la pensée, surtout celles qui ont trait aux manifestations de la vie pour laquelle nous luttons sans savoir, avec l'aveugle volonté de notre chétive créature dégringolée au fatalisme.

Shakespeare nous le fait voir au milieu des tracasseries d'une cour de corruption et d'orgie, pénétré de savoir et

d'émulation vers le bien, revêtu bientôt de la pourpre royale, chéri de ses sujets et appelé aux grands honneurs. Mais il lui a donné une âme vierge de la moindre souillure, imperméable au vice qui la guette et tout entier à l'amour maternel qui oblige à l'intégrité de la vie.

Il serait dangereux de croire avec Schlegel que sans la mort tragique du père, sans l'insouciance de la mère et l'apparition du fantôme sur la plate-forme d'Elseneur, le jeune prince de Danemarck eût été un individu modèle, quintessenciant la pureté, la joie et l'amour ; car les ombres de la tristesse ont présidé à sa naissance. Il est en lui-même une sorte de fruit de malheur ; il traîne avec lui l'atavisme des cruels ancêtres et grandit pour être l'esclave du pessimisme de son époque. Né guerrier, il n'eût jamais été dans l'action qu'un chevalier de mélancolie, et précisément parce que chez lui la pensée est maîtresse en face de l'insondable. Il veut savoir et n'en a pas l'énergie, et, initialement penché vers le rêve, la révélation qui lui est faite alimente d'autant mieux son âme, au point qu'elle établit un but à sa vie de martyr.

D'aucuns ont accusé Hamlet de joie malicieuse ; et certainement si l'on ne prenait pas en considération les errements de la mentalité du prince que les affres de la douleur rongent, ne pourrait-on l'accuser de perversité : *«but one part wisdom and ever three parts coward»*, et encore : *«there is nothing either good or bad, but thinking makes it so»*. Mais dans ses réponses et ses soliloques, il mêle la pensée des autres à la sienne et sa personnalité disparaît si adroitement dans les flots de paroles amères, ou décevantes, ou ironiques de son verbe acide, qu'il paraît

lui-même ne pas être dans la réalité. Au fait, il ne croit pas en lui, encore moins dans les autres.

Dès que le spectre lui apparaît : « Si le sentiment de la nature vit en toi... que la couche royale du Danemarck ne soit pas le lit de la débauche et de l'affreux inceste. » Il est devenu l'esclave et l'instrument de la vengeance. Il s'est pour ainsi dire transformé et retrempé dans le mal, car, âme de mélancolie, désormais, n'y a-t-il pas un but à sa vie de misère : « La nature est déplacée de sa sphère. O désordre maudit, faut-il que je sois né pour te réformer ! N'est-ce pas la protestation de l'humanité en face du malheur dont il est un si éclatant reflet ? Et de là lui viennent toutes nos sympathies, surtout lorsqu'il entre tout vivant dans l'éternité, considérant les choses extérieures comme illusoires ; et nous le suivons de pensée et de cœur parce que nos souffrances sont identiques aux siennes.

Le problème de la vie n'est-il pas l'objet des efforts de la pensée, celle-ci ne fût-elle même pas indépendante ? « Être ou ne pas être » dit Hamlet, et cela signifie bien : Qu'est-ce être et qu'est-ce que la vie ? « Mourir, dormir ? Rêver, peut-être ? » Et la mort lui apparaît avec son abîme insondable. Il entrevoit la lande aimée et jamais connue où nous allons tous et d'où nous ne reviendrons jamais ; mais il préfère supporter les maux ordinaires et courants, il lui convient, en une sorte de jouissance malade, de résister aux tourments de la vie plutôt que d'aller à la mort, et peut-être moins parce qu'il a une mission divine à remplir que parce qu'il ne peut pas *vouloir*.

Le prince est hanté par le souvenir du père mort, et les préoccupations de la cour ne peuvent l'en détourner.

Il y paraît sombre et maladif, désintéressé et rêveur, sans doute penché vers les mystères de l'Au-delà, et résigné à souffrir en une solitude créée au milieu du bruit par lui-même. L'union récente de son oncle à la reine avive la plaie davantage ; le spectacle de l'adultère ne le révolte pas, mais l'attriste. « Ne t'obstine pas à chercher toujours, avec ces paupières baissées, ton noble père dans la poussière du tombeau ; tu sais que c'est une loi commune que tout ce qui vit, meurt, et, traversant ce monde, passe à l'éternité ».

« Oui madame, c'est une loi commune » répond Hamlet.

L'amour maternel ne l'abandonne pas, mais le console. Il parlera à sa mère en parfaite sincérité, il lui dépeindra les états de son âme : « Mais j'ai ici, au dedans de moi ce qui est plus que l'apparence... » Solitaire, il ne tarde pas à retomber à la tristesse. Il souffre, quand, seul, se regardant de la tête aux pieds il s'écrie : « Oh ! pourquoi cette masse de terre trop endurcie ne peut-elle s'amollir par la douleur, se fondre... » Pourtant, dans la vie commune, et ceci lui suppose une force de volonté redoutable, qui du reste, le mène à poursuivre jusqu'au bout la vengeance, il paraît commander à son cœur et se transforme jusqu'à l'insensibilité. Il peut encore rire, et pour dissimuler sa mélancolie, il répond à Horatio qui lui dit être venu pour les obsèques de son père : « Je crois plutôt que c'était pour voir les noces de ma mère. » Et cette insensibilité est encore plus flagrante lorsqu'il tue Polonius en croyant tuer le roi. Il dit en découvrant son cadavre : « Je t'ai pris pour quelqu'un de plus grand que toi ; subis ton sort ; tu vois qu'il y a du danger à être trop

curieux. »

L'attitude d'Hamlet, équivoque et ténébreuse, génie et folie mêlés tient en suspens le problème mystérieux de l'être luttant pour la vie, profondément pénétré de la connaissance, entamé par le rêve et vaincu par l'étalage des mesquineries terrestres. S'il fallait disséquer ce soliloque magistral où tant de philosophie s'entasse, en extraire la psychologie décourageante, il faudrait malgré tout se heurter à la limite ésotérique éclairée par la lumière du symbole. Aussi bien l'apocalypse couverte de la trame invisible et impénétrable de ce qui touche à Dieu ne révèle-t-il aux simples que les formes saisies par nos yeux et les sens dérobés par notre effort d'âme, aussi bien le langage d'Hamlet interdit à une solution définitive et reste ouvert aux conjectures. Il nous attire, il nous subjugue, comme la mer, par ses accalmies et ses furies, mais en face il reste toujours là, l'éternel abîme.

HENRI DE CLASSANT.



Ames de Couleur. (1)

A Fernand Roussel.

Le visage dans les mains, l'esprit noyé au fond du lac de songe, Mad regardait monter de derrière son cœur à travers l'eau, l'image voilée d'une femme qui l'appelait :

— Mad !

L'appel battit l'eau et retomba comme un son de cloche, en déroulant des ondes.

Mad frissonna.

Cette voix lui étreignait l'âme d'une émotion essentielle.

C'était la voix des pensées vives, la voix de la vie innée dans les fleurs colorées de sang sous la rosée.

Elle écoutait le son désenflé s'éteindre dans la mousse des rives ; elle guettait l'afflux d'une nouvelle vague par dessus celle qui descendait l'escalier sonore : l'appel se répéta.

La voix se posait mieux à mesure qu'elle approchait du haut de l'eau.

L'image avait le corps incliné, le bras replié, les yeux

(1) d'une série qui paraîtra prochainement sous ce titre dans la collection du RÉVEIL.

troubles d'une qui demeure dans le rêve d'un sommeil dissipé. Mad s'éveillait souvent ainsi.

Des vêtements blancs affleurèrent puis l'épaule et le visage. Le corps déteignait en émergeant. C'était l'eau qui était diaprée.

Et l'image surgit avec une voix de chair :

— Mad, c'est moi, me veux-tu ?

— Je ne comprends pas, Madame...

— Regarde-toi dans mes yeux et sois une femme !

— Dites-moi où j'ai entendu votre voix.

— Au jardin, un matin d'été où ton cœur était triste de sentir voltiger tout le bonheur en arômes autour de lui. Dans la cendre des crépuscules d'automne au chemin du village. Dans les saules, au passage des morts inconnus qui allaient à travers ton âme jusqu'au cimetière. Dans la voix des cloches ; et partout où tu as eu des souvenirs à bercer... Souvent le soir, au bord de l'eau.

Alors les yeux qui lui parlaient se dévoilèrent doucement et elle en vit la clarté.

L'haleine pure des paroles avait rafraîchi son front. Son visage se dilatait à une sérénité pénétrante. Elle comprit que ces yeux lui apportaient un autre regard et elle fut étonnée de la grandeur de son cœur en le sentant s'épanouir.

Elle marcha vers l'image sœur, les mains tendues. L'image se détournait distraitement, comme pour passer.

Mad eut peur et demanda anxieuse :

— Vous n'allez pas partir, n'est-ce pas ?

Puis, voyant ce fidèle sourire silencieux :

— C'est fou, dit-elle, est-ce que je peux vous perdre

maintenant ?...

Elle redressa la tête, souleva les paupières pour laisser sortir, vers le couchant, l'image, un manteau gris aux épaules, la traîne alourdie d'ombre.

L'ombre contournait la haie. La voix chanta. Mad, les yeux dans le soleil, écoutait, d'une âme nouvelle, la voix aimée.

HENRY MAUBEL.



D'anciens Rêves fraternels...

A José Hennebicq, cordialement.

*En la source de ma mémoire,
azurée ainsi que le ciel,
d'anciens rêves fraternels
viennent mirer leur alme gloire.*

*Tels d'entre eux portent dans leurs mains
les cierges éteints du Passé,
tels autres s'essayent à lire
le livre d'or de l'Avenir...*

*D'autres encore ont le front ceint
des épines sanglantes du Remords,
et les yeux irisés de désirs morts
et de molleses d'impuissance...*

*Il y en a comme des Vierges
chantant des psaumes de silence !
Il y en a comme des folles
qui, pour leurs péchés, se désolent !*

*Et tous, sourires de topazes,
astres magiques en extase,
regardent frissonner leur ombre
en la source de ma mémoire...*

14 août, 1894.



Alme voix.

A une morte.



*Je t'ai vue en l'étreinte
De mes bras sourieurs,
Et mes baisers songeurs
Ont laissé leur empreinte*

*Sur les très pâles fleurs
De tes lèvres de sainte,
Où dorment les langueurs
De ta voix d'or éteinte.*

*J'ai vu naître des rêdes
Et se mirer les cieux
En l'amour de tes yeux.*

*J'ai vu tes mains prier
Et se sanctifier
En des extases brèves !*



Souvenir.

*Hier je suis allé
répandre des pleurs d'or
sur la froide pitié
du marbre de sa tombe,*

*et mon cœur a blémi,
pétale étiolé,
triste et frère colombe,
sous l'étrange baiser
du souvenir ami :*

*J'ai entendu pleurer tout bas
la harpe de sa voix songeuse,
par delà les plaines brumeuses
où les démons narguent la Mort...*

*O ! j'ai revu l'enchantement
de ses gestes souples et lents,
courbé sur mon Rêve pieux,
comme un saule sur une eau bleue...*

*O ! mes regards ont rencontré
les reflets de ses yeux éteints,
pèlerinant tout éplorés
vers le val sombre du Destin,*

*et, dans un nimbe d'ors fleuri,
les énigmatiques corolles
aux senteurs subtiles et folles
de ses étés ensevelis !*

Arthur TOISOUL.



Messieurs,

Je vous remercie de l'appel que vous voulez bien m'adresser. Seulement, pour parler de *Lourdes*, je devrais avoir certains documents. Or, me les procurer, les mettre en regard du livre, examiner la valeur des objections, après avoir parlé de celle de l'œuvre, tout cela me prendrait un temps dont je ne dispose pas actuellement. Ce sera pour une autre fois.

D'autre part, parler de l'auteur, d'une façon générale, me met, un peu, dans la position d'un homme qui serait destiné à en parler toujours. Cependant, il y aurait beaucoup à ajouter à ce que j'en ai dit ailleurs et puis, je comprends bien que, de ce beaucoup, vous vouliez publier quelque chose, dès à présent : il faut encadrer le portrait.

Et c'est une excellente idée que de placer, dans le même numéro de votre Revue, Zola, Leconte de Lisle, De Coster.

Idée logique, d'ailleurs, chez vous, qui avez, si sagement et si hardiment, affirmé votre mépris pour l'exclusivisme, en tête de *Stella*.

Et permettez-moi de vous le dire, pour réaliser cette idée, vous ne pouviez mieux faire que de penser à Zola.

Car, il est l'artiste de très large compréhension et l'esprit d'universel accès. Tenez, chacun dira, avec vous, qu'il est bien différent de De Coster et, surtout, de Leconte de Lisle.

Cependant, ne peut-on lui appliquer ce qu'il a dit de Maupassant : N'est-il pas, lui aussi, un descendant littéraire de Rabelais, Molière, La Fontaine ? Et dès lors, n'y a-t-il pas entre lui et notre De Coster une parenté indéniable ?

Et Leconte de Lisle n'eût-il pas pu signer certaines pages de *La Fortune des Rougon*, de *La Faute de l'Abbé Mouret*, de *Une Page d'Amour*, de *Germinal*, du *Rêve*, de *La Débâcle* ? Est-ce que, dans ce livre où le naturalisme (ce mot compris d'une façon étroite) est le plus intense *Pot-Bouille*, il n'y a pas cette prière de l'abbé Mauduit, si élevée et si poignante ?

Il n'y a là rien d'étonnant. Zola crut devoir, à plusieurs reprises, défendre son œuvre et ses idées. De là, ses livres de critique, si lumineux ; mais, il est surtout instructif, à ce point de vue, lorsque, dans ses romans eux-mêmes, il explique tout simplement, le but qu'il se propose. Voyez donc la préface de *La Fortune des Rougon* celle d'*Une Page d'Amour* et ce passage de *L'Œuvre*, où Sandoz expose ses vues littéraires et qui se termine ainsi :

« Ah ! bonne terre, prends-moi, toi qui es la mère commune, l'unique source de la vie ! toi l'éternelle, l'immortelle, où circule l'âme du monde, cette sève épandue jusque dans les pierres et qui fait des arbres nos grands frères immobiles ! . . . Oui, je veux me perdre en toi, c'est toi que je sens là, sous mes membres, m'étreignant et m'enflammant, c'est toi seule qui seras dans



Emile Zola.

Croquis à la plume de M. Jules Potvin.

mon œuvre comme la force première, le moyen et le but, l'arche immense, où toutes les choses s'animent du souffle de tous les êtres ! »

Sandoz c'est Zola.

Comme l'on comprend qu'il affirme être symboliste ! Il n'a jamais rien repoussé que ce qui est faux. Il a toujours admis tout ce qui est la vie, sous quelque aspect qu'elle se présente. Et c'est parce qu'il a compris et pénétré la vie, toute la vie qu'il est éclectique et tolérant. C'est, logiquement, parce que d'autres sont trop concentrés, trop systématiques qu'ils lui en veulent, à cause de ses romans et qu'ils ont vu, naguère, dans son célèbre discours aux étudiants, la répudiation du naturalisme.

Nous avons besoin de nous débarrasser des formules, des mots, des étiquettes et de voir au fond des choses.

Et si nous y voulons réussir, nous ne pourrions trouver un meilleur guide, ni un plus éloquent exemple que Zola.

DÉSY ÉLIAS.



Paysage du Dakota du Nord.

A Jean Delville.

*C'est l'hiver avec son soleil rouge à l'aube,
L'hiver, sans oiseaux que les corbeaux affamés
Dessinant sur la neige épaisse des landes,
Des ombres bleues. La Mort, de par la vallée
Va chanter de longs jours ses couplets de rafale
Jusqu'à l'heure où les fleurs primavales revivent.
L'Ennui rêve. O les dévastations blanches !
L'arche d'azur à l'infinitude des brumes
D'où les astres volants s'échappent en fusées,
Au dessus des vieux loups maigres, anxieux d'ombre.
Les blaireaux sont partis sous les couches sableuses ;
Les meules de foin, par les blizzards emportées,
Vont nourrir les hordes des cavales sauvages.
Le vent souffle, craque les masures et rage.
C'est la nuit des météores en leurs folies,
Où l'on songe, sous les laines, aux très jolies
Filles des prés dormants, qui susurrent l'amour
Parmi les oiseaux moqueurs et les riges vierges.
Les petites fleurs des bois s'essaient à rire.
Les enfants rêvent aux cierges sur des eaux claires
allumés. Les vieux sont à l'affût de l'aube.
Mais demain, c'est encor le soleil hivernal
Qui donne avec regret sa chaleur pâle et nulle
Sur les plaines solitudes très lamentables*

Où les oiseaux de Poë, tristes, s'immobilisent.
Et l'âme glisse à la tristesse et vous tourmente.
On pense aux désœuvrés qui grelottent, aux pauvres
Qui n'ont point de bois, aux frêles enfants sans mères,
A tous ceux qui guettent le soleil des avrils
Sonores où les fleurs primevales revivent.
L'homme crée à son insu toutes les hantises :
Les filles nues qui courent sur les prairies
Mortes, brûlant leurs maturités sous les bises ;
Et les phantasmes qui vont aux maisons perdues
Et se cachent derrière les portes où l'on chante,
Silencieux, guettant le soleil des avrils
Sonores où les fleurs primevales revivent.

Devils'Lake, North Dakota, 16 février, 1894.



Au Rossignol.

A Jéf Lempoels.

*J'ai pour témoin de ma solitude les chênes
Vieux dont la lune blanchit les mousses ;
Aussi, les très coquettes romances des sources
Qui semblent éveiller les délices prochaines
Parmi les lierres bleus de la mélancolie
Et les pamoisons des champignes odorantes.
O Rossignol, trille ! L'heure de la féerie
S'éveille. Voici les visions enivrantes !
Dans les halliers touffus les biches sont couchées
Rêvant d'aube. Et par les saturnales allées,
Les caribous songeurs, aux cornes spiralées
Hument les senteurs des mares, en vain cherchées.
O Rossignol, trille ! Les glaieuls se lamentent.
Te plaît-il que je raconte mes amertumes
Aux échos vides des vastitudes qui mentent
Avant que le matin émerge dans les brumes ?
Mais non, tu vas chanter, ô vieux roi du silence,
Peupler la belle nuit des ombres constellées
Et dire au poète la divine vaillance.
Regarde ! Les virgines se sont en allées
Des horizons pervers où gisait la luxure.
Elles viennent boire au calice de tes larmes,
Sachant que Philomèle guérit la blessure*

*Du cœur. Oh ! trille donc, apaise leurs alarmes ;
Vous, mes songes, volez aux poussières des âges,
Allez aux sources primitives, par les grèves ;
Et grise-toi, mon âme, en forgeant les images
Des siècles perdus dans le chaos de nos rêves,
Où les êtres chantaient les hymnes fraternels
Et s'enguirlandaient de mêmes fleurs rayonnantes.
Car il trille à présent, le sylphe des amantes
Et lit le livre des sagesse éternelles.*



Rêverie.

A José Hennebicq.

*Celui-là seul qui dans la haute solitude
 Des forêts, à l'heure où le soleil roule à l'ombre,
 A senti pénétrer en soi la souciance
 De l'au-delà et le mystère impénétrable
 De la vie, à l'instant d'un doute qui console,
 Celui là seul désespère de son étoile.
 Pardonne-moi ! Ce soir, reposé sous l'érable,
 J'attendais anxieux la consolante amie,
 L'Illusion, aux ailes blondes de l'enfance,
 La virgine qui m'avait prouvé ses tendresses
 Aux jours tant regrettés de ma prime innocence.
 Mais je vois qu'elle aussi elle était irrèelle,
 Et j'ai pleuré... Je souriais à la nature.
 Et j'étais au milieu des bois aux senteurs rares ;
 Les fleurs se balançaient sur leurs tiges songeuses ;
 Les robins, tendrement disaient au crépuscule
 Que la nuit chanterait jusqu'à l'heure aurorale
 Les somptuosités des arches incréées.
 Qui dira pour qui j'ai versé ces folles larmes,
 Puisque tout sera grand encore, et le silence,
 Peuplé des apparitions belles et lentes
 Où je verrai les beatitudes des âmes*

*S'épanouir et marier les vœux des rêves !
Pourtant, je suis triste comme une âme déchue.
Serait-ce un mal que le souvenir éternise,
Celui dont je souffre, ô reine qui me console ?
O Mort ! toi qui n'attends dans la morne vallée
Du désespoir ? Ecoute un peu ma voix sincère :
Mon crime est d'avoir vu la sphère radieuse
Du bonheur sans aller loin de moi dans l'abîme.
Maintenant j'ai pour témoins les étoiles pâles,
Et parfois les oiseaux cruels, crépusculaires,
Mêlent à mes sanglots leurs froids battements d'ailes.
On dirait que la nuit se complait à me nuire,
Et que des tombes, depuis longtemps disparues
S'entr'ouvrent pour jamais où mes songes chevauchent.
Oh ! je te sais, ô toi que j'aime et que j'ignore,
Je te sais, âme d'or, errant sur quelque grève
A l'affût des soleils de minuit, où les vagues
Caressent les secrets de la mort saltatrice.
Et je suis venu là te regarder sourire ;
Mais je n'ai vu ni ton visage ni ton ombre,
Je desirais ouïr ta voix mystérieuse
Et seul, voir resplendir ta prunelle câline
En face des nappes d'écume couronnées.
Hélas ! ce trop beau rêve a croulé dans le vide ;
Et je n'ai souvenir que des oiseaux des plages
Dont les cris de mourants montaient au ciel de glace.
Où donc es-tu, vierge impalpable et décevante ?
Erres-tu sur les cimes blanches où les aigles
Sont prostrés, anxieux de fixer les macules
De l'Astre-Dieu qui dore les moissons nouvelles ?
Ou bien vis-tu là-bas dans quelque sphère errante
Loin du monde maudit où je me désespère ?
Oh ! dis-moi le chemin béni de ton refuge,*

*Et je l'irai chercher pour éy donner ma vie !
Que cette nuit devienne noire et sépulcrale.
Que mes souvenirs se dissolvent dans l'espace,
Pour que j'aïlle adorer ta belle Dêitude.*

*Car ici je n'ai rien trouvé qui me soulage,
Après avoir vidé le calice des larmes.*

Henri de CLASSANT.

Devils'Lake, North Dakota, 20 may, 1894.



Un peu d'Archéologie.

Peut-on se souvenir encore des anciens à notre époque de rénovation, alors que tout s'évertue à faire surgir du neuf et à démolir, à détruire le vieux, le suranné ? Oui certes, car c'est l'immense tort des démolisseurs, des apporteurs de neuf, de chercher à faire disparaître sans discernement ce qui devrait rester comme témoins et jalons pour le nivellement futur, ce qui pourrait servir de fondements pour une édification nouvelle.

D'ailleurs, pourquoi se lancer dans l'inconnu, en avant, avec une hâte fébrile, au lieu d'épuiser d'abord les ressources que l'on possède à pleines mains, pourquoi frustrer la génération future de documents dont elle pourrait tirer un parti ingénieux peut-être, original à coup sûr ? Mais il y a une façon saine et une autre, d'envisager l'art archéologique. Autant nous intéresse un monument retrouvé d'une époque peu connue ou même un détail reconstitué de la vie des ancêtres, autant nous écœure un archaïsme faux, un essai maladroit ou déloyal de nous présenter une chose d'invention misérable pour la vérité d'autrefois.

Aussi l'art historique, qui ne périra jamais, quoi qu'on fasse, ne peut-il plus nous montrer des mannequins en collerettes, des hommes en bois couverts d'armures mal ajustées, des oripeaux de théâtre donnés pour authentiques, et de même que les *truqueurs* sont la terreur des amateurs de bibelots, la fausse archéologie doit inspirer une salutaire épouvante aux vrais artistes comme aux

savants. Cette vérité commence à prendre corps et à gagner force de loi, et il n'est que temps. . .

Anvers semble vouloir ouvrir la marche, en s'inspirant quelque peu des résultats magnifiques obtenus en Allemagne et en Autriche où l'on revit littéralement à quelques siècles en arrière, quand on visite les donjons de Nuremberg, les musées d'antiquités ou d'armures de Munich et de Vienne, les suggestifs intérieurs anciens de Salzburg ou des collections d'art industriel rétrospectif, de la Salle de Justice de Soleure, etc., etc., et toute modernité à part, il faut reconnaître que le premier essai tenté par M. A. de Vriendt qui a eu l'idée heureuse d'en confier l'exécution à un spécialiste, sans doute unique en Belgique, M. Herman Van Duyse, conservateur du Musée archéologique de Gand, réclame haute-ment une continuation pour constituer une des grandes attractions artistiques de la cité anversoise. Il s'agit ici du Musée de costumes anciens. On sait la part léonine qu'a prise M. Van Duyse à la conservation et au déblayement du château des Comtes de Flandre, ce morceau sans pareil, qui, peut-être, sans d'énergiques efforts serait aujourd'hui rasé et converti en maisons de commerce.

Il suffit de le rappeler pour se figurer ce qu'un homme de valeur absolument épris de l'art et du caractère des siècles écoulés a pu produire dans les six premières figures militaires qui ornent aujourd'hui l'une des salles de la direction de l'Académie d'Anvers.

Broignes, gorgerins, cottes de mailles, bordures d'étoffes, tout, jusqu'aux boucles est d'une exactitude absolue et souvent même authentique, et (ce que l'artiste appréciera plus que tout le reste, car la collection est entreprise dans le but de permettre aux artistes l'étude *d'après nature* de ces pittoresques ancêtres que nous ne

connaissions que si vaguement par les miniatures et les triptyques) tous ces détails sont harmonisés avec une science parfaite, et l'homme exposé tout armé pourrait être déshabillé jusqu'à la chemise, en donnant toujours l'aspect caractéristique et vivant de celui d'autrefois. Redisons-le : C'est une belle œuvre entreprise. Pourvu que la misérable question d'argent, la seule qui émeuve nos compatriotes ultra-positifs, ne vienne pas écraser dans l'œuf le germe de cette institution qui nous fera honneur à l'étranger et qui sera certainement développée par Paris, l'hydre perpétuellement en quête de pâture intellectuelle.

Il est certain que notre sifflet d'ébène actuel, notre tuyau de poêle et notre cravate blanche sont d'une beauté ineffable ; qu'en présence de ces anciens rêtres et lansquenets, de ces communiers, de ces seigneurs Louis XIII, nos gardes civiques au Trois-François, nos militaires à l'ordonnance et nos bourgeois en mannequins de tailleurs sont idéalement esthétiques ; d'ailleurs tout peut inspirer un artiste, témoins Gervex, Hermans, Von Uhde Béraud et, s'il faut descendre jusqu'au chiffon, Rafaëlli et d'autres qui ont nos complètes sympathies. L'homme du peuple d'ailleurs sera toujours suggestif, émouvant parce que vrai. Quant à la femme qui puise son charme dans la contre-vérité, elle est de tous les temps...

(A suivre.)

EDGAR BAES.



Contes et Légendes,

par Paul Germain (Mons, A. Princelle.)

Le croirait-on, dans la critique littéraire il y a parfois de bons moments : pouvoir sympathiser avec un ami ignoré, lui dire rudement quelles sont ses faiblesses, dans l'espoir de le fortifier et parce qu'on lui reconnaît une âme, une intelligence et un avenir; c'est une jouissance vraie... et rare ! — Voici un joli recueil fragmentaire qui serait un grand et beau livre si les petits poèmes dont il se compose tendaient à l'Unité : que ne peut-on condenser en quelques vers chacune de ces proses vivantes et variées, ou mieux encore, les voir transformées en chapitres d'une œuvre synthétique, au lieu de devoir analyser des impressions éparses d'où surgissent un sens littéraire, un goût délicat, une science trop complète de la technique nouvelle dont les défauts : expressions clichées, répétitions, tristesse farouche propre à Maeterlinck, résultent d'une lecture incessante et trop étendue. Si l'auteur secouait soigneusement toute poussière étrangère de ses ailes pleines de souplesse et de vie, fraîches, à peine ternies par ces involontaires contacts, il resterait de lui un style clair, simple et élégant, un peu mêlé de tendances diverses, moyenâgeuses, mystiques sans conviction, poétiques et matérialistes à la fois, naïves et savantes ; des phrases qui ne sont pas de simples groupements de mots, en somme, un beau talent hâtif qui s'ignore et s'éparpille. « La chair », dit-il, « a traitreusement assassiné en lui le rêve et l'idéal ! » C'est vrai, car nous ne le trouvons plus au naturel dans ses visions de l'Au-delà, de l'*Arbre* ; mais, pour nous rassurer, nous avons la *Légende du baiser*, la *Saint-Nicolas*, et un sentiment de grandeur dans *Jésus-Christ*, dans *Sapho*, dans *Suicide d'artiste* et *Funérailles*, ce qui démontre une

crise qui doit se terminer par un retour absolu à la foi... dans l'art, s'entend, la seule, celle qui se caractérise par le vouloir persévérant, éternel. Pourquoi reculer, comme son Jésus, vaincu devant l'œuvre que le Seigneur lui a dit d'accomplir ?

EDGAR BAES.

Aux prochains : *L'apologie de l'homme* (Hors commerce), par Maurice Leblond ; *Vers la Vie*, par Richard Ledent ; *Le Bonheur irréal*, par Fernand Roussel ; *Scherzo*, par M^{lle} Ernestine Van Hasselt, etc.,



Propos de Littérature.

Il n'y a pas bien longtemps qu'en cette même Revue, consacrant une chronique à la Critique littéraire, j'y déplorais le parti-pris des uns, le manque d'études préalables des autres parmi la pleiade de ceux qui font métier d'analyser et de faire connaître les œuvres de leur contemporains, prosateurs ou poètes.

Je disais pourtant que d'entre tant de peu consciencieux il en était heureusement quelques-uns qui, ayant beaucoup lu et beaucoup réfléchi, s'étant entre autres choses, rendu compte de l'admirable méthode scientifique de Taine et de Hennequin, l'appliquaient avec certaines modifications à leur talent d'artiste et de penseur, en se créant même une véritable originalité. Et j'ajoutais : « J'en connais quelques-uns ainsi en notre Belgique, que j'admire sincèrement pour leurs travaux et leur loyauté. Chez eux, si le livre n'est pas conforme absolument à leurs préférences secrètes, au moins ont-ils la conscience d'avoir montré intégralement les parcelles de beauté enchassée dans l'œuvre et l'effort sincère de l'écrivain qui sut faire fleurir l'idée après l'avoir choyée en son âme. »

Que l'on me pardonne cette répétition en faveur de sa raison d'être pour l'instant. Lorsque j'écrivis ces lignes, je ne connaissais pas encore le nouveau livre de M. Albert Mockel : *Propos de Littérature* (*), ou plutôt le hasard ne m'avait permis que d'en lire quelques fragments dont j'avais bien présagé cependant, puis-je dire aujourd'hui. Car l'auteur des *Propos* est de ceux que j'appelais savants, sincères et loyaux. Or, voici que je n'ai rien à changer dans cette figure synthétique d'un critique littéraire à qui je n'avais

pas donné de nom, mais qu'aujourd'hui M. Mockel personnifie excellentement ; qu'il me soit en outre permis d'envisager cette face de son talent qui forcément m'était inconnu jusqu'à présent, son originalité.

M. Mockel est bien celui qu'il fallait pour analyser aussi subtilement ces deux maîtres de l'école symboliste : Francis Vielé-Griffin et Henri de Régnier.

Comme eux n'est-il pas ce poète ayant dans l'âme mille choses puérides, tendres et délicates, avec parfois des accents de triomphe et brodant d'une exquise façon sur une philosophie qui d'abord pourrait ne paraître que naïve, mais qui au fond est bien plutôt savante. *Chantefable*, ce premier poème de M. Mockel en fait foi.

Mais il ne s'agit pas ici de parler du poète, et si j'ai rappelé ce livre, vieux déjà de trois ans, c'est afin de montrer que les préférences de l'auteur étaient toutes acquises à MM. Vielé-Griffin et de Régnier, et que deux talents similaires au sien devaient tenter sa pénétration d'analyste.

Du reste, je puis bien vous l'avouer, chez Albert Mockel, le critique étant supérieur au poète, — peut-être parce qu'alors il est l'un et l'autre à la fois — je pense que, selon cette loi très vraie qui dit que le critique absorbe le poète, il se consacrera définitivement au premier genre, et c'est une raison de plus pour parler de ses premiers pas en cette voie.

Voyons donc l'analyste qu'est M. Mockel. Lorsqu'il résolut d'établir un parallèle entre les deux maîtres symbolistes chez qui il avait découvert, avec justesse, des similitudes — ou plutôt un ensemble de qualités et de défauts qui, joints exactement, se renforçaient ou s'annihilaient pour en faire un idéal poète — M. Mockel trouva une scène superbe, où tout à son aise et dans une royal décors, avec des personnages le secondant merveilleusement, il

(*) A la librairie de l'Art indépendant, Paris.

pouvait exposer des idées qui lui sont chères.

Ces idées, il les avait longuement méditées, les fortifiant avec les réminiscences de longues études, de savantes conversations avec les maîtres de l'école française, ses amis, et aussi avec les profondes notions que je lui sais posséder sur tous les arts. Que pouvait-il naître de cet ensemble artistiquement et prudemment agencé, sinon un beau livre.

Il serait fastidieux et téméraire de suivre pas à pas l'analyse de M. Mockel et de discuter la justesse de ses vues, ce serait refaire ce long travail auquel il a consacré de nombreuses heures et il faudrait dans l'occurrence connaître ses auteurs comme il les possède ; bornons-nous donc, avant que d'aborder les quelques théories en art que ces deux poètes lui ont permis d'avancer, à résumer brièvement le parallèle des talents de MM. Vielé-Griffin et Henri de Régnier.

M. de Régnier dont la maturité fut plus précoce est réellement poète dès le début : son âme, pétrie de mélancolie et de pitié, était faite pour la méditation et la contemplation ; aussi devant la douleur s'inclina-t-elle avec résignation. D'où la philosophie de l'œuvre entière que domina le doux fatalisme dont il se vêt comme d'un voile, pour atténuer les rayons trop vifs de la vérité.

M. Vielé-Griffin au contraire, sentit au début son cœur se gonfler de larges désirs qui lui firent jeter des clameurs vers le ciel, sans grand souci de l'harmonie des cris qu'il proférerait, ce n'est que plus tard qu'il trouva la forme adéquate à son talent. Ebloui par la joie de vivre, il s'exalta en des chants fiévreux, voulant la lutte qui seule convenait à l'activité qu'il sentait bouillonner en lui ; aussi, sa philosophie peut-elle se résumer ainsi : Aimons. . . Et s'il faut une autre comparaison pour les définir tous deux : l'un, Henri de Régnier, fut l'Hamlet du grand Shakespeare qui n'agissait pas parce qu'il pensait trop, et l'autre, le don Quichotte du non moins grand Cervantès qui, n'ayant pas le temps de penser parce qu'il agissait trop vite, fut l'apôtre — raillé, mais

qu'importe — de toutes les choses belles et nobles.

Quant à la méthode qu'employèrent les deux poètes, bien qu'étant symbolistes l'un et l'autre, M. de Régnier préféra souvent l'allégorie tandis que son ami, par suite logique de la subjectivité de son âme, choisissait l'expression directe, procédé délicat, mais néfaste parfois lorsqu'il n'est pas traité comme ici par une main de maître.

Or cette philosophie et cette méthode différente influèrent fatalement sur la forme de chacun.

Le second, M. Vielé-Griffin, moins subtil, ne connaît pas aussi pleinement la musique du vers ; le mouvement qu'il lui donna l'empêcha de saisir la fluidité de l'harmonie qui est plus que le rythme en qui il réside.

Le premier, au contraire, plus stable, presque immobile, saisit d'imperceptibles cadences d'un charme enchanteur et qui ravit l'auditeur.

D'un autre côté, s'il faut considérer la plastique de la phrase, alors que l'un brille par le coloris, l'autre n'est que lumineux, mais avec quelle douce clarté, et tandis que Vielé-Griffin à l'élégance du geste, de Régnier a la noblesse de l'attitude.

Bref, celui-ci a surtout saisi la musique du vers et l'autre sa beauté picturale. L'un est musicien, l'autre peintre, mais tous deux sont poètes.

Le grand mérite de M. Mockel est d'avoir su, par une méthode rationnelle et scientifique, quoique très artistique, déterminer l'apport du talent de l'un et de l'autre ; tout au plus pouvons-nous lui reprocher d'avoir peut-être négligé en son dernier chapitre, alors qu'un magistral résumé s'imposait, de donner surtout les grandes lignes des talents qu'il considérait au lieu de s'attarder encore à définir les subtilités de chacune de leurs personnalités.

La part étant faite aux deux poètes, prétexte aux affirmations de M. Mockel sur la littérature symboliste contemporaine et son

avenir, je ne m'occuperai plus maintenant que de quelques-unes des théories, parmi les plus importantes, qu'il avance.

Et d'abord, il faut citer ce chapitre des *Propos* où, avec une extraordinaire perspicacité et une belle clarté, il définit le symbole et l'allégorie, montrant non seulement les points d'attache de ces deux genres parallèles, mais aussi les différences profondes qui les séparent. Puis, M. Mockel, s'occupant plus particulièrement de la nouvelle école et sentant le besoin qu'elle a d'une base solide sur laquelle on puisse édifier son avenir, rappelle qu'en les siècles passés la poésie symboliste inspira de grands poètes et procréa de belles œuvres. Mais il se trompe, pensons-nous, lorsqu'il croit pouvoir déduire des exemples du passé, une période future qui encadrerait une école nouvelle et puissante. Par cela même qu'en tous temps, depuis la Bible jusqu'au *Faust* de Goethe en passant par le Dante, il s'est trouvé des âmes chez qui un savant mysticisme et les grandes leçons de l'histoire ont fait s'épanouir des œuvres symbolistes, il s'ensuit que le symbole est la légende ou du moins que celle-ci est la forme la plus pure du symbole.

Mais la légende est hors le siècle, hors le temps donc, et jamais ne formera école.

Certes les légendes, à cause des abstractions qu'elles contiennent, subsistent ; mais elles ne peuvent former un tout compacte qu'au jour où le mouvement étant supprimé, le passé ne s'érigera plus qu'en dehors du temps et de l'espace, par conséquent pour des êtres spirituels seulement.

C'est pourquoi je dis encore : non, il n'y aura pas d'école symboliste, comme il y eut une période romantique et un Parnasse, il n'y aura pas un maître symboliste comme il y a eu un Hugo. Nous sommes seulement à une période transitoire où l'on est plus symboliste qu'à une autre, parce que après une phase rationaliste il se fait un revirement spiritualiste, mais il arrivera un moment où de ce malaise qui vous étreint sortira une idée nouvelle. Car

cela devait être ainsi logiquement, et cela me conduisit à parler de la façon dont M. Mockel conçoit la poésie.

« La Poésie, dit-il, n'est ni la musique, ni la sculpture, ni la peinture, ni l'architecture, ni la morale. . . Mais elle est en même temps tout cela, car elle se nourrit de tous les arts et de toute la pensée, comme elle les pénètre elle-même de son vivant effluve. »

Certes il en est ainsi, mais il ne faut pas qu'elle dépasse une certaine limite et qu'elle emprunte à la musique, par exemple, des éléments qui doivent rester exclusivement dans le domaine de la musique.

Les arts sont plus que parallèles, ils sont connexes ; ils procèdent d'un même principe : l'idéale Beauté, mais ils ne sont pas autre chose que frères, et une union trop étroite entre eux deviendrait contre nature.

Or, à certaines époques, M. Mockel le reconnaît lui-même, l'un ou l'autre parmi les arts eut toujours une tendance à empiéter sur le domaine du voisin ; il s'en suivit un désarroi qui ne cessa qu'au jour où les autres parvinrent à se remettre à niveau. Ainsi, avec l'époque Parnassienne il y eut un arrêt dans la poésie tandis que la musique continuait régulièrement son évolution et devenait la reine des arts. De plus, il est souvent arrivé qu'un art développant outre-mesure l'un de ses principes, s'y attardait longuement aux dépens de autres.

« La Poésie fut architecturale au XVII^e siècle, picturale chez les Romantiques » dit M. F. Brunetière, et M. Mockel ajoute « Les Parnassiens ont péché par exclusivisme ; chez eux, le poème paraît avoir eu pour objectif la plastique en soi plutôt que la poésie. »

Or, qu'est il arrivé ? Chacune de ces écoles s'est consacrée à choyer ce côté de la forme mais au bout de quelque temps un revirement se produisait. Il en fut ainsi dans la littérature contemporaine, on avait négligé la musique du vers. Maintenant on

dépasse le but : l'école parnassienne n'avait que la forme, l'école actuelle est philosophique ; au lieu de l'impeccable vers de Baudelaire ou de Leconte de Lisle, nous avons le vers libre. . . Le malheur est que, pour quelques-uns qui, comme Henri de Régnier et Vielé-Griffin, savent s'en s'en servir, il en est tant d'autres qui, n'ayant pas le juste sens de la musique, s'imaginent que le vers libre n'a pas de règles. A ceux-là je conseillerai le livre de M. Mockel qui en explique la logique.

Que l'on me pardonne de m'être oublié à discuter des affirmations touchant à des idées qui me sont chères. Je veux en terminant, dire encore toute mon admiration pour les *Propos de Littérature* de M. Mockel et assurer le profit que l'on retire de sa lecture. Je pense que de pareils débuts classent dès ce jour M. Mockel parmi les savants analystes de notre littérature contemporaine.

CHARLES BRONNE.



Pages d'Art, Toulouse, 7, 8; *Pages littéraires*, Genève, 2, 3; *Le Réveil*, Gand, n° de Septembre; *Magasin littéraire*, Gand, id.; *La Revue wallonne*, Liège, 4; *Durendal*, Bruxelles, 6; *L'Art moderne*, Bruxelles, 37. *La Revue de Belgique*, 6, 7, 8, 9; *Le Mouvement intellectuel*, Bruxelles, 10, 11, 12, 13; *La Libre Critique*, Bruxelles; *La Nervie*, La Louvière, 3 et 4.

Remarqué à *L'Ermitage*: St-Gilles, par H. Mazel. Au *Mercur*: Lettres à Th. Van Goth et Questions de librairie. A la *Plume*: des vers de Verlaine. En *L'Art littéraire*, des vers de Stéphane Mallarmé, Klingsor, Kahn, et des proses de E. Pilon et René Ghil.

Notre ami et collaborateur Levêque nous prie d'insérer ces quelques lignes dans la R. :

«Une petite revue d'art et de littérature catholiques, comme il y a dans les villages une fanfare catholique et une harmonie libérale, me signale à la police comme fou dangereux pour la sécurité mentale. Roland furieux pourfend en même temps de sa *Durendal* et Léon Bloy et Zola. — La compagnie n'est pas à dédaigner comme valeur littéraire. — Merci, paladin du goupillon! A. Levêque.»

N.D.L.R. — Nous ne sommes nullement responsables des opinions de nos collaborateurs. *Stella* n'a pour but que l'Art, rien que l'Art.

me



Stella,

REVUE MENSUELLE D'ART & DE LITTÉRATURE

paraissant du 25 au 30.

ABONNEMENTS :

BELGIQUE : Un an 5 francs.

UNION POSTALE 6 francs.

Secrétaire de Rédaction : Arthur Toisoul.

Administrateur : A. BOURGOM.

Comité de Rédaction : HENRI DE CLASSANT,
EDGAR BAES, ROBERT SAINTE-ESTELLE,
GEORGES BALAT, ALBERT DE STASSART,
GEORGES RANCY.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE

STEPHANO. — Charles De Coster.

PAUL LECLERCQ. — Vers.

VICTOR REMOUCHAMPS. — Notes sur les Rêves.

EDMOND DE BRUYN. — Fanfare mauvaise.

AUGUSTE LEVÊQUE. — Colloque entre deux Purs.

ARTHUR TOISOUL. — Leconte de Lisle, D'anciens rêves
fraternels, Alme voix, Souvenir.

A.-S. DE NEVERMORE. — Stances.

HENRI DE CLASSANT. — Méditation sur *Hamlet*, Paysage
du Dakota du Nord, Au Ros-
signol, Réverie.

HENRY MAUBEL. — Ames de couleur.

DÉSY ELIAS. — Lettre sur Emile Zola.

EDGAR BAES. — Un peu d'archéologie, Contes et légendes.

CHARLES BRONNE. — Propos de Littérature.

* * * — Broutilles.

Stella ne publie que de l'inédit et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles et de ses opinions.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Imprimerie G. BALAT, rue Potagère, 57, Bruxelles.

PREMIÈRE ANNÉE

N^o 5. — Octobre.

1894.

numéro : 50 cent.

Stella,

Revue mensuelle d'Art et de Littérature.

Direction : Rue Vautier, 38, Bruxelles.



scintille et monte plus avant
dans l'Éther, bien au delà
des brumes et des émanations
de la fange.

Dessin de Aug. Levéque

Stella,

REVUE MENSUELLE D'ART & DE LITTÉRATURE

paraissant du 25 au 30.

ABONNEMENTS :

BELGIQUE : Un an 5 francs.

UNION POSTALE 6 francs.

Secrétaire de Rédaction : Arthur Toisoul.

Administrateur : A. BOURGOM.

Comité de Rédaction : HENRI DE CLASSANT,
EDGAR BAES, ROBERT SAINTE-ESTELLE,
GEORGES BALAT, ALBERT DE STASSART,
FRANZ WIENER, ROBERT SAND, GEORGES
RANCY.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Stella ne publie que de l'inédit et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles et de ses opinions.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

SOMMAIRE

JOSEPH DESGENÈTS. — Henri Mazel.

RENÉ GUIL. — Chant futur.

LÉON PASCHAL. — Le chevaucheur de clocher.

GEORGES ANGELROTH. — Ballade des Muses d'autrefois.

ARTHUR TOISOUL. — A une âme exilée dans la mort.

ALBERT STASSART. — Funérailles.

CH. LOUIS PHILIPPE. — Seuils de Tombes.

EDGAR BAES. — Un peu d'archéologie (suite).

DÉSY ELIAS. — Les représentations du Théâtre libre.

CHARLES BRONNE, et EDGAR BAES. — Chroniques de livres.

* * * — Broutilles.

Hors texte : Regard lunaire. par Jules Merckaert.

Silhouettes d'aujourd'hui.

—

Henri Mazel.

M. Henri Mazel porte avec autant de fierté que de vaillance le drapeau de *L'Ermitage* où une élite d'écrivains vient, comme en retraite, élaborer ses travaux d'art. Tous les mois, les ermites — depuis le 1^{er} avril 1890 — donnent d'incontestables preuves de leurs talents et de leur vitalité. *L'Ermitage* est un terrain neutre sur lequel se rencontrent les opinions les plus contradictoires; on y est curieux et avide de toutes les manifestations de l'esprit; on y guette toutes les personnalités nouvelles et on y épie tous les talents naissants.

La direction de la revue *L'Ermitage* n'est pas du tout despotique et M. Henri Mazel est d'une intelligence à la fois trop ouverte et trop bien avisée pour qu'il en soit autrement.

Les directeurs de revues sont nombreux à Paris et ils forment une pléiade de physionomies intéressantes. M. H. Mazel est sans nul doute parmi les plus sympathiques : il a su faire progresser sa revue avec une

rapidité remarquable et est parvenu à grouper autour de lui une quantité de talents de valeurs diverses, il est vrai, mais dont quelques-uns brillent déjà d'un bel éclat. Sans hésiter sont venues à lui des plumes aptes à livrer le bon combat et nous nous autorisons à transcrire ici les noms de quelques-uns de ces fervents : L. Le Cardonnel, A. Germain, H. Rebell, R. Bouyer, P. Verlainé, L. Tailhade, J. Moréas, H. de Régnier, F. Vielé-Griffin, E. Verhaeren, A. Retté, S. Merrill, J. Declareuil, A. Sabatier, J. Destrem, J. Renard, C. Mauclair, Rachilde, B. Lazare, H. Bérenger, E. Hollande, P. Masson, G. Fourest.

Il n'eût pas été aisé de parler de M. H. Mazel sans dire le bien que nous pensons de la revue qu'il dirige.

Comme la plupart de ses confrères de la génération présente, celui que nous silhouettons débuta par des articles de revue dont la personnalité était visible. Il fut bientôt désireux d'avoir son organe à lui, organe où il aurait pu, librement et sans contrainte aucune, exposer ses idées et exprimer ses visées d'art : de là la naissance de *L'Ermitage*. Il suffit de feuilleter les fascicules de ce périodique pour se faire une idée de la façon nette et profonde dont M. H. Mazel traite les sujets — combien variés ! — qu'il aborde. Il est dans le mouvement des idées modernes et il est curieux de toutes les manières dont peuvent se manifester l'esprit et l'âme de ses contemporains. Son sens d'observation et son aristocratique intellectualité sont partout révélés dans ses travaux ; il s'entend merveilleusement à ruiner le prestige des dieux choyés du public et à molester les réputations usurpées. Si nous n'avions la crainte de fatiguer le lecteur, nous n'hésiterions pas à reproduire les titres des innombrables

articles parus sous la signature d'Henri Mazel ou de Saint-Antoine — pseudonyme sous le couvert duquel le directeur de *L'Ermitage* publie ses critiques et ses études d'art et de sociologie. Nous nous bornerons à quelques titres, pris parmi les plus significatifs : Nietzsche et le Présent; pro Libro; Stendhal et Flaubert; de belles pages sur Saint-François d'Assise; le Protestantisme; que l'artiste doit faire vivant certes ! mais artiste d'abord; que toutes les subventions officielles sont mauvaises; qu'il est utile et nécessaire d'inaugurer en France une ville sainte d'art; que les artistes ne peuvent avoir pour les politiciens qu'un seul sentiment, le mépris; qu'il est urgent d'opposer à la triple alliance des Rosses, des Muffles, des Pleutres, l'Aigle bicéphale, défensive et offensive, des Artistes et des Aristes; qu'il est urgent d'abdiquer l'étiquette de jeunes que la bienveillance publique s'obstine à nous coller au dos.

M. Henri Mazel est dans la plénitude de son talent. Il est né à Nîmes en 1864 et il ne lui a pas fallu beaucoup de temps pour prendre une place en vue parmi la pléiade des écrivains d'aujourd'hui. Il nous apparaît comme un zélé travailleur et on peut attendre beaucoup de son talent.

Joseph DESGENÉTS

(A suivre.)

Le restreint de notre publication nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de cet intéressant article. (N.D.L.R.)



Chant futur. (*)

*Or, sur les terrasses en prenant nos épaules
 longtemps, parmi la nuit d'étoiles qui se perd
 aux ramures qui sont toutes
 comme de saules
 appesantis sur d'amples eaux odorant l'air
 de vivre et de mourir : sur les terrasses hautes
 promenons-nous ! aux pas mêlés au sol, des hôtes
 de la Terre, les Yeux ouverts des vastitudes
 rondes où tournera, qui dise notre même
 origine, des astres en venir l'ultième
 tornade d'or — équipollant ses amplitudes...*

*En amas qui s'indélimite à devenir :
 les Planètes et Soleils — ils tournent, uniques
 en l'innuméré mouvement d'ordre, et tenant
 entre leurs pesanteurs les routes erratiques
 des éternels errants soleils-Comètes :
 tour*

(*) Du volume III du Livre V de Œuvre (à paraître).

de tout astre, qui n'est qu'un point ! tournent immenses
 dans l'Immense, tandis qu'à des rotations denses
 d'Atome, initiale issante sans tarir
 condense la Matière magnétique :

tour

de tout astre, qui n'est qu'un point ! tournent immenses
 de tout Espace — à pondérer de la Matière
 évoluant le multiple et devenant
 Venir, muant sur les Ellipses de lumière. . .

Ah ! sur les terrasses en prenant nos épaules
 longtemps, parmi la nuit d'étoiles à meurtrir
 notre gloire, passons ! — mes Yeux pleurent les mondes
 qu'ils n'ont point vus, et qu'ils ne verront pas : les ondes
 de leur lumière où mon être mortel ne doit
 s'épanouir, ouvert en la limite seule
 de son expansion ! ouvert, pour qu'en émoi
 le traverse le plus de la Matière-aïeule. . .

Ah ! sur les terrasses en prenant nos épaules
 longtemps, parmi la nuit d'étoiles à veiller
 nos morts vaines, passons ! — mes Yeux pleurent les
 [Femmes
 qu'ils n'ont point vues, et qu'ils ne verront pas : l'air
 est algide, qui m'environne du désert
 de leurs manquantes présences — leurs doigts de vie
 que mon amour voulut de toute pierrerie
 multi-ardente aux soleils ivres, émailler !

sur mes lèvres, leurs doigts ont la vanité suave
 du doux vent qui s'en vient de la houleuse entrave
 des pétales : et l'harmonie de l'Atome
 et des Astres disant en la nuit péristome
 le los sonore de l'Unité, du long geste
 elliptique et total de leur don nu, s'atteste,
 résumant l'heure entière des Epithalames !...

Les Etoiles, et les Femmes : sois les moi toutes
 ô toute Aimée ! sois les moi douces —

toi ! pour

communier à toutes ondes de la nature
 magnétiques et thermiques et lumineuses
 et sonores ! l'aveu des ellipses heureuses
 de ton être moitié du mien, mon sûr amour
 t'en a priée : ô vois ! d'un rêve sans rupture
 que le torrent du monde onde dans ta toison
 où du soleil se meurt :

d'électrique attrait ! mes

Yeux l'ont senti, un pâle éparre à la saison
 molle des printemps et des sèves exhumés
 un éparre d'orage et parmi leur verdure
 et sur la mer diurne en tes grands Yeux a lui !...

Dans ton étreinte se pâmant : sois les moi toutes
 ô toute Aimée ! sois les moi douces...

Aux doutes

d'être, et aux triomphes d'être ! dans ton étreinte

Le Chevaucheur de Clocher.

A Bruges il était, autrefois, un fou, amant des nuées. Neele Pier, loqueteux dont les habits s'effrangeaient, montrant la chair, et qui regardait avec des yeux torves et noirs entre les mèches de sa chevelure retombante. Sa marche intimidée effleurait les murailles, cherchait l'ombre des pignons, et sa suprême volupté était de voir, assis sur la culée d'un pont, les nuages fuir dans le miroir des canaux glauques. Entre les nénuphars, des moires zébraient les eaux, le soleil y dardait, le courant charriait des avalanches de lumière neigeuse, les splendeurs enivraient Neele Pier et sa face, parmi l'or du ciel, se reflétait, grimacière et rieuse, dans l'eau ridée.

Neele abhorrait fêtes et jubilés où la joie des truan-dailles fait mousser les pots d'orge et fleurir les trognes. Sur les ponts, la cohue sautait, bruyante, la la hopsassa ! au son aigre des cornemuses. Neele erra, dans les carrefours, parmi l'air alourdi par les buées de bière et les sueurs, heurté par les tumultes, bronchant parmi le désarroi des tonnes et des bancs, triste en l'immense regret de ses rêveries familières.

Désireux de solitude, il gravit l'escalier de son ami Sus, le veilleur de la tour. Il s'arrêta, las, dans le jour d'une rayère. Sur son front s'enchevêtraient des solives et des poutres, le battant d'une cloche pendait comme une langue assoiffée. Et devant lui le ciel se drapait

d'une pourpre barbare. Les nuages surgissaient de la mer, flagellés d'un vent de tempête, somptueux et tragiques ; le soleil chassait les nuées sous des javelots d'or.

Mais Neele désirait des horizons plus lointains et des ciels plus splendides.

Il gravit les échelles droites, enjamba les airs, puis sur le clocher harpa les gargouilles, grimpa le long de la toiture par des prodiges de volonté jusqu'à la croix.

Alors Neele Pier eut une vision grandiose :

Les nuages étaient figés, immobiles, mais la tour marchait. La cathédrale était un animal sombre, à la croupe écailleuse, volant à travers les espaces. Les bourdons sonnèrent et les volées de cloches dans le frémissement de l'édifice furent le tonnerre de son galop. Neele sur cette bête fabuleuse, traversait des portiques de marbre, des contrées merveilleuses, des torrents de clartés qui ruisselaient comme une pluie le long de la croupe. Il approchait du Soleil qui dans la mer noyait son orbe agrandi en des remous d'émeraude et de rubis. C'était un délire ; son front s'alourdit, ses yeux se voilèrent d'un vertige ténébreux.

Neele Pier s'affala, le front écrasé sur le parvis de la cathédrale.

LÉON PASCHAL.



Ballade des Muses d'autrefois.

*Muses des bois verts et des prés,
Regrettez bien ceux qui, naguère,
Poursuivirent vos chœurs sacrés
Jusque sous l'ombre bocagère,
Pour vous y faire douce guerre ;
Le Monde écoute encor leur voix,
Mais leurs baisers dorment sous terre :
Pleurez vos amants d'autrefois !*

*Las ! Vieux temps de jeunes amours
Où, pour vous séduire, Virgile,
En vous enlevant vos atours,
Vous dédiait les fleurs du style ;
Où Théocrite de Sicile
Enchantait les échos des bois . . .
Beau temps, amour, coupe fragile :
Pleurez vos amants d'autrefois !*

*Vint Ronsard, de roses orné,
La Fontaine aux pinceaux classiques,
Chénier au front tôt moissonné ;
Or, sous les arceaux poétiques,
Nul épris des Muses antiques
Plus ne vient vider son carquois :
Nos modernes sont plus mystiques...
Pleurez vos amants d'autrefois !*

ENVOI

*Pauvres muses de ces fontaines,
Naïves muses de ces bois,
On parle nègre sous vos chênes...
Pleurez vos amants d'autrefois !*

Georges ANGELROTH.

1893.



A une âme exilée dans la mort.

*Ame dans la mort exilée,
âme fée,
souviens-toi des roses jadis
vêtus de palmes et de lys !*

Oh ! le souris de nos en allés avrils roses ! . . .

*Écoute ! . . .
— Oh ! voix coquette de langueur ! —
Le Passé, vieil aède au beau pourpoint de moire,
susurre un virelai songeur
sous la fenêtre d'or de ma jeune mémoire.*

Oh ! le souris de nos en allés avrils roses ! . . .

*Oh ! nos doux errements dans le val de l'Espoir,
au temps heureux où s'enlaçaient nos frères rires !
Oh ! les flammes de ta candeur, en les miroirs
d'où jaillissaient tes saints regards, leurs d'hostie !*

Oh ! le souris de nos en allés avrils roses ! . . .

*Oh ! les prestigieux serments de nos baisers,
et leurs cantiques purs et leurs gestes d'azur !
Oh ! le pompeux envol de tes folles chimères,
vers le mystique deuil des sphères du Mystère !*

Supplément à Stella, n° 2.



Regard lunaire.
(Toile de Jule Merckaert.)

*Ame dans la mort exilée,
 àme fée,
 Souviens-toi des roses jadis
 vêtus de palmes et de lys !*

Arthur TOISOUL.



Funérailles.

D'après le Lancelot du Lac.

*Sous l'azur constellé du ciel diamantin,
 la barque où Sa présence extatique s'incruste,
 — un moine murmurant sa cantilène fruste —
 cingle par l'âpre effort d'un rameur levantin.*

*L'horizon pleure dans la mysticité brune,
 et sur le lac, éternité vague des eaux,
 parmi des sursauts d'ombre et l'éveil des roseaux,
 implacable, sereine et douce, dort la lune.*

*La voix de l'âme morte a surgi son essor,
 en triomphe, par delà les pleurs monastiques,
 la voix de l'âme, jusqu'aux cieus eucharistiques,
 d'où les anges sanglants ont fait pleuvoir de l'or.*

*L'horizon pleure encore, et c'est la-mise en terre,
 sans le grand deuil des fleurs, sans cloche, sans au-
 [cune,
 avec la suite lente des rayons de lune,
 de l'Amante, éternelle et vierge, du Mystère. . .*

Albert STASSART.

Seuils de Tombes.

*Si frêles qui blémissent et si longtemps — ah !
 Et si loin de la vie, et si lassés de mort,
 Les Vieux en gels de jours : — et leur regard ne sort
 Hébété du demain, en l'éclair qui silla !
 Si frêles qui blémissent, et si longtemps, — las !
 Et leur regard est d'ombre où le printemps ne valve
 Les fleurs de sa chanson en midis de décors :
 Très lents du soir, les Vieux, au soleil ont la salve
 En un couchant marin, du soleil de ces ors !*

*Et les Vieux dorment lourds d'encens — oh ! lourds de
 [terre
 Par la vie qui vacille en leurs cheveux du soir, —
 Et le temps là les vêt d'un baiser pour les taire,
 Et fous du clair, les Vieux, en leurs fronts ont ce Noir...
 Et la vie s'est repue de leur las tremblis grêle...*

Les vieux de l'an, volés à la mort, ont pâli.

*Lors d'un vol se pare en les branches, — y ruisselle,
Va, le ciel en songe, si pleurant et molli !*

*Et le lit d'ordre bée, où pleuraient leurs dormirs
Son sein devers la vie à des bercis de seuils
Tout velours et long de trêve avec, et d'orgueils —
Tout neige et tout velours, éparfil de dormirs !*

*Ils y poindront de mort un jour à veines ternes,
Hors de ces voix cassées en de blancs jours de tombe
Ah ! leur sommeil s'éteint comme une feuille tombe,
Qui vague un deuil errant en vacils de lanternes ! . . .*

* * *

*Où la nef se lance en de gris-roses et meurt
Haut de ciel veuf par des élans d'ombre et d'encens —
A douce église vieille d'âmes lasses, sans
L'aube des clairons un bleu silence dort — d'heur !
Va lors en voix de mal cet or des saints qui meurent !*

*Un cercueil assoupit ses pleurs au long des cierges
Au don des chants de flamme avec la susurrance
Loin de marbre aprilien, et d'or les matins vierges :
Seul du songe et du seuil où la mort le balance !*

*Et pieux, — et les cierges, et l'encens qui s'arôme, —
Et pieux de pleurs chus lourds, par l'éternel du soir*

*Vers la nue et la lune égarée en cœur d'homme
 Qui saigne et ne bat — doux — au ciel à ce soir noir...
 O les larmes d'hommes comme des grappes chues !
 Et les chants vêtent la peur d'un manteau fondant
 Plein qui palpite à deuils et flotte d'un vol d'an
 Proche comme un passé, et d'ombre avec les nues !
 En des flots la nuit veille et vague à voix connues.*

* * *

*Il vient des remouvoirs en des deuils et des flammes,
 Doux tintent des cloches sous l'herbe, à son de nuit
 Et le passé est d'air comme un jardin qui fuit ;
 Il vient des remouvoirs en des deuils et des flammes...
 Et sonnent des cloches du loïn, à larmes d'âmes.*

*Longs, là — en muets chemins d'arôme qui glisse
 Il leur va des sons doux hors des nuits à las doute
 Et sont du sol, les Vieux, épars en la Vie, — toute ! —
 Sur la tombe d'engrais épanouis en calice.
 Et des miels se mêlent à des hoquets de tombes !*

* * *

*Par le ciel lent et la nuit vague de chansons
 Et baisers, — pieux le lac fleurit d'absents, et mal !...
 Titillez en la Nuit qui ne vogue à des sons,
 Les Vieux au corps de chose en revoir à blanc col !*

*Et tout dans la chambrette est une âme et s'irise :
Le lit a de caresse un pleur des morts dormirs,
Huant le glas du rêve, en silents : nuls finirs,
Qui claque haut d'amour, la mer à voile grise !*

*Le lent doux d'un deuil émane de ciel de grève :
Se pose à blancs genoux tout le souci des cœurs
Adorable en miel d'alarme. — et le soir des cœurs
Un glas flotte en nuit seule, et seul en nuit de grève !*

*Car les a glacés vers lui, — hors Dieu, du soir monte !
Le glacis lavé frais de l'heure, qui s'en va
Là où, oh ! lent de ce mal ! un silence va
Flottant encor la vie où la brume en vol monte !*

Charles-Louis PHILIPPE.



Un peu d'Archéologie.

(Suite.)

Mais enfin, de bonne foi, si l'on devait nous servir durant plusieurs années de suite le même plat moderniste, contemporain, ne plus nous montrer que nous-mêmes dans le miroir, ne finirions-nous pas par gagner un véritable dégoût de la peinture ?

En revanche, j'en appelle aux plus jeunes, mais à ceux qui sentent en eux la flamme de l'art et non uniquement le désir d'épater, se dégoûte-t-on d'aller visiter nos musées anciens, nos trésors rétrospectifs, et quand, de loin en loin, une grande exhibition d'art rétrospectif est organisée, n'y court-on pas avec un empressement fiévreux, n'en sort-on pas en redisant en soi :

« Ceux-là, c'étaient des hommes ! Où donc trouver encore le secret de leur force, de leur foi, de leur conviction ? »

Notre époque ne se contente plus de l'à-peu-près. Le romantique, le théâtral, les boursouflures sous prétexte d'idéal laissent froide. Son caractère, sa valeur typique, ce sera cet esprit de recherche de la nature de l'analyse exacte qui a sa grandeur par la vérité. Zola a été un instant l'incarnation de cette méthode expérimentale, et l'amas de documents certains que nous laisserons à la génération future, la sincérité de nos notations produiront sans nul doute une poussée d'art remarquable.

Mais précisément parce que notre lot n'a plus rien de superficiel, que nous répudions les Romains et les Grecs en baudruche, nous devons nous efforcer de reconstituer minutieusement ce qui fut avant nous, au-

tant que ce qui nous entoure, et ne pas laisser perdre et anéantir les documents que le temps nous a laissés.

Il ne s'agit pas de faire revenir la mode du passé, mais de conserver l'héritage des ancêtres, ne fût-ce qu'à titre de curiosité et comme détail historique.

Où, l'on peut vivre en se disant : Je n'ai ni père ni mère ; je suis bâtard ou enfant trouvé ; à quoi bon me préoccuper de chercher qui m'a donné le jour ! — Mais il est mille fois plus agréable de pouvoir dire : Voici les portraits de mes aïeux ; voyez par quel phénomène d'atavisme je ressemble à celui-ci ; celui-là m'a transmis telle faculté, et mieux encore (n'est-il pas vrai, réalistes ?) voici le château et les terres qu'on m'a laissés, les collections d'art ou les titres de rente qui m'ont été légués.

On ne saurait nier l'histoire, son intérêt et son utilité, sans provoquer une perturbation dans la société entière, dans la propriété, dans les lois, dans le droit des gens, dans la liberté des peuples. Pourquoi la négliger dans l'art ? — Uniquement par un motif pratique, parce que l'on ne voit plus de ses yeux le passé, et que dès lors on peut s'égarer sur une fausse piste !

Eh bien, c'est en cela que des hommes tels que ceux dont nous avons parlé plus haut, que des reconstruc-teurs acharnés de ce passé, des Viollet-le-Duc, des Comte de Bastard, des du Sommerard, etc., ont leur raison d'illustrer notre siècle de progrès, c'est en cela que se montre l'utilité des sociétés archéologiques, des musées d'antiquités, et même des collectionneurs et antiquaires.

Tous sont, par une chaîne étroite, liés à l'art et à l'histoire, et contribuent au maintien de la nationalité que tendent à effacer et détruire les tentatives démocratiques,

(anarchistes par nécessité transitoire).

Chaque révolution, chaque changement de régime s'est fait sur des ruines artistiques : les exploits d'Ackerman, de Hembyse, des conquérants de tout acabit, de la Convention française, tout cela nous a privé d'objets d'art que nous vénérerions aujourd'hui à genoux.

Et que nous promet en échange cet art cosmopolite que d'aucuns prônent sous prétexte d'évolution, de contemporanéité, etc., ? Des efforts très louables, un travail individualiste acharné, mais le tout écrasé sous le niveau du progrès lui-même, qui, par son ordre, sa minutie, sa réglementation, étendus à toute terre lointaine que peut atteindre une de ses fusées, rend la vie monotone et insipide, l'être humain semblable à son voisin et le monde une véritable mécanique.

En somme, sans faire une opposition violente de sauvage, qui nous ferait confondre bien innocemment avec l'anarchiste dont le beau geste n'est que la traduction d'une horreur instinctive de la compression réglementaire, ayons donc un honnête retour, deci, delà, vers la vie de nos ancêtres, dussions-nous remonter jusqu'au prédécesseur d'Adam. L'avantage pour le goût artistique, pour le sentiment de l'art sera immense : pour notre existence physique, il ne sera pas moins grand, car il nous rapprochera, ce retour, de notre mère la Nature, dont nos ascendants n'oubliaient pas les qualités et les conseils, il nous rapprochera de la vie simple : ô Picard, ô Tolstoï ! et nous ménagera une distraction charmante, douce manie au milieu de l'utilitaire fatras de chiffres, de records, de reports et de tuyaux qui constitue notre bonheur moderniste !

EDGAR BAES.

Les représentations du Théâtre Libre.

Une revue mensuelle ne parle qu'avec désavantage de certains faits. Les représentations du Théâtre Libre ont été l'objet de beaucoup d'appréciations, dans la presse et ailleurs, depuis plusieurs semaines. (1)

Il est cependant bien naturel qu'ici se rencontre également une opinion. Le Théâtre Libre a une importance assez grande pour qu'après les journaux quotidiens, les publications littéraires émettent un avis.

Au reste, les pièces jouées cette fois attirent l'attention.

Je ne les analyserai pas toutes. Il y en a, même, dont je ne dirai rien, ou peu de chose. D'abord, l'une d'elles est trop connue pour que j'aie à en parler longuement :

L'École des Veufs. — M. Mirelet fait vraiment « une école » et les incidents qui marquent sa situation et en résultent sont exposés très drôlement, avec esprit et simplicité. Seulement cela serait tout aussi vrai s'il était moins bête. M. Ancey en a fait un maniaque. C'est le mot de Marguerite, la maîtresse du vieux bourgeois. Et c'est bien inutile. Cela sent un peu la charge d'artiste. C'est dommage ; la pièce serait parfaite sans cela.

Il est vrai qu'après

(1) Nous n'en sommes pas moins forcés de remettre au numéro de novembre la fin de cet article, relative à l'interprétation.

Les Tisserands, — on pouvait bien rire sans y regarder de trop près.

Pièce très connue aussi, celle-ci. On en a beaucoup parlé ; mais, la situation change. C'est à cause de cela que je dois en parler à mon tour. Je suis loin d'admettre certaines choses qu'on en a dites et qui ne manquent pas de gravité. Quand j'entends proclamer que c'est une œuvre de haute portée sociale, je crois devoir répondre qu'à mon sens c'est une œuvre fausse. Or, si tout doit concourir à la recherche et à l'expression de la vérité, plus grave reproche ne pourrait être fait à un travail, que le reproche de défigurer la vérité. Réellement, si l'auteur des *Tisserands* n'a pas voulu développer un thème de fantaisie, il faut bien qu'il ait manqué, tout à fait, de clairvoyance. Où voit-on, dans la vie, des choses comme celles qu'il nous raconte ? Ah ! des hommes qui ne gagnent pas assez, des mères qui pleurent, des enfants qui ont faim, il y en a beaucoup, malheureusement. Des patrons hypocrites et durs, il y en a aussi. Le nombre en décroît cependant ; Monsieur Gerhard Hauptmann ne le sait peut-être pas. Il devrait le savoir. Parce qu'on doit connaître les choses dont on parle. S'il connaît celle-là, il a eu tort de représenter tous les patrons comme des « geoliers ». Son Dreissiger et ses Dietrich sont des types. Dans la réalité, des hommes comme ceux-là ne sont que des individus et tant pis pour le théâtre de l'écrivain si ce théâtre a besoin de types, et si cet écrivain n'a de souffle que pour les déclamations. L'existence humaine, dans son immense variété, dans ses luttes, dans ses misères physiques et morales, dans ses grandeurs et ses abjections, suffit, telle qu'elle est, à qui sait la voir, la comprendre et vibrer au contact de ses émotions. De quel droit recourir à des généralisations qui sont des caricatures et des injustices ? Et puis, une erreur en entraîne une autre.

Les Tisserands sont un tissu d'invéraisemblances. Côté des ouvriers : tous les ménages ont un grand nombre d'enfants, des

femmes infirmes ; on y a faim, on y vit dans le dénûment. De l'autre côté : tous ceux qui touchent au patron, de près ou de loin, jouent un rôle peu enviable. Il n'y en a pas un qui épouse les intérêts de Dreissiger, ou qui représente l'autorité sans se montrer impitoyable, ou ridicule : le commis-voyageur raille les ouvriers ; le garde-chasse les insulte ; le gendarme est dépeint sous des couleurs très peu flatteuses ; le commissaire est à plat ventre devant le riche industriel ; les employés sont froidement et bêtement cruels ; le pasteur qui se fera massacrer pour calmer les émeutiers — ce qui est très beau — trouve qu'ils ont complètement tort et que les questions sociales sont des choses inutiles dont il est même bon de ne pas s'occuper ; la femme du patron ne voit dans le soulèvement des travailleurs qu'une seule chose : la soirée gâtée. Un seul, dans l'entourage, se range du côté des ouvriers ; mais, avec des paroles qui expliquent son renvoi et avec le même manque de modération qui animent les révoltés, sans avoir leurs raisons d'antipathie. Entre les deux camps exagérés, personne qui prononce la parole de conciliation ; pas un homme de paix et de sagesse. Cette parole-là, ce n'est pas le père Hilse qui peut la dire et il ne la dit point ; puisqu'il trouve, aussi, que les ouvriers doivent avoir tort. Il ne comprend pas. Au près de l'aïeule aveugle qui demande ce qu'il y a, pendant qu'on se tue, il est l'aveugle intellectuel qui ne veut pas croire aux réalités et dont la foi religieuse est aussi vaine et aussi inerte que celle du pasteur. Et le médecin, lui aussi, reste indifférent. Tout ce qu'il voit dans les événements, c'est que les ouvriers sont fous, puisqu'il, vont être vaincus. Sa philosophie ne va pas au-delà et sa science lui est aussi inutile qu'aux deux autres leur religion. Et encore, il paraît qu'il avait tort en croyant à la défaite. Ce sont les tisserands, avec leurs bâtons, qui, au milieu de la fusillade, chassent les soldats, et c'est sur cette victoire que se termine la pièce. Sur cette révélation aussi, car, de ce côté du Rhin, on s'était habitué à croire l'armée allemande plus forte.

Eh ! bien, est-ce que c'est raisonnable, tout cela ? Est-ce que, pour que l'on pût, en dehors d'un théâtre, assister à pareil spectacle, il ne faudrait pas qu'il y eût un concours tout à fait extraordinaire de circonstances ? Est-ce qu'une telle réunion d'hommes, une telle rencontre de sentiments et d'idées ne sont pas, nécessairement, exceptionnelles ? Et exceptionnels aussi, ces villages où l'on ne voit que des gens qui meurent de faim ?

Or, l'on ne doit pas mettre l'exceptionnel à la scène, quand même cela se ferait sans danger.

Et ici, le danger existe. Le fabricant qui force ses ouvriers à dire qu'il est généreux, alors qu'il spéculé sur leur misère et qu'il n'a pas le temps d'écouter leurs plaintes si douloureuses et si émouvantes, excite les rires moqueurs, les mépris, les colères. Il en est de même des gens méchants ou stupides qui l'entourent. D'autre part, les brutalités injustifiées et les paroles les plus extravagantes font éclater les applaudissements.

J'aime à croire que ce n'est pas ce résultat qu'a poursuivi M. Hauptmann. Pourtant, sauf dans le rôle du père Hilse, il n'y a d'énergie capable de faire impression que dans les scènes de violence. Il n'y a de la verve que dans les paroles de haine, les mots indignés, les clameurs désespérées et furieuses : chez le forgeron Maurice, Baeecker, la femme de Grottliech.

Cela ne suffit pas pour que je voie dans la pièce l'intérêt artistique que d'autres y ont vu.

Maintenant, *les Tisserands* sont-ils un plagiat de *Germinal* ? Si oui, M. Hauptmann est bien maladroit. Il y avait une œuvre meilleure à tirer du livre de Zola, sans avoir recours à la grosse mise en scène qui a fait le succès lourd et malsain de la pièce allemande. Le doute est possible, d'ailleurs, pour qui a lu *Germinal*. Il ne faut pas être si prompt à crier au plagiat, même quand une œuvre ressemble à une autre.

Mariage d'argent — rappelle bien plus certains contes de Guy de

Maupassant que les *Tisserands* ne font penser à l'ensemble de *Germanial* et je n'ai pas cru du tout que M. Emile Bourgeois eût plagié le célèbre écrivain. Il a même fait quelque chose pour sa gloire : il a répondu d'avance à un journaliste parisien qui, l'autre jour, trouvait Maupassant invraisemblable. Car c'est l'impression d'une chose bien vivante que laisse ce lever de rideau. Je ne puis en dire davantage ; la brièveté qui m'est imposée me force à passer à la pièce qui, avec les *Tisserands*, a surtout marqué le passage du Théâtre Libre :

Les Fossiles. -- A un certain moment, l'un des personnages dit que les nobles avant de disparaître, comme de grands fossiles, devraient. . . Si le mot n'était pas dans la pièce, il eût pu servir à la caractériser.

Le sont-ils assez fossiles, les bonshommes de M. de Curel ! Il s'est trompé, en employant le mot dans une comparaison entre le présent et l'avenir. La disparition de la noblesse, c'est le passé. Peut-être M. de Curel a-t-il vu en rêve la noblesse comme telle. J'aime mieux ceux qui, faisant de tels rêves, les poussent jusqu'au bout. La ferraille du moyen-âge est comique, mais il faut bien rire. Tandis que des situations impossibles, des sentiments à la fois élevés et indignes, une noblesse qui revient pour philosopher, — ce qu'elle ne faisait pas quand elle existait — cela fait bien rire aussi, oui, si l'on veut, seulement il y a dans ce rire, quelque pitié.

Et puis pourquoi, en montrant une fin de race (si M. de Curel prétend que ce qui en reste compte encore pour quelque chose) et la voulant grande, ne pas se contenter de lui donner cette grandeur dans les actes ? Pourquoi les tirades d'une jeune fille et les rêveries d'un malade ? En dehors du pur amour de Robert de Chantemelle et du pardon qu'il accorde (et ce sont choses nullement réservées aux nobles), qu'y a-t-il, sous toutes les belles phrases des *Fossiles*, de solide et de remarquable, sauf ceci : La force, le nom, la situation, la gloire avant tout, au-dessus de tout ; » il sera tou-

jours temps de penser à la morale, à la dignité vraie, au respect véritable de soi-même et peut-être des autres » ? Pareille théorie fut-elle le secret de la puissance de l'aristocratie ? L'auteur a-t-il cru qu'il n'y avait pas moyen de présenter cette dernière sous un jour plus favorable ? Dans ce cas il eût mieux fait de ne pas en parler. Car il n'a fait ni œuvre d'histoire, ni œuvre satirique. Ceci ne l'a pas empêché d'être dur pour la noblesse.

Ainsi, lorsque le duc de Chantemelle veut donner sa maîtresse comme femme, à son fils, c'est elle qui se révolte. Elle aime le fils et en est aimée. Pour être là où il était, elle a tout souffert, même les assiduités outrageantes du maître, les entreprises odieuses du grand seigneur dont la présence seule l'effraie ; mais elle se trouble à l'idée de l'épouser, de le tromper sur leur vraie situation à tous les deux. Le duc foule aux pieds les scrupules de la plébéienne. C'est un noble si l'on veut. Son caractère impérieux rappelle ses ancêtres, son désir de perpétuer son titre quand même les rappelle aussi. Ainsi encore, la jeune Claire elle-même consent au mariage. Plus forte, elle a résisté avec plus d'énergie ; mais, l'intérêt de la race la subjuge. Et à quoi aboutissent cette volonté de fer de l'un, son orgueil aristocratique, secrètement son espoir de trouver une solution à ses fredaines ; cet amour de la grandeur héréditaire, ou cette soumission forcée des autres ? Au mariage de Robert avec une femme qui fut à lui et à son père et il continuera à se croire le père de l'enfant qu'elle venait de ramener au pays, dans la chaumière d'un garde, sous l'œil vigilant et inquiet de M. le Duc.

Mlle de Chantemelle est sympathique dans son élévation morale. C'est la race dont elle est la fille et la victime qui est coupable. Seulement, la jeune fille est vraiment trop exaltée. M. de Curel a forcé la note. Lorsque Robert apprend la vérité (d'une façon un peu burlesque, par exemple) et que, malade, il veut quitter le Midi et revenir, en plein hiver, à Chantemelle, pour y mourir à l'ombre des grands souvenirs chevaleresques, sa sœur n'est-elle pas insen-

sée en approuvant ce caprice? Il ne s'agit plus de sauver quelque chose. Il ne s'agit que d'une imagination malade. Après cela, que le désir d'être grand, exceptionnel, de vivre dans les régions supérieures d'un sentiment factice détraque un peu les cervelles, cela n'est pas du tout impossible; mais, ce n'est vraisemblablement pas cette pensée qui a inspiré l'auteur. C'est sous l'empire de la même exaltation qu'une jeune fille doit se trouver pour refuser de se marier, afin de faire de son neveu un vrai duc. M. de Curel paraît avoir pensé, non pas : exaltation, mais : générosité. Il a, tout simplement, donné la vie à un personnage antinaturel, extrahumain.

Au reste, si les faits de la pièce ne s'expliquent point par les causes apparentes que leur attribue l'auteur, cela n'est pas étonnant. J'ai montré l'erreur fondamentale de l'œuvre et c'est lourd, pour une erreur, tout ce qu'il fait reposer sur la sienne : l'héroïsme d'une jeune fille trop fière, fière jusqu'à l'égarement; la clairvoyance et les utopies tout ensemble d'un jeune homme qui veut être grand avant de disparaître et qui veut constituer la noblesse sur de nouvelles bases, la rapprocher du peuple, la faire entrer dans le siècle pour le grandir et le faire marcher à sa suite; les douleurs d'une mère et d'une sœur sacrifiées à l'avenir d'une race; l'étrange figure d'un père qui eût pu être autrefois un brigand seigneurial et qui se rattrape comme il peut en notre époque prosaïque; l'insignifiance et l'inertie d'une femme dont l'amour a de tragiques suites.

Il est impossible de ne pas être frappé, par tout ce que M. de Curel a introduit : là idées, sentiments, situations beaucoup de talent. Il eût pu, avec un autre sujet porter de pareils éléments à des effets considérables et à un des succès les plus sérieux du théâtre d'aujourd'hui. Et le sujet n'eût pas été difficile à trouver. Il y a, dans les *Fossiles*, la matière de plusieurs pièces. Cela ne veut pas dire que l'auteur n'ait pas su tirer parti des ressources qu'il s'est ainsi créées. Dans la lutte du duc avec sa femme, sa fille et M^{lle} Va-

trin ; dans le portrait du duc, si nettement dessiné ; dans les pensées que développe Robert, comparant la mer au monde des égaux et les grandes forêts au monde des inégalités, il y a de la vigueur, de la finesse, de l'élévation et un style bien supérieur au style habituel du théâtre.

(A suivre)

DÉSY ÉLIAS.



SCHERZO, par Ernestine André Van Hasselt.

Bruxelles, 1894.

S'il est ingrat de vouer sa plume à l'éreintement d'un confrère, que dire de la tâche déplorable d'analyser une œuvre féminine, car, n'en déplaise aux partisans de l'émancipation, la parité des sexes sera toujours une absurde énormité ? — Soyez sévère, vous êtes un rustre ; soyez bienveillant, vous êtes un plat galantin ; cherchez à mélanger le plaisant au sévère, vous n'êtes plus qu'un idiot. — Le choix est scabreux, mais à tout prendre, le rustre est encore préférable.

L'auteur de *Scherzo* a de qui tenir et n'a point à se plaindre de l'atavisme. Un j li livre intitulé *Pizzicato* nous a révélé son nom il y a quelques années et nous avons retrouvé ce dernier çà et là dans plus d'une revue. Elle reste fidèle à la musique, un peu à l'Allemagne, tout au moins aux concerts des villes d'eau et elle traite fort agréablement le genre du monde spécial qu'elle a choisi. Mais... pourquoi faire de son livre une sorte d'anthologie, dont la meilleure part lui revient assez pour prouver qu'elle devrait en

être l'auteur unique ? Pour embarrasser la critique ?? Quoi qu'il en soit le système des petites pièces convient très bien à sa plume aimable et enjouée, et sa phrase toujours rythmée ne saurait que gagner à être lue à haute voix. De temps en temps une nuance matérialiste vient heureusement dissiper les brouillards du Rhin, comme le faisait la choucroute pour M^{me} Stoltz, et le triomphe de l'immortalité, la cravate de Beethoven, les variations de Schumann, mieux que certaines traductions restées un peu germaniques de sentiment, dénotent un toucher délicat et léger, une main de femme en un mot, et le bon esprit de laisser aux manouvriers littéraires les lourdes besognes à remuer. Aussi, ne pouvant lui crier *da capo*, nous nous permettrons tout au moins un *staccato* ! et un *allegro vivace*, en attendant le bravo décisif.

EDGAR BAËS.



LE BONHEUR IRRÉEL, par Fernand Roussel.

(Deman, Bruxelles.)

M. Fernand Roussel nous avait donné l'an dernier un premier livre : *Le Jardin de l'âme* ; aujourd'hui je reçois *le Bonheur irréel* avec la promesse d'un prochain roman : *Les blanches fiançailles*.

C'est à dessein que j'expose cette succession de volumes.

Le Bonheur irréel, en effet, — un titre qui est celui du premier conte du recueil et patronne les autres — n'a visé, je pense, en ses soixante-douze pages, à aucune cohésion. C'est une suite de fragments, de tonalités diverses, de genres différents et de valeur inc-

gale, donnant cette incomplète sensation qu'ils ont été extraits d'un volume que l'on désire, mais dont on n'entrevoit même pas les grandes lignes.

C'est pourquoi je suis porté à croire qu'il est le louable résultat des efforts d'un jeune littérateur qui voulait s'essayer au roman. Tels morceaux, plus complets, comme *L'Eborgnée*, *Le 5 décembre*, *Silhouette de foire*, me prouvent que M. Roussel a les qualités nécessaires pour réussir en ce genre.

Si, des quelques pages données aujourd'hui, il est permis de pronostiquer pour l'avenir, l'œuvre prochaine sera celle d'un sensitif, amoureux de subtilités psychologiques, se sentant irrésistiblement attiré par la puissance du réalisme existant au sein même des conceptions spiritualistes et philosophiques, bien plus en idée qu'en image dont il ne saisit que les demis-tons, et par cela même ayant les qualités comme les défauts des gens du Nord, bien plus quedes âmes du Midi.

Seulement, s'il faut parler de la forme, M. Roussel ne gagnerait-il pas à tendre vers un style plus simple ; qu'il n'oublie pas que les mots doivent s'unir logiquement et qu'alors seulement l'idée surgit belle et pure.

Les essais étant terminés, le roman donnera définitivement la caractéristique du talent de l'écrivain.

CHARLES BRONNE.



Samson et Dalila, à la Monnaie. — Le sujet de cette œuvre est simple ; le 1^{er} acte comme le 3^e a la couleur de l'oratorio et donne l'impression religieuse des oratorios de Mendelssohn, mais M. Saint Saëns a su trouver une opposition saisissante entre le chœur des Hébreux, dont on a pu admirer le rythme orchestral au 1^{er} acte, et les danses et les incantations des Philistins au 3^e. Le 2^e acte est celui que le public préfère, bien que les chœurs en soient bannis et que trois personnages seulement y partagent l'intérêt dramatique, la grande scène de séduction lui donne un cachet particulièrement scénique. Le 1^{er} tableau du 3^e acte est magnifique, on y sent d'un bout à l'autre la tristesse résignée du coupable accablé ; la scène du temple, par contre, reste dans une note assez banale.

A. BOURGOM.

BROUTILLES.

Reçu :

L'Apologie de l'homme (Hors commerce), par Maurice Leblond ;
Vers la Vie, par Richard Ledent ; *La mouche des croches*, par Willy, *πάλαι* ; par Francis Vielé-Griffin ; *Oripeaux*, par X^{...}.

Font dès ce mois partie de notre Conseil de Rédaction :
 MM. Franz Wiener et Robert Sand.

Errata. — Lisez :

page 113, ligne 18, *salvatrice* ;

» 124, l. 4, *perspicacité* ;

» 125, l. 26, *péché*.

Notre 6^e fascicule contiendra un article de M. José de Coppin sur *OCTAVE PIRMEZ*, quelques mots sur *Tristan et Yseult*, des vers d'Edmond Pilon, etc.,

Publications reçues :

La Plume, Paris, n^{os} 130, 131, 132. Y lire : *Le congrès des poètes*.

Le Mercure de France, Paris, n^{os} 58 et 59. — Du H. de Régnier, du R. de Marès, etc.,

L'Ermitage, Paris, n° 10. Les noms de Vielé-Griffin, Henri Mazel, St Pol Roux, etc.,

L'Art littéraire, Paris, 9 et 10. Aux sommaires : R. de Gourmont, René Ghil, A. Jarry, etc.,

Les Essais d'Art libre, Paris, n° triple. Quelques noms : H. Mazel, Roinard, Alph. Germain, Jos. Declareuil, etc.,

L'Idée moderne, Paris, nos 4 et 5. Vers et proses de L. Le Cardonnel, Michel Chabance, etc.,

La Nouvelle Revue internationale, Paris. Au sommaire : Emilio Castelar, Jean Viollis, Léon Hennebicq, etc.,

Durendal, Bruxelles, n° 9. Un article de Pol Demade.

Magasin littéraire, Gand, n° d'octobre. Les noms de W. Ritter, H. Bordeaux, etc.,

La Nervie, La Louvière, 5 et 6. Du H. Mazel, du G. Marlow, du Louis Delattre, du Mauclair, etc.,

Le Réveil, Gand, nos 7 et 8. Maeterlinck, Verhaeren, Remouchamps, Mockel, Sérasquier, etc.,

Journal des Artistes, Paris. Enquête sur l'évolution des industries d'art, par Henri Nocq.

L'Art moderne, Bruxelles. Toujours très intéressant.

La Revue wallonne, Liège, n° 5. Secrétaire Léon Paschal.

Revue-Journal, Bruxelles, n° 27. Des vers de Verhaeren et des articles de L. Paschal et E. Monseur.

Le Libre Journal, Mons, nos 2, 3, 5.

Chronique estudiantine, Liège, n° 1. Tous nos souhaits.

Flamberge ! Liège, nos 4 et 5, proses de Ch. Bronne et de Fern, Roussel.

La Revue de Belgique, Bruxelles, n° 10. Discours de Ch. Saroléa.

L'Idée libre, Paris, n° double très intéressant.

Pages littéraires, Genève, 4 et 5, mensuelle qui a la prétention de... ne rien rénover.



Stella est en vente :

A Bruxelles, chez Istace ; chez Wattiau, rue de Longue-Vie ; chez Lacomblez, rue des Paroissiens.

A Mons, chez Magerman, 15 rue de l'Athénée.

A Gand, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A Anvers, chez Forst, place de Meir.

A Liège, chez Gnusez, rue du Pont-d'Ille.

A Verviers, chez Gilon, Pont St. Laurent.

A Paris, Chez Chérié, rue Hallé, chez Chamuel, rue de Trévise.

ERRATA

Lire, dans ce fascicule :

page 141, ligne 3, *souviens-toi*

« 146, « 13, *c'étaient*

« 146, « 19, *nature, de*

« 149, « 3, *beaucoup*

« 151, « 26, *puisqu'ils*

« 155, « 13, *l'œuvre, et c'est lourd.*

« 155, « 21, *eût*

« 155, « 25, *Il est impossible de ne pas être frappé par tout ce que M. de Curel a introduit là : idées, sentiments, situations. Il y a là beaucoup de talent.*

Typographie
et Lithographie **G. BALAT.**

57, rue Potagère,
BRUXELLES

★
« Par la Science et l'Expérience »



Impressions administratives et commerciales, spécialité de Brochures artistiques et littéraires, Catalogues, Fascicules de toutes espèces...

Factures, Prix-Courants, Mandats, Circulaires, Bordereaux, Registres, Etiquettes, Invitations, Programmes, Menus, Cartes d'adresse et de visite, Enveloppes, Lettres de faire part, Affiches en tous genres...

La Maison entreprend tous les travaux d'impression,
de quelque nature qu'ils soient.



De gustibus et coloribus non disputandum.

PREMIÈRE ANNÉE

6. — Novembre.

1894.

numéro : 50 cent.

Stella,

Revue mensuelle d'Art et de Littérature.

Direction : Rue Vautier, 38, Bruxelles.



scintille et monte plus avant
dans l'Éther, bien au delà
des brumes et des émanations
de la fange

Dessin de Aug. Levêque

SOMMAIRE

- JOSÉ DE COPPIN. — Octave Pirmez.
EDMOND PILON. — D'un hymnaire retrouvé.
GEORGES BALAT. — Clairière songeuse.
JOSEPH DESGENÈTS. — Henri Mazel (*suite*).
ARTHUR TOISOUL. — Alleluia, Amoroso, Oblation.
HENRI DE CLASSANT. — Réflexion.
ANDRÉ RUYTERS. — Comme ce soleil, Annabella.
HENRI VANDEPUTTE. — Révolte.
ALBERT STASSART. — Adieu.
DÉSY ELIAS. — A propos de l'interprétation des œuvres dramatiques.
EDGAR BAES, Ev. d'ARCY et PAUL FERTÉ. — Chroniques des livres.
* * * — Brouilles.
-

Octave Pirmez.

Son nom seul, son grand nom vénéré, évoque, suggestivement, tout un passé déjà lointain, mais à jamais présent au cœur des fidèles, dévots de sa radieuse mémoire.

Il est pour quelques-uns — les aînés — le rappel d'un temps d'épreuve trop souvent imposé au génie qui doit gagner vaillamment, dirait-t-on, la sublime récompense, en conquérant par une lutte héroïque, ses droits à l'immortalité.

Il est pour les fervents de l'art, des lettres, de la pensée, le nom d'un précurseur illustre qui, l'un des premiers leur montra le chemin, où plutôt le fraya, d'une main hardie et vigoureuse, Dieu sait au prix de quels efforts et de quelles meurtrissures.

Il est pour la patrie, pour la Belgique littéraire, le nom d'un enfant glorieux, que l'élite, sans distinction d'opinions philosophiques, de croyances religieuses ou de tendances d'école, a salué avec respect, avec enthousiasme, dans l'élan spontané d'une admiration posthume qui fut une véritable apothéose !...

Ah ! sans doute, les élégances raffinées de son style impeccable, qui séduit par sa simplicité savante, caresse l'oreille et berce la pensée par sa constante mélodie, sont peu propres à captiver l'attention des foules, à provoquer les applaudissements de la galerie, à rendre son grand nom populaire. Aussi, l'œuvre superbe d'Octave Pirmez rayonne discrètement, comme les admirables soleils de ces beaux soirs d'automne qu'il contemplant avec extase et décrivait avec tant de maîtrise. Sa gloire est pareille à celle des astres couchants, sa gloire légitime et tardive, splendeur d'une fin sereine de jour qui enchante le regard, mélancolise l'âme, la plonge dans une sorte de rêverie.

Où donc est-il le doux penseur, le profond philosophe, le délicat poète que la France — si fertile en écrivains de talent, de génie, — plaçait au premier rang entre les meilleurs, lui rendant un éclatant hommage par ses voix les plus autorisées ? Où donc est-il, l'inoubliable auteur de : *Feuillée, Jours de solitude, Heures de philosophie, Rémo, Lettres à José, Correspondance*, autant de remarquables livres, hautement pensés, magistralement écrits, formant une œuvre grandiose, d'un prix inestimable ? . . . Où donc est-il cet écrivain de race, ce charmeur dont Sainte-Beuve, Saint-René-Taillandier, Jules Janin, Henri Taine, Victor Hugo, Léon Cladel, Xavier Marmier, Péladan, Frédéric Amiel, et d'autres maîtres célèbres goûtaient si particulièrement les écrits, qu'ils louaient en termes flatteurs et sympathiques, admirant leur distinction exquise, leur élévation morale, leur si grande valeur artistique ?

Depuis plus de dix ans, il repose, tout là-bas, en un coin pittoresque de province, sous le chœur de l'ancienne

église de Villers-Potterie, transformé en chapelle sépulcrale ! Il repose chrétiennement, poétiquement, entouré des croix et des pierres tombales du cimetière du village, à l'ombre des vieux ifs éplorés. Parfois, du temple voisin, s'échappe un vague parfum d'encens, pendant que les orgues vibrent ou se lamentent, que des voix chantent ou psalmodient, en chœur, les prières liturgiques et les hymnes grégoriennes.

Et ces religieuses harmonies, auxquelles se mêlent, tour à tour, les joyeux tintements des cloches et les lugubres sonneries funèbres, sont en consonnance parfaite avec les convictions du poète chrétien et avec le caractère de son œuvre à la fois austère, consolante, solennelle, mélancolique, mais toujours d'espérance illuminée, même en ses pages les plus sombres, en ses plus noires désolations !

Au fond de l'étroite vallée, apparaît le vieux manoir d'Acoz, entouré de ses eaux immobiles, d'où monte une brume grisâtre qui l'enveloppe comme d'un voile, en les aubes vaporeuses. Voilà le site solitaire que chérissait Octave, et qui encadrait naguère sa si belle, si expressive figure de poète ! Voici la haute fenêtre à laquelle il rêvait, en les soirs bleutés, en les nuits sereines, quand la lune, glissant sa blanche clarté astrale sur les tours de l'antique château, leur prêtait des formes fantastiques.

Maintenant, l'automne est venu, l'automne délicieusement chanté par lui, en des pages magistrales aux plus belles comparables. Le vent secoue les feuilles jaunes sur les vertes pelouses du parc silencieux, et dans les avenues désertes, où, tant de fois, il chercha l'inspiration, l'œil levé vers les cimes. Mais il n'est plus là pour observer leur chute rapide et leurs capricieuses sarabandes.

Et elle vient de disparaître à son tour, la mère de notre génial écrivain, une femme doublement vénérable par l'âge et par sa haute intelligence. Elle a rejoint le fils inoublié, le cher enfant dont la naissance avait été la plus grande joie de sa vie et dont la fin prématurée fut le chagrin poignant de sa longue existence si cruellement éprouvée.

Mais si la mort impitoyable a trop tôt emporté le grand et noble artiste que fut l'auteur des *Jours de solitude*, son œuvre impérissable lui assure une glorieuse survivance.

Or, l'œuvre d'Octave Pirmez, c'est lui-même, c'est son cœur, son âme, sa vie ; son cœur si foncièrement bon, son âme si naturellement généreuse, sa vie toute de tendresse, de charité, de travail, de méditation et de rêve. Est-il penseur plus sincère, écrivain plus consciencieux ? Il n'exprimait qu'après avoir senti, et n'affirmait qu'avec une conviction absolue. De là, ses accents si vrais, cette souveraine éloquence, souvent pleine d'entraînement et de fougue, malgré son apparente retenue. Grand artiste, certes, il le fut, virtuose de la plume incontestablement, mais non à la façon de ces écrivains qui congédient la poésie, comme une compagne importune, dès qu'ils ont franchi le seuil de leur cabinet de travail.

On l'a surnommé le solitaire d'Acoz. Ah ! oui, inaccessible aux vulgaires ambitions, il se complaisait dans la solitude, en amant passionné de la nature dont il savourait les charmes et qu'il savait peindre si superbement avec les riches couleurs de sa palette merveilleuse.

Il se complaisait aussi dans le for intérieur, dans l'intimité de son âme, non par amour de soi, misanthro-

pie ou égoïsme, mais parce que la psychologie exerçait sur sa subtile intelligence une attirance singulière, une attraction irrésistible.

En réalité, nul, plus que lui, n'avait l'instinct de la sociabilité, l'amour de son semblable, poussé jusqu'à l'abnégation la plus complète, jusqu'au plus rare désintéressement. L'hospitalière demeure du poète-philosophe s'ouvrait devant tout visiteur qui venait y frapper, riche ou pauvre, heureux ou malheureux, inconnu ou célèbre. Et tous y recevaient le même cordial accueil, affable aussi pour les souffrants miséreux à qui l'incomparable philanthrope avait voué une si vive tendresse, une compatissance sans bornes, manifestées souvent sous des formes aussi touchantes qu'ingénieuses.

Etrange méprise ! Quelques-uns lui reprochaient sa contemplative existence, et ne voyaient en lui qu'un songeur, le travail énorme de ce cerveau puissant échappant à leur myopie extrême. Et le monde vain raillait ce privilégié du sort, ce favorisé de la fortune qui refusait de s'asseoir au banquet de la vie ? Mais qu'importait à cet esprit d'élite ces jugements superficiels ? Il le savait bien, lui : s'il repoussait, obstinément, la coupe d'un bonheur banal offerte à sa lèvre dédaigneuse, c'est qu'il se sentait à l'étroit dans une salle de festin, c'est qu'il entendait au dehors le cri de la souffrance, c'est qu'il avait, en un mot, des préoccupations obsédantes, et que le problème de nos destinées mystérieuses l'absorbait sans cesse, tout entier, invinciblement.

Avec ses idées hautes, ses vues larges, ses aspirations généreuses, il paraissait dépaysé dans les milieux où se débattaient les questions mesquines, où les rivalités se heurtent, où les ambitions se froissent et où les carac-

tères se rapetissent.

Sa vie fut une sorte de martyre. Le martyre d'une âme altérée d'idéal, torturée par la réalité cruelle, endolorie par la lutte incessante, mais subissant toujours l'impulsion d'une volonté ferme, que rien ne pouvait alanguir. Le martyre d'un cœur aussi ; d'un cœur à la fois viril et tendre, impressionnable et magnanime, tout rempli d'amour, d'indulgence, de pitié et de pardon.

Au début, Octave Pirmez demeura incompris, dans sa grande tristesse indéfinissable. On le compara à Werther, à René, à Oberman ; d'aucuns s'écrièrent : « Il retarde ! » Il eût été plus exact peut-être de dire : « Il avance ! Son temps n'est pas venu ; il empiète sur l'avenir, sur les idées prochaines que son regard perçant lui fait découvrir dans une lointaine perspective. » La démocratie noble de son âme demeurait insoupçonnée, sa mélancolie paraissait anormale à cette époque de prospérité matérielle et de jouissance fiévreuse. On ne voulait voir en Pirmez qu'un aristocrate de la pensée, trompé par la pompe royale de son style et l'élévation de ses sentiments.

La vérité est que tout le tourment de l'avenir — devenu présent aujourd'hui — semble avoir été étonnamment pressenti par cette âme vibrante, pensive, que l'on trouvait étrange, alors, parce qu'elle se vêtait de deuil, pleurait les humaines infortunes, s'apitoyait sur la misère des faibles, s'irritait de l'injustice des forts, rêvait des réformes qui devaient améliorer l'existence des humbles, constatant, avec amertume, la profondeur des plaies sociales incurables, et se tournant vers la Mort comme vers une suprême réparatrice, l'interrogeant sans cesse, voulant connaître le mot de sa troublante

énigme.

Bravement, toutefois, l'ouvrier courageux poursuivait son labeur, indifférent presque à l'approbation ou à la critique, ayant conscience de sa force, restant fidèle à son génie, gardant une inébranlable confiance en la durée et le triomphe de son œuvre. Ne le devinait-il pas ? La méconnaissance même dont il était l'objet semblait de favorable augure, réservée qu'elle est d'ordinaire à l'artiste privilégié dont l'œuvre tranche sur la coutumière routine et désoriente l'habitude machinale. Très doux par nature, peu enclin à la combativité, malgré sa crânerie juvénile et bien qu'il maniât l'ironie avec une habileté qui le rendait redoutable à ses adversaires, il s'abstenait systématiquement de toute polémique, convaincu que l'admiration, pas plus que l'amour, ne s'impose par la violence, et son antipathie pour les succès obtenus par la réclame allant jusqu'au dédain le plus farouche.

Une réaction devait se produire, prévue, inévitable. Avec le mouvement des idées, la grande poussée littéraire, les aspirations nouvelles, et le retour d'une jeunesse désabusée vers je ne sais quel idéalisme et quel éclectisme, l'œuvre d'Octave Pirmez sortit, tout à coup, des brumes qui l'entouraient et resplendit soudain, aux yeux de tous, dans sa beauté pure et sereine ! Il s'éleva alors comme un grand concert de louanges, en présence de cette révélation, de cette naissance déjà ancienne, mais que l'on s'imaginait toute récente, tant l'œuvre avait de jeunesse, de fraîcheur, d'actualité même en son pessimisme résigné et sa grande tristesse voulue.

Le génie de Pirmez fut reconnu et proclamé avec une unanimité rare et imposante ! Et depuis l'aube si impa-

tiemment attendue de ce jour béni de glorification méritée, la réputation de notre illustre écrivain national ne fait que grandir et s'étendre. Qui donc en douterait ? Cette réputation grandira et s'étendra davantage encore, à mesure que la pensée de l'éminent philosophe sera mieux comprise, à mesure que l'on se rendra mieux compte, par un attentif examen, du talent prestigieux de l'artiste et de la richesse des matériaux employés par lui pour élever son œuvre monumentale, admirable dans sa simplicité majestueuse autant qu'en sa perfection étonnante !

Aussi, l'espérer serait-il téméraire ? Maintenant que la Renommée a rendu lentement, prudemment, en pleine connaissance de cause, son jugement réfléchi sur Octave Pirmez et sur son œuvre, la Patrie se lèvera peut-être à son tour, pour applaudir à ce triomphe, et décerner à l'un de ses enfants, l'hommage qui lui est dû et dont l'honneur rejaillira sur elle !...

JOSÉ DE COPPIN.



D'un hymnaire retrouvé.

I

*Vous c'est une Sainte-Marie,
Une Sainte-Agnès en robe fleurie
Que l'on vénère et que l'on prie ;*

*Vous c'est une sainte de paradis
Sur un bleu vitrail de parvis
Et c'est aussi
Dans la chapelle de mon Ame,
Une clarté de Notre-Dame ;*

*Des fleurs d'orangers dans vos mains
Des fleurs dans vos mains diaphanes
Et de grands lys d'or qui se fanent
Dans la fanaison de vos mains. . .*

*Des lys d'argent entre vos doigts
Érigeant leur gloire et leur grâce
Vers la clarté de votre Face
Comme en couronnement de Rois,*

*Et c'est aux chapelles éteintes,
De votre lèvre vers mon cœur
Et vers ma mystique Douleur,
Des paroles d'amour qui tintent. . .*

II

*Mon cœur en peine est un ciel gris,
 Mon âme en peine est une plaine
 Où tous les pauvres moutons gris
 De mes regrets laissent leur laine ;*

!

*Les Troupeaux des nuages blancs
 Que fait paître un pasteur céleste,
 Errent dans les pacages blancs
 D'un calme paysage agreste. . .*

*Voici de la bonté sur moi
 Qui tombe du grand ciel d'automne
 Et qui tombe du grand beffroi
 La plainte du vent monotone ;*

*Le murmure du soir mugit,
 Des flammes vacillent dans l'âtre,
 Et dans la plaine de la nuit
 Mon cœur est comme un pauvre père. . .*

Edmond PILON.



Clairière songeuse.

A M...

En les regards sanglants du crépuscule fusaient les nucs blanches, et le bourdonnement lourd des scarabées et des diptères d'or se mêlait au gazouillis décroissant des oiseaux.

Un souffle insensible glissait, caresseur, sur les diaprées frondaisons, emportant plus loin, dans quelque triste terre, les tièdes effluves des agonisantes clartés.

Les airs se dépeuplaient de leurs mille bruits, à mesure que l'Astre descendait en l'abîme des cieux, mais toujours le bourdonnement lourd des scarabées et des diptères d'or emplissait les vides laissés; et sans cesse les ombres s'effilaient, se fondaient en des extrémités indécises et douces.

Et, sur l'herbe folle, pleine encore du frémissement diurne, je songeais...

Et les chéiroptères voletaient, silencieux, autour de moi, cherchant les proies crépusculaires,... cependant que le bourdonnement lourd des scarabées et des diptères d'or s'assoupissait peu à peu dans la tombée du soir...

.

Là-bas, au loin, derrière les monts, on devinait la descente, lente mais continue, de l'Astre, allant porter vers d'autres terres ses aubes et ses crépuscules et, de l'autre côté, dans le ciel toujours plus sombre, on voyait

s'épanouir quelques sourires d'étoiles.

Un souffle insensible glissait toujours sur les feuilles que ne diapraient plus les regards du couchant, mais s'était tu le lourd bourdonnement des scarabées et des diptères d'or...

...Et mon âme pleura,
et ses pleurs coulèrent vers une autre âme qui ne lui répondit pas.

Au loin, le cri de la hulotte se fit entendre...

Et mon âme frémit;
elle frémit de se trouver, la nuit, seule, avec le bruissement faible des noires frondaisons et les cris apeurés de la hulotte.

Et ses pleurs cessèrent, *pour un instant*, de couler vers cette autre âme qui ne lui répondait pas.

GEORGES BALAT.

Septembre, 1894.



Silhouettes d'aujourd'hui.

—
Henri Mazel.

(Suite.)*

Les livres publiés par le directeur de l'*Ermitage* ne constituent pas encore un rayon de bibliothèque, mais, dans les trois œuvres parues jusqu'à présent, se trouvent révélées, dans des genres opposés, la souplesse de son esprit et l'originalité de son inspiration.

Vieux-Saxe(**) contient cinq actes ou mieux cinq sujets différents : *Le galant stratagème* est d'une grâce simple et ancienne ; c'est le badinage de deux jeunes gens qui se présentent à leur fiancées sous des vêtements de laquais. Le jeu est connu certes, mais la forme en est délicate et tout à fait charmante ; *l'Heure du berger*, *la Précaution dangereuse*, *la Surprise de l'Amour* qui sont de la même inspiration enjouée, légère et un peu maniérée ; les scènes se déroulent dans des boudoirs Louis XVI. ou dans un petit salon Louis XV, et l'on y danse à plusieurs reprises des menuets et des gavottes ; c'est assez dire le caractère des trois actes ; *Les Funérailles d'un siècle* ont lieu dans un décor beaucoup moins souriant : la salle commune de la prison de la Conciergerie. Le petit monde aristocratique qui badinait si gentiment dans les actes précé-

(*) Voir le numéro d'octobre de la Revue.

(**) Un volume, chez Ed. Girard, Édité. Paris — fr. 3,50,

dents, s'en va ici... à l'échafaud, mourir avec grâce... M. Mazel a laissé au lecteur la faculté de conclure. Et il a bien fait.

Après *le Nazaréen* (*), œuvre d'une conception assez personnelle, parut *la Fin des dieux* (**), drame en trois actes, que nous considérons comme le livre le plus important de l'auteur. Nous nous y arrêterons un instant : Le paganisme s'est instauré dans la blonde Occitanie. Les chrétiens sont pris d'inquiétudes au retour des anciennes superstitions : l'évêque d'Edesse, l'abbé de Psalmodi, des moines sont à Arles, dans les jardins auliques de l'empereur René. Des chœurs de fiancés exaltent leurs joies et, aux sons des fanfares triomphales, défile le somptueux cortège des rois, des croisés et des captifs. Les acclamations populaires montent vers le roi d'Arles et le Saint-Père. Au milieu de la fastuosité de ces fêtes célébrant les fiançailles de Cléotas et de Chryséis, un moine du Nord, Frère-Norbert, se présente et conjure le roi d'Arles de ramener le peuple au christianisme de son enfance. Le roi d'Arles lui permet de prêcher le peuple.

C'est le forum d'Arles. Norbert a parlé et les chœurs chantent sa glorification. La belle fiancée de l'île de Scyros, Chryséis, est convertie ; elle abdique les joies profanes. Norbert l'engage à convertir Cléotas. Le soleil décline lentement. Cléotas arrive au Forum et veut s'approcher de Chryséis qui l'évite et lui dit son amour pour le Dieu des chrétiens lui-même. Des suppliants chantent tristement dans le soir. Des protestations populaires surgissent. Chryséis restée seule s'agenouille au

(*) Un volume, à la Librairie Savine, Paris — fr. 3,50.

(**) Un volume, à la Librairie de l'Art Indépendant, Paris — fr. 3,50.

pied d'une croix. Un groupe de jeunes gens l'insulte ; Cléotas survient et protège sa fiancée perdue ; il essaie de ressusciter son amour ; il lui remémore l'île de Scyros et son radieux Olympe. Un doux éveil de souvenirs se fait en elle ; elle est reconquise à l'amour de Cléotas et leurs âmes s'essorent vers les dieux anciens. Des clameurs déchirent la tranquillité du soir qui soudain s'illumine de lueurs incendiaires : les temples brûlent, les statues sont renversées. Norbert paraît et Chryséis lui crie son reniement. Dans Arles c'est la lutte entre le paganisme et le christianisme qui s'engage.

C'est à Arles, au château de Minerve. Des hommes d'armes veillent car les chevaliers du Nord gravissent la pente de la colline. Ceux-ci pénètrent dans la ville et bientôt ils en sont les vainqueurs. Cléotas est fait prisonnier. On l'amène devant Norbert et il le supplie d'épargner Chryséis, sa fiancée. Norbert promet mais au prix de la conversion de Cléotas ; Chryséis accourt éperdue et Norbert sauve les jeunes fiancés en les faisant fuir par la croisée.

Telle est en quelques lignes la charpente du drame de M. Mazel dont le talent s'oriente vers un art d'une splendeur ancienne.

La quintessence du drame ? Une lutte entre le paganisme et le christianisme, entre l'esprit nouveau et le génie antique. Le problème de la lutte de ces deux religions a tenté plus d'un écrivain ; de là certaines pages de *la Fin des Dieux* qui en remettent d'autres en mémoire et la phrase « Envoyons-nous vers les dieux anciens ! » qui reproduit, avec intention pensons-nous, une phrase de Goethe dans *la Fiancée de Corinthe*.

Nous avons dit ailleurs, lors de l'apparition du livre

de M. Mazel, que l'auteur ne parvient pas toujours à rendre ses idées avec la même vigueur et que naturellement il en résulte des diversités curieuses qui atténuent l'impression d'ensemble. Mais toujours est-il que dans le livre dont nous nous occupons, l'action est habilement conduite et la langue très châtiée et très harmonieuse. La scène VI du premier acte contient des chœurs d'une belle inspiration. Il en est d'autres encore, mais le lecteur nous reprocherait notre énumération.

M. Henri Mazel est un artiste sincère et très pur ; il l'a prouvé suffisamment, et la place qu'il occupe dans le récent volume : *Portraits du prochain siècle*(*) ne nous paraît pas usurpée. Les livres qui viendront et que l'auteur a sur le métier — un drame, *le Khalife de Carthage*, et *la Frise du temple*, poèmes — ne pourront, pensons-nous, que confirmer l'opinion que nous avons de M. Henri Mazel et la raison qui nous l'a fait silhouetter aujourd'hui.

JOSEPH DESGENÊTS.



(*) Un volume chez E. Girard, Éditeur, Paris — fr. 3,00.

Alleluia.

Pour la nouvelle aimée.

*Depuis hier ma lyre est en délire,
car les très folles mains de mes Désirs
ont érigé ton image de gloire
sur la cime d'azur de mon Espoir !*

*Et l'oiselle de mon amour
a déployé ses almes ailes,
pour s'essorer vers le velours
de ta lèvre innocente et frêle. . .*

*Ah ! je veux draper de lumière
le sanctuaire de ton cœur,
pour qu'y viennent chanter en chœur
les blondes joies de mes chimères !*

*Ah ! je veux courber mon extase
et baisser mes paupières fées
devant l'irradiante extase
de tes gestes ceints de rosée !*

*Je veux noyer mon front d'ivoire
en les vagues de tes cheveux
et te nimber de baisers bleus
et des clairs rayons de ma gloire !*

*Je veux que ton âme ingénue
saillisse de tes jeunes chairs
et puis ascende vers les nues
de mes yeux séraphins et fiers !*

*Et je veux aussi que tu sois
le miroir de mes souvenirs,
pour que, parfois,
viennes y sourire
la chère image de la Morte :*

*son cœur,
je l'avais sculpté dans mon Rêve,
et sa lèvre saignait,
comme ta lèvre,
de roses grappes de sourires !*



Amoroso.

*Nous allions, enlacés comme les bras d'un lierre,
sur le trottoir vêtu d'une robe de lune ;
nos lèvres se taisaient; et nos jeunes chimères,
follement, follement s'envolaient une à une
en les gestes craintifs de la languide brune
qui, lentement, neigeait ses ailes sur nos têtes. . .
— Et dans nos cœurs de songe et d'amour, c'était fête !*

*Nous allions, enlacés comme les bras d'un lierre ;
nos regards frémissaient, nos regards de lumière,
et nos ombres folles s'allongeaient toutes brunes
et se baisaient, sur le trottoir vêtu de lune !*



Oblation.

A la Morte.

*Ma mignonne, voici des couronnes pensives
que je t'apporte pour orner l'âlme langueur
des candides miroirs aux dolentes lueurs,
qui pleurent sur les rives d'extase de tes yeux...*

*Ma mignonne, voici des couronnes pensives
que, naguère, ma joie tressa pour tes ètès,
sur les riantes rives
de ton amour sacré...*

*Ma mignonne, voici de noirs pétâles d'heures,
que ma main d'inespoir a cueillis sur les rives
des tombes pâles et pensives
où trépassèrent nos bonheurs...*

*O ma mignonne, oh ! vois sourire,
sur le rêve en deuil de mes cils,
les doux pleurs de mes souvenirs !*

*Ma voix d'amour et puérile
ne se lasse pas de chanter
l'aubale et coquette magie
de ton image de clarté !*

*Chère, vois le flot roux de ma Douleur
rouler vers les bleues rives de mon cœur !*

Et voici des couronnes pensives...

Arthur TOISOUL.



Réflexion.

A Arthur Toisoul.

Pour aller vers Dieu il faut que l'homme ait goûté les promiscuités des silences, qu'il ait frissonné sur les plaines endormies et frôlé de ses pas tremblants les solitudes où peuvent gésir les mystères. La brise du soir rappelle la prière, l'étoile qui flambe au zénith reconforte le cœur inquiet et souffrant. Et peut-être que le chemin de la tristesse aboutit à la révélation.

Pleurer, serait-ce croire ? puisque les joies ne sont point de ce monde et que les austérités raffermissent les croyances ? A coup sûr, l'énigme est la consolation suprême.

Où va l'oiseau ? Il trille et meurt...

Où va la fleur ? Elle embaume et s'étiole...

Les choses n'auraient-elles pas aussi la destination divine ?

Le rêve serait-il la lueur de notre destinée ?

HENRI DE CLASSANT.

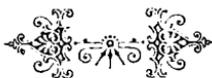


Comme ce soleil.⁽¹⁾

*Mienne, rappelle-toi : C'était un soir dolent
si doux que nous osions à peine, en notre extase,
effeuiller, mot à mot, une timide phrase
où nos âmes chantaient, chantaient en s'en allant,
en s'en allant au loin, d'un essor large et lent,
vers les horizons où s'alanguissait la grâce
d'un coucher de soleil à couleur de topaze,
dont les reflets, sous bois, s'émettaient en tremblant,
et que nous admirions, quand, détournant la tête,
je découvris soudain, — Oh ! l'admirable fête ! —
miré dans ton regard, l'éclat pâle des cieux !*

*Et je vis me parler le verbe de lumière,
et grave je compris et je baisai tes yeux,
translucides vitraux de ton âme — ô très chère !*

André RUYTERS.



(1) des *Ers*, volume en préparation.

Révolte !

Cataractent et croulent du haut du mont,
rocs, chênes et blocs,
mes orgueils !

Cataractent et croulent sous son talon !
Essaim cavalcadant ! choes ! heurts ! et bacchanale !
Rebondissements sourds
sur mon crâne !
Sons de gongs !
Sons de gongs !
Et des orchestres fracassant des hurlements désespérés !
La terre où ils s'enfoncent ahane sourdement.
Rocs, chênes et blocs ! et braises !
Cataractent et croulent

mes orgueils
sous son talon !

Moi, parmi les décombres,
je ventrouille en les braises et les rocs
mon désespoir !

Tout est tombé ! Tout est fini !
Ah !

Au haut du mont
la Dame,
l'implacable Réalité,
vêtue de velours et soleil
me regarde indifféremment

de ses yeux antarctiques.

Ah ! non ! je ne veux pas ! je me relève encore,
Dame froide !

Ah ! vérité canaille !

Mes bras sont forts ! et mes orgueils grandis !

Ah ! vers Toi

pour te broyer !

et te cacher sous l'amoncellement de mes orgueils,
je lance éperdument ma semaille de rocs !

Et tes orchestres qui fracassent mes clameurs désespérées
et sur ton crâne et sur ton corps !

implacable Réalité !

Et se tonnerrent les gongs ! des rocs !

les gongs ! les gongs !

Et voici que dans le silence de mon triomphe

rossignoient soudain

et grisolent

des oiseaux surnaturels.

HENRI VANDEPUTTE.



Adieu

à T. V.

*Ton œil grave et profond, aux reflets d'émeraude,
a sailli l'éclair fou de tes désirs altiers,
et nous marchons, las et songeurs, par les sentiers
où notre amour, de pas en pas, nous suit et rode.*

*Nous voici seuls, devant l'immensité des nuits :
dis-moi, belle aux yeux durs, aux yeux énigmatiques,
n'as-tu point vu s'ouvrir des gonds hiératiques
sur l'horizon trompeur des éclairs jamais Luis ?*

*Un éphèbe aux longs cheveux, à la taille fine,
des stances à la lèvre, et de la flamme aux yeux,
a-t-il pas, te voyant, fait le geste très vieux,
très simple, de poser sa main sur sa poitrine ?*

*Et ton Rêve d'amour illusoire et charmant,
t'a fait perdre la proie pour l'ombre, et ta tendresse,
ton chant essentiel d'amertume et d'ivresse,
et tes larmes, parfois, scintils de diamant !*

*Mon adieu se fait doux et tremblant, bien-aimée :
tu ne peux plus m'aimer, et tu pars sans chagrin.
Tu n'as ravi l'espoir. — Ce mot n'est-il pas vain ? —
Mourir !... Je ne puis rien : c'était ma destinée...*

Albert STASSART.



A propos de l'interprétation des œuvres dramatiques.

Je n'oserais vraiment donner, en ce numéro, la suite de mon article du mois dernier, si, relisant cette suite, je ne lui trouvais une portée plus générale qu'à un compte rendu des représentations du « Théâtre Libre ». Il me suffira donc de la compléter par quelques notes et remarques sur des spectacles plus récents.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a dit : « La déclamation est chose irrationnelle ; il faudrait bannir la convention du théâtre, en cela aussi et parler sur la scène plus simplement.

Il paraît que c'était l'avis de Napoléon 1^{er}. C'est, dans tous les cas, celui qu'exprimait Emile Zola, il y a une quinzaine d'années, dans le *Naturalisme au Théâtre*, au chapitre très intéressant « Des comédiens ».

Toute convention ne peut disparaître, cependant, qu'à une condition : les pièces à jouer doivent être écrites de façon à ne pas appeler la déclamation. Et il doit être bien entendu que la simplicité de la diction et de l'attitude ne devra pas nécessairement, comme on semble le croire, copier l'existence de chaque jour. Qu'un acteur soit au théâtre comme chez lui, c'est ce qu'il est aussi impossible de lui demander quand il remplit certains rôles, même très vrais et très naturels, qu'on ne peut demander à un orateur de parler à la tribune comme dans son cabinet. Il doit faire valoir le rôle, il doit donner du relief aux situations. Chez soi, on parle à ses interlocuteurs, au théâtre, on parle *pour* le public. La difficulté est grande : il s'agit de parler à ses partenaires comme dans la vie réelle et pour le public sans songer au public.

Je crois qu'un obstacle à la réforme (toujours attendue), en ce qui concerne l'allure générale et les gestes, vient de l'Opéra, où l'on donne toute l'attention, d'ordinaire, à la voix et à la mise en scène.

Inspiré par la théorie, ou par son expérience, M. Antoine est lui aussi, partisan du naturel et de la simplicité. Seulement, il pousse le système à l'excès, dans *les Fossiles*. C'est dire qu'il l'abandonne. La pièce est, généralement, bien rendue, sauf par M^{me} B. Barny, qui paraît mal à l'aise dans son rôle de duchesse, et le directeur a beaucoup d'aisance, de naturel, un grand accent de la situation dans le personnage du duc. C'est bien le grand seigneur, l'homme de cour, le descendant des gentilshommes de Versailles, qui se contient, parlant ferme, mais avec une modération de voix et de gestes et gardant une certaine retenue, même en sa fureur ; mais M. Antoine, à force d'être mesuré et de parler pour les personnes qui entourent le duc, fini par ne plus se laisser entendre de la salle.

Il se corrige dans *Les Tisserands*. Il y donne toujours à son personnage (le père Hilse) son vrai caractère ; mais, il le fait, de plus, parler d'une voix claire et impressionnante. Malheureusement, ses compagnons dépassent la mesure, en ce dernier sens. Ils se sont, eux, trop corrigés et il ne leur reste rien, semble-t-il, de la volonté d'être aussi naturels que possible. Décidément, c'est une chose bien difficile que le juste milieu. Quand il faut parler haut, l'on crie ; s'il faut de la force, on s'emballe ; faut-il de l'aisance ? On va jusqu'au sans-gêne. De la réserve ? On se guinde. L'absence de toute exagération serait, cependant, bien souhaitable dans l'interprétation des *Tisserands*. Il faudrait atténuer certaines violences, au lieu de les grossir, dans le rôle de Baumert, par exemple. Voilà un homme jusque-là très paisible, que l'on dirait frappé, tout à coup, d'épilepsie. Pourquoi, à la représentation, ne pas le faire, tout simplement très résolu ? Ce serait bien assez énergique. Eh ! bien, non, cela ne suffirait pas et on l'a fait hurler.

Heureusement, les comédies gaies sont, ordinairement, bien jouées par le « Théâtre Libre » ! Cependant, dans *Mariage d'argent*, M. Arquillière eût bien dû avoir l'air moins courbaturé et prendre

un ton moins larmoyant. On peut être autrement un vieillard avare. Il y a là aussi, un peu d'exagération, mais facile à faire disparaître. A côté de lui M^{me} Perrot (qui, dans *les Fossiles*, ressemble un peu à une petite pensionnaire) réalise très bien le type de la pay-sanne têtue, avide, finaude, honnête fille sans être farouche.

J'ai pensé plus d'une fois, en écrivant ces lignes, à un moyen bien simple (je le crois tel) et assez communément négligé : le choix des rôles. Au parc, M. Alhaiza ne confie-t-il pas trop souvent des rôles de même nature à cette gracieuse et intelligente M^{lle} Parys, dont le jeune talent ne demande qu'à se développer et à s'étendre? M. Bréant n'est-il pas surtout fait pour les personnages tranquilles et sérieux? Avec un peu plus de laisser-aller, il y sera excellent. M^{me} Blanche Marcel convient très bien là où il faut de l'abandon et de la finesse ; un écueil : l'air espiègle, dont elle tend à abuser. — Au Molière, j'ai vu M. Montlouis, à côté de M^{me} Favart, voisinage dangereux ; il avait son air noble et grave. Je le revois avec les mêmes qualités, un peu affaiblies. Il n'a plus toute la vigueur qui le soutenait. Il est toujours digne, mais avec moins d'autorité. Son débit, lent et bon dans l'ensemble, devient parfois monotone et a perdu de sa sûreté. Acteur aimant et voulant le naturel aussi ; mais dont la maîtrise s'émiette. S'il jouait, de loin en loin, un rôle plus léger, pour changer d'air? Franchement, on le dirait fatigué. Peut-être reviendrait-il aux régions sereines de l'honnêteté austère, avec un renouveau de cette ardeur qu'il sait si bien diriger et de cette émotion qu'il conduit à des effets si sûrs en la retenant. Peu d'hommes savent comme lui, au théâtre, laisser deviner leurs impressions. M. Montlouis ne se livre jamais qu'avec mesure et il le fait d'une façon saisissante. C'est la caractéristique de son grand talent. Mais, le genre de pièces qui permettent la mise en œuvre d'une telle puissance n'abondent pas et M. Montlouis s'use un peu à toujours appuyer sur le même ressort.

DÈSY ÉLIAS.

ANNABELLA, drame de Ford. (Trad.-adapt. de Maeterlinck.)

Oh ! l'étrange, la puissante, l'empoignante pièce ! D'abord au public, que désorientaient les si nombreux changements de scènes dans un unique décor, les premiers actes ont paru mous et même artificiels. Ce n'était qu'un vulgaire inceste entre Annabella et Giovanni. Mais bientôt le drame s'est élargi ; les événements ont marché, terribles. Ce n'était plus la passion de deux êtres, c'était le jeu inexorable et féroce de deux destinées liées. C'était le va brutal et implacable de la fatalité au travers de deux existences. Annabella et Giovanni ne connaissent pas le remords. Ils devaient s'aimer. Ils s'aiment. Ils ne sont pas responsables. Plus tard, quand Annabella, enceinte, se marie, quand l'époux découvre l'état de sa femme et le nom de l'amant, quand, dans le but de l'assassiner, il convie à un banquet Giovanni, celui-ci, instruit de tout, conçoit un projet atroce et saisissant qu'il exécute avec la conviction suprême de son rôle fatidique. C'est alors qu'ayant tué sa sœur dans un baiser, il lui arrache le cœur, et que superbe, vertigineux, il vient le présenter aux invités de son hôte ! Ah ! oui, l'étrange, la puissante, l'empoignante pièce ! Et cependant cahotée, inégale, mais dont les derniers actes ont enlevé le public et lui ont jeté l'âme dans des sensations rétives à l'analyse.

Ah ! que l'on était loin des drames bêtes et larmoyants ! Et cependant Lugné-Poe, le prestigieux Lugné-Poe, a donné moins qu'on attendait de lui. Fiévreux et inquiet, il a même paru, en de certains moments, réellement indisposé. Le succès a été à M^{lle} B. Bady. Oh ! son entrée du premier acte ! La délicate artiste a déployé dans ce rôle tout son fin, subtil et souple talent. Tour à tour aimante, joyeuse, fière, narquoise et mystique, elle est parvenue à synthétiser les données éparses du caractère d'Annabella en sa vivante et passionnée création.

ANDRÉ RUYTERS.

L'APOLOGIE DE L'HOMME, (première étape du
Néophyte) par Maurice Leblond.

(Paris, 94. Hors commerce.)

Profession de foi d'un néophyte qui se prépare à œuvrer synthétiquement mais sans entrevoir la possibilité de dévier de la magistrale doctrine que constituent pour lui les idées subtiles, profondes mais classées de par l'analogie, de M. St-Georges de Bouhélier. Soit, attendons l'œuvre, bien qu'un tempérament s'accommode malaisément de cette adoration toute passive. Quant au fond et à la conclusion qu'en tire le chérubin prosterné devant son dieu, il y a certes matière à controverse, et pour ne parler que du Rêve, base de tout le système, il n'est jamais que le souvenir de la Vérité ou il n'est rien : or, on n'édifie rien de rien, dit M. St-Georges, c'est-à-dire qu'on est homme et non créateur. Cette Vérité même nous échappe, et la Réalité, le vraisemblable dont nos rêves sont le souvenir modifié par notre imagination, c'est-à-dire par le désordre, est la seule base à notre portée. Si la raison, de plus, vient opérer une transformation nouvelle de ce rêve, ce ne peut être qu'en se fondant sur nos sens (l'expérimentation), ou sur notre savoir (révélé ou non), la Tradition. Cette Tradition est sans doute même sortie de l'observation de la Nature comme toute science, et en particulier la science ésotérique. Elle est probablement parallèle à la Révélation comme provenant de l'éternelle Vérité absolue de la Nature, de l'Archétype si l'on veut. M. Saint-Georges tend donc directement vers le spiritualisme dont il se défend, vers le dogme imposé, vers l'absolu tyrannique, à priori.

M. Leblond a fait un résumé lucide, mais non absolument exact, des doctrines très poétiques, mais peut-être trop vastes de son maître. La démonstration de ses prémisses serait bien difficile, et je préfère considérer ce travail, de même que *l'Annonciation*, au point de vue élégant et esthétique, quoique l'exposé soit ingénieux.

Concevoir le monde idéal en se basant sur l'intuition qui n'est

que le rêve fondé sur le témoignage de nos sens ou bien une inspiration extra-terrestre, *non prouvée*, c'est construire sur une hypothèse peut-être fautive, et nous n'admettons pas cette réforme du réel à l'image d'un vrai supposé.

Ce que nous ne comprenons pas (nous humains bornés), n'existe-t-il pas nonobstant ? Et si l'homme-microcosme se place au centre d'un microcosme en harmonie avec lui-même, à son point de vue étroit, ce microcosme ne peut-il être une parcelle irrégulière, une anomalie d'un microcosme infiniment plus vaste, ce qui détruit la supposition de l'analogie cosmique relative à l'homme ?

En somme, l'*Apologie* est bien une première étape d'un voyage certainement intéressant.

EDGAR BAES.



LA MOUCHE DES CROCHES, par Willy.

(Paris, Fishbacher, 94.)

Dans un style bizarre, varié à l'excès, turbulent, très savoureux à certains endroits, très énervant à d'autres, nous voyons défiler dans une bousculade de jeux de mots, de coq-à-l'âne, de rapprochements insoupçonnés, les auteurs, œuvres, auditions, théâtres et cirques de Paris. Beaucoup d'esprit, — trop parfois — des réflexions justes, précises, fines, des mots méchants, une compréhension délicate et savante de la musique et, surtout, une verve, une couleur, un entrain étonnants : tel est le livre de Willy, carnet de l'ouvreuse du cirque d'été.

EVELING D'ARCY.



ORIPEAUX, d'un anonyme.

Non, décidément, ce monsieur n'est pas un notaire, mais ce pourrait être un fumiste, car il nous enfume furieusement ! Et des allusions politiques ! Et des allusions religieuses ! Fi donc, monsieur l'artiste, qui voulez faire du grand art ! (C'est peut-être une fumisterie suprême ?)

Willy, dormez en paix !

PAUL FERTÉ.



Aux prochains : *Vers la Vie*, par R. Ledent ; *πικλι*, par Vielé Griffin ; *Eveils*, par A. et M. Magre ; *La Nonne et l'Inexaucé*, par P. Germain ; *Ilors du siècle*, II, par A. Giraud ; *Nouvelles Kermesses*, nouvelle éd., par G. Eeckoudt, etc. . .



BROUTILLES.

Visité, au *Cercle artistique et littéraire*, l'Exposition des figurines d'ivoire. Remarqué surtout : *La Méduse de Vinçotte*, saisissante, et le *Saint-Jean Baptiste*, de Josué Dupon; *Psyché*, de Paul De Vigne; *La Toilette*, de Van Beurden ; les Dillens, etc.

Deux de nos collaborateurs ont conféré, ce mois-ci : M. Désy Élias, au *Cercle littéraire* de Molenbeek, sur GUI DE MAUPASANT, et M. Jos. Desgenêts, à *Excelsior*, de Bruges, sur ALBERT GIRAUD, poète et critique.

Lire, en la *Nouvelle revue internationale de Paris* : Mouvement littéraire, par Aug. Asse ; au *Mercur* : Flûtes d'avril, par Henri de Régnier ; à *La Plume* : Le sar Péladan, par A. Fleury ; à *L'Ermitage* : Des articles de Mazel ; en *Flamberg* : Des proses de Ch. Bronne, Arthur Toisoul, Fernand Roussel ; à *L'Idée moderne* : Incantation, par Le Cardonnel, et Prélude, par M. Chabance ; en *Revue-Journal* : Essais d'esthétique positive, par L. Paschal ; au *Réveil* : Ames de couleur, de M. Henri Maubel ; à *La Nervie* : Les noms de Léon Paschal, Edmond Pilon, Arthur Daxhelet, Roland de Marès et Georges Garnir.

A lire aussi : *L'Ymagier*. — Paraît tous les 3 mois en un fascicule de 64 à 72 pages in-4° écu ; est rédigé par R. de Gourmont et Alfred Jarry. Direction : 9, rue de Varenne, Paris.



Stella,

REVUE MENSUELLE D'ART & DE LITTÉRATURE

paraissant du 25 au 30.

ABONNEMENTS :

BELGIQUE : Un an 5 francs.

UNION POSTALE 6 francs.

Secrétaire de Rédaction : Arthur Toisoul.

Administrateur : A. BOURGOM.

Comité de Rédaction : HENRI DE CLASSANT,
EDGAR BAES, ROBERT SAINTE-ESTELLE,
GEORGES BALAT, ALBERT DE STASSART,
FRANZ WIENER, ROBERT SAND, GEORGES
RANCY.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Stella ne publie que de l'inédit et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles et de ses opinions.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Stella est en vente :

A Bruxelles, chez Istace ; chez Wattiau, rue de Longue-Vie ; chez Lacomblez, rue des Paroissiens.

A Mons, chez Magerman, 15 rue de l'Athénée.

A Gand, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A Anvers, chez Forst, place de Meir.

A Liège, chez Gnusez, rue du Pont-d'Île.

A Verviers, chez Gilon, Pont St. Laurent.

A Paris, chez Chérié, rue Hallé, chez Chamuel, rue de Trévise.

Imprimerie G. BALAT, rue Potagère, 57, Bruxelles.

Typographie
et Lithographie **G. BALAT.**

57, rue Potagère,
BRUXELLES



« Par la Science et l'Expérience »



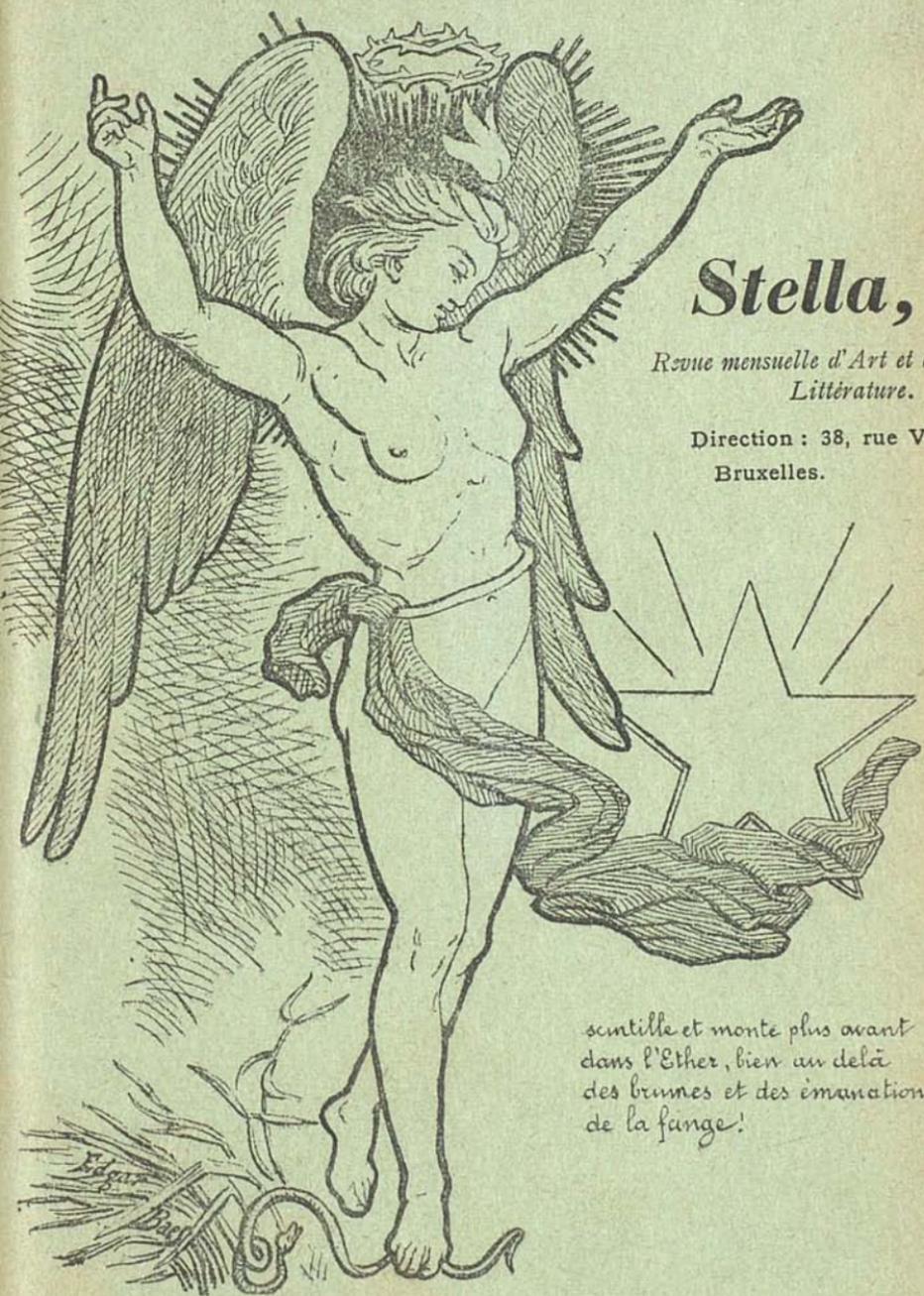
Impressions administratives et commerciales, spécialité de Brochures artistiques et littéraires, Catalogues, Fascicules de toutes espèces...

Factures, Prix-Courants, Mandats, Circulaires, Bordereaux, Registres, Etiquettes, Invitations, Programmes, Menus, Cartes d'adresse et de visite, Enveloppes, Lettres de faire part, Affiches en tous genres...

La Maison entreprend tous les travaux d'impression.
de quelque nature qu'ils soient.



De gustibus et coloribus non disputandum.



Stella,

*Revue mensuelle d'Art et de
Littérature.*

Direction : 38, rue Vautier.
Bruxelles.

scintille et monte plus avant
dans l'Ether, bien au delà
des brumes et des émanations
de la fange!

CE NUMÉRO : 50 CENTIMES

Vages retrouvées.

L'Annonciateur de l'hiver.

A la tombée du jour, vers la fin de novembre (— il y avait toujours quelqu'un à la fenêtre pour signaler l'événement —), on pouvait voir s'avancer du fond de la nue immense, sur la mince route labourée d'ornières qui rayait le déferlement des sables et des bruyères, une machine soubresautante qui, à la longue prenait la forme d'un vague cabriolet. D'abord, sous les amas de nuées chavirées à travers l'espace et s'effilochant jusqu'à rez terre, on eût conjecturé la soufflure d'un petit nuage détaché du vaste ciel pantelant par l'étendue. Tout autre que nous aurait pu s'y tromper, mais nous savions que c'était le moment où généralement le brave homme apparaissait dans la contrée ; sa petite voiture nous était connue ; nous ne l'eussions confondue ni avec un nuage, ni avec le cabriolet du médecin.

Alors, l'une des petites figures collées aux vitres et regardant s'éployer, sous les cuivres déchiquetés du couchant, l'infini et mélancolique paysage, s'écriait :

— Voilà Jean Clou ! C'est sûrement Jean Clou dont va là-bas la voiture.

Cahotée aux sablonneux remous, elle semblait lutter péniblement contre les vents qui dès l'automne soufflaient avec violence dans la vaste arène tourmenteuse. Enfin la capote qui, comme un capelet de vieille femme, coiffait le véhicule et à chaque tourde roues plongeait en avant avec un simulacre de salut ou de bénédiction, se rapprochait. On commençait à distinguer les hauts essieux sur lesquels perchait la caisse : cela ressemblait maintenant à un étrange échassier valseur ou à un furieux insecte fauchant des pattes entre terre et ciel.

Toutefois il fallait encore un assez long temps, en ce pays découvert où les distances déjouaient un calcul précis, avant que le cabrouet de Jean Clou s'attestât ce qu'il était authentiquement, — une sorte de compromis entre la tapissière et l'ancien coucou, — et que le vieux poney chevelu, branlant aux brancards comme une mécanique mal huilée, récupérât ses proportions normales. Ce bizarre équipage avait l'air de flotter à vau la bourrasque plutôt qu'il ne foulait la terre ferme.

Le château (à la vérité une antique ferme féodale accostée de tourelles et bordée de douves) était la seule habitation qui, à deux lieues de ronde, s'aperçut dans la solitude de la lande. Autour de nous, rien que le déroulement de la fagne, d'illimitées et planes étendues qui se perdaient dans l'horizon, l'été fleuries par le cône violet de la bruyère, l'automne teintées de laques sanguinolentes, l'hiver cristallisées en prismatiques et givreux argents. Il semblait que les villes se perdissent pour nous derrière l'ourlet des dunes qui, tout là-bas, denticulaient le désert.

Un grelottement de sonnailles enfin dépassait l'arche

du fossé. Tandis que les rênes s'abattaient sur le garrot du vieux poney, un « bonjour, mes enfants » nous était lancé de la profondeur du cabriolet (car nous étions tous accourus). Deux jambes ensuite s'extrayaient de la botte de paille qui garnissait le dessous du tablier, et un petit homme, blotti sous une limousine pileuse, les mains enfoncées en de profondes moufles, le tapabor rabattu jusqu'au nez, glissait sur le pavé. C'était le père Jean Clou.

Agilement il dételaït Coco, remisait son cacolet dans le charril, puis, après avoir changé ses lourds sabots rembourrés de feurre contre de légers chaussons il montait présenter ses hommages à mon père qui, dans la grande chambre du rez-de-chaussée, l'attendait sous le manteau de la cheminée.

— Salut, Honnête monsieur ! Je vous annonce l'hiver ! Allez, je l'ai rencontré en passant par les villages. Les purins gelaient. Jean Clou, vous savez, ne se trompe pas. La neige tombera avant trois jours.

L'apparition du petit Jean Clou, en effet, signalait toujours les approchs de la neige : il étatt pour nous comme l'ouverture officielle de l'hiver. Nous savions qu'à peine son cabriolet reparti, les flocons se mettraient à danser aux raquettes de l'air. L'Annonciateur des frimas était l'unique passager qui se risquât encore dans la désolation de la brousse. C'est pourquoi nous l'aimions, c'est pourquoi il nous était devenu comme une lointaine connaissance chaque année ramenée à l'entrée de l'hiver. C'est pourquoi aussi, quand il nous arrivait, mon père l'hébergeait la nuit et une partie de la journée suivante.

Depuis dix ans, il était l'hôte de la maison ; jamais il

ne transgressait le livide brumaire; ensuite on le voyait remettre son bidet au brancard; jusqu'à l'an suivant sa carriole cessait de voguer à travers le ressac des plaines. Il habitait vers la frontière de Hollande, l'été récoltant les herbes et les plantes, distillant les fleurs, pulvérisant des racines, remontant sa rustique et errante pharmacie. Car telle était l'industrie de Jean Clou: une fois l'an, il passait à travers les pays, vendant ses drogues dans les fermes et les châteaux. On refaisait alors sa provision de salsepareille, de guimauve, de camomille, de tilleul, de chèvre-feuille, de sureau et de pavots, en prévision des fièvres et des langueurs qu'amènent les noirs jours.

Jean Clou; pour les hameaux perdus dans la lande, sans communication avec les gros villages pourvus d'apothicaires, était une réelle providence. Il pratiquait les primitives thériacales, excellait aux vulnéraires, était réputé pour l'efficacité de ses électuaires. Il promulguait le galanga pour les odontalgies, la quinine pour les quintes de fièvre, le quassia pour les estomacs indolents. Il débitait aussi un onguent pour les cors, un pectoral qui réduisait les plus violents catarrhes, une infusion secourable aux cachectiques. Une de ses panacées, régulièrement utilisée, passait pour un préservatif efficace contre les innombrables avanies dont l'âge et les infirmités rebutent l'organisme humain. Il possédait encore des recettes pour les convulsions et la chorée, guérissait des anémies paludéennes, extirpait le farcin, la gale et le tournis, exterminait blattes, campagnols, taupés, rats et souris.

— Ah! disait-il, je ne suis qu'un pauvre paysan. C'est à peine si je sais lire dans les livres. Je n'ai pas

fait mes classes : tout petit, mon père m'employait à ramasser les herbes officinales dans les bois et les prairies. Mais je vous assure bien que si tout le monde voulait m'éconter, au lieu de se fournir chez les marchands de poisons, la terre ne s'en porterait que mieux. Voyez-vous, honnête monsieur, le bon Dieu a fait les plantes pour les bêtes, mais aussi pour les hommes. J'en ai sauvé, rien qu'avec mes petits paquets, des cent et des mille, et qui vont à présent sur leur nonante sans béquilles. La terre ! la terre, honnête monsieur, il n'y a que cela ! Mais voilà, on dit que c'est bon pour nous, les simples, les ignorants, les croyants ! Allez, honnête monsieur, on ne fait pas de bonne guérison sans l'accompagner d'une bonne prière ! Le pharmacien, c'est la terre et ce qui pousse dessus, mais le bon Dieu, voilà le médecin !

Tandis qu'assis dans l'âtre, ses mains sur ses sèches et noueuses rotules, Jean Clou émettait son frêle filet de voix, une conviction d'apôtre animait son fruste profil de loup aux mâchoires en saillie, au nez acéré et rusé, aux clignotants yeux gris sans cils. Sa mince bouche tremblait, secouée par le vent des paroles. Quand il évoquait le nom de Dieu, il inclinait légèrement la tête et levait sa main vers le ciel.

La cloche ensuite sonnait pour le repas du soir. Jean Clou prenait place à la table, devant mon père. C'était la chaise réservée à l'étranger ; lorsque nous étions entre nous, la chaise demeurait vide. Jean Clou, debout, récitait le bénédicité. Il se rassoyait ensuite, mangeait le pain et les légumes, s'abstenait de viande, et le repas terminé, de nouveau il priait, debout, la tête inclinée et les mains jointes. Puis mon père lui-même, le précé-

dant avec une chandelle, le menait coucher dans une des chambres de la tourelle.

— Merci, honnête monsieur, disait Jean Clou au moment de fermer sa porte, la bénédiction de Dieu soit sur vous et votre maison !

Le lendemain matin commençait le déballage. Jean Clou montait dans son cacolet, enlevait des fonds deux coffres hermétiquement clos qu'il transportait dans la grande chambre et qui, en s'ouvrant, volatilisèrent des arômes de prés et de bois.

— Voici, honnête monsieur, la rhubarbe, la casse, le seneçon, cela vous tiendra l'estomac libre. Vous faut-il pas des tisanes ? Allez, j'ai des récoltes toutes fraîches... Une botte de tilleul, un paquet de mauves, des réglisses... Laissez-moi faire, je sais de quoi vous avez besoin... Ah ! encore ceci ! Voyez un peu s'il allait vous manquer quelque chose ! Le bon Dieu est le bon Dieu, mais il faut commencer par s'aider soi-même.

Les petits paquets, les bottelées d'herbes et de feuilles finissaient par couvrir toute la table.

— C'est bien, Jean Clou, disait mon père. Nous aurons, je crois, notre compte jusqu'à l'an prochain.

— Je le crois, honnête monsieur.

Il déployait un large signe crucial, demeurait tout un temps en prière, étendait sur la table un geste de bénédiction.

— Ainsi soit-il ! murmurait mon père.

— Ainsi le veuille Dieu ! Amen ! répondait Jean Clou.

Mais au dernier moment, il paraissait se remémorer d'utiles et nombreuses recettes, — un capsicon pour les brûlures, un collyre pour les yeux, un baume pour les engelures. Il extrayait aussi des pommades capillaires,

des cirages, divers oings pour essieux, outils et harnais.

— Bon ! bon ! en voilà assez ! disait mon père, débordé par ces offres.

— Cette fois je le crois bien, honnête monsieur.

Jean Clou se décidait enfin à refermer ses coffres, les hissait dans son cabriolet, puis nous faisait ses adieux.

— A l'an prochain ! honnête monsieur ! Et que le bon Dieu vous assiste !

Un instant encore il fouillait dans les profondeurs de la caisse et en retirait des cornets de grains d'anis, de caramels au sureau et de pâtes de guimauve qu'il nous distribuait, à nous, les cadets.

— Honnêtes petits messieurs et mamzelles, acceptez ceci en souvenir de Jean Clou.

Là-dessus, ramassant les guides, il excitait Coco d'un claquement de langue, et pendant longtemps, des fenêtres de la grande chambre nous apercevions décroître sous la bataille des nuées, à travers les ornières et les mares dont s'écorchait la noue, — là-bas, vers les livides horizons d'où quelquefois, comme d'un apostume qui crève, se mettaient à gicler les premières neiges — le houleux cabriolet saluant et bénissant les mornes plaines, au sautellement saccadé du vieux petit poney rouge.

CAMILLE LEMONNIER.



Brumes languides.

*Eau clapotante dans l'âme qui dort
Aux soirs sussurants de baisers ;
Molles voiles au gré des mers ;*

*Bruissements lointains de cloches invisibles
Par delà les arbres en dentelles de suie,
Sur des horizons noyés dans l'incertain ;*

*Cloches très tristes qui pleurent des sons
Comme des larmes impalpables,
Et dans le calme des distances, s'éploient.*

*Tandis qu'en l'atmosphère vitreuse
Du Vague des sonorités agonisantes,
Passent, diffusément, d'érotiques désirs,*

*Et qu'au ciel songeusement morne
Courent des opalités nuageuses :
Grands yeux éteints de vierges mortes !*

Camille ROUSSEL.



Poème en prose.

La Femme parmi les roses.

Ah ! des roses, des roses et des roses partout ! Jaunes comme soufre, blanches comme seins de femme, rouges comme blessures, larges, épanouies, vigoureuses et fortes elles éclatent au milieu de la haie, de la haie épaisse, que tresse et que dresse le feuillage touffu des grands rosiers. Ah ! des roses, des roses et des roses partout ! Pas d'horizon — pas de perspectives où s'allonge et ondule quelque campagne vaste. Le paysage frais est barré par les fleurs, les fleurs violentes de la haie. Et par terre, encore rampent et grouillent, s'élançant et splendent les roses, les roses luxueuses à l'âme capiteuse !

Et là, dans l'odorant fouillis, couchée en robe blanche, couchée et alanguie, est une jeune femme. Oh ! la folle et l'étrange ! Que fait-elle donc ? Ses cheveux dénoués s'épandent et s'accrochent aux épines subtiles, se lovent autour des tiges et, dans la couleur, jettent la caresse soyeuse de leur frisson. Oh ! la folle et l'étrange ! Que fait-elle donc ! On ne voit pas ses pieds. Ils sont cachés, perdus parmi les plantes. On devine ses bras, allongés, ils font parfois luire leur ivoire mat au travers des feuilles. Et son corps, son prestigieux corps, célé déjà par les étoffes, se masque au surplus, de la luxuriance végétale. — Oh ! la folle et l'étrange ! Seule la tête, la tête

suggestive apparaît, pâle, dans le vert sombre. — Oh ! ses yeux ! ses grands yeux de voyante éclairée : écoutent-ils, ces yeux ? Écotent ils arder les parfums ? Oh ! sa bouche ! sa bouche dévorante, mi ouverte, où brille l'éclat bref des dents ! Aspire-t-elle l'âme des fleurs ! Mystérieuse et belle cette tête a le charme troublant, a le charme puissant de l'Incompris. Vierges sont-elles ces joues ? Ces joues si pures que frôlent des reflets, que caressent des ombres ? Vierges sont elles ces lèvres adorables ? Oh ! la folle et l'étrange ! Que fait-elle donc ? — Ce qu'elle fait ? — Couchée en les roses, elle écoute et respire et voit et voit et voit...

Elle écoute les parfums, les parfums harmoniques qui s'exhalent, psalmodiques, par haleines odorantes, elle respire l'âme épanchée, vagabonde et fluide, l'âme fraternelle et bonne et douce, elle voit la vie, la vie opulente et forte, la vie identique à la sienne, elle écoute et respire et voit les roses, les roses, les roses !

Or, au travers de la haie, l'apercevant soudain, un quelqu'un lui cria : « Prenez garde ! C'est mauvais pour la santé ce que vous faites là. Prenez garde cela porte à la tête. Et ça fait mal ! Des gens même en sont morts ! » Indicible, une expression frissonna dans les yeux de la femme étendue.

Elle ne répondit pas.

Et le quelqu'un cria encore, cria plus fort. « Prenez garde. Vous pourriez en mourir ! »

« Ah mourir ! mourir dans les roses ! » pensa la femme.

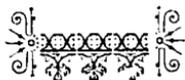
Et un autre venu ajouta. — « Levez vous, malheureuse ! Levez-vous tout de suite ! »

Elle ne répondit pas.

Et lors, les deux s'en allèrent, grossiers, en l'insultant.
Et calme, en le silence austère de sa solitude reconquise elle reprit sa volupté...

Ah! les brutes qui l'injuriaient ne pouvaient pas déduire le symbole, ne pouvaient pas comprendre. Ils ne pouvaient savoir ce qui la faisait là, demeurer immobile, ils ne pouvaient savoir que, plus tard, se levant après la griserie et l'initiation, que plus tard se levant magnifiée et forte, ayant écouté, respiré et vu, son haleine et son corps fleuriraient les roses, parfumeraient comme les roses, plus que les roses; ils ne pouvaient savoir, que plus tard se levant, elle vivrait doublement, sa vie à elle d'abord, et la vie des roses après!!

ANDRÉ RUYTERS.



L'Idée.

A Albert Stassart.

*Ah ! les fanfares d'or en mes prunelles sourdes !
Ayant erré longtemps par les ténèbres lourdes
Je vis enfin le but où tendit mon pas las.*

*O Belle ! et je te vis, éblouissante et nue,
enchassée en l'azur de la nuit advenue !
Et là-bas, palpitait, sous toi, la mer, là-bas !*

*O Belle ! tu parus, éblouissante et nue,
pharant la vierge mer et la nuit advenue
de tes yeux où vibraient des tourbillons d'enfer !*

*O Belle ! j'adorais, oublieux des nuits lourdes,
— Ah ! les fanfares d'or en mes prunelles sourdes ! —
Tes cheveux ocellés ruisselant sur la mer !*

Henri VANDEPUTTE.



Panneaux.

*A Albert Petiau.
Bien amicalement.*

*Le printemps suspendait l'azur du ciel aux branches
et les oiseaux heureux ouvraient leurs ailes blanches
pour planer, mollement, sur la fraîcheur des eaux,
que ridait le zéphyr en courbant les roseaux.*

*Les nymphes ont fermé leurs yeux de lassitude,
le parfum seul des fleurs emplît la solitude,
et la forêt frissonne aux langueurs du midi,
comme un long chant d'amour, faible et indéfini. . .*

*Mais un bruit interrompt la chanson du feuillage
et des doigts, sur la mousse où l'ombre se propage,
s'allongent vers les corps, tremblants de volupté.*

*Des lèvres, brusquement, s'abattent sur les bouches,
la chair donne à la chair ses caresses farouches,
et les faunes vainqueurs terrassent la Beauté.*

Richard LEDENT.



Elle chante !

*Elle chante ! Sa voix sème l'enchantement
berceur et triomphal de ses rythmes sonores.
Elle chante, elle chante ! Et sa lèvre se tend
vers une aube d'espoir que ses chimères dorent.*

*Elle chante ! Ah ! sa lèvre où nuls regrets ne pleurent,
où nuls remords n'éveillent l'ombre de leur ombre !
Elle chante ! Ah ! sa lèvre où son âme de fleur
répand l'extase-pâle et douce de son ombre !*

*Elle chante ! Et du songe alourdit sa paupière,
et des doigts irréels caressent ses regards,
vifs reflets de soleil auroral en la mer.*

*Et du désir fleurit sur l'ardeur de ses chairs,
et de l'amour s'élève en tiges dans son cœur !
Elle chante l'été d'azur de sa splendeur !*

Arthur TOISOUL.



Agonie.

*Le sommeil d'inespoir où mon Rêve s'accroît
de tous mes désirs morts et de mes folles rages
est l'irréel pays des sublimes outrages.*

— *Et cette lune, douce et bonne, au front des toits !...*

*Le divin de ma vie, et ses péchés, et ses rancunes,
les penser, les souffrir, les vivre en mes remords ;
penser jusqu'au sommeil, et rêver à la mort !*

— *O ce sommeil, paisible et calme, de la lune !...*

*Et n'avoir plus d'aurore, et voir des crépuscules
s'alanguir, éternels, dans l'horreur de mes songes,
et ne plus croire, ne plus aimer les doux mensonges !*

— *Fermez donc les rideaux, cette lune me brûle...*

*Et mes yeux vont mourir de ne pouvoir baiser
plus jamais le sanglant et l'aubal sacrifice,
et mon cœur va mourir de ne voir plus des lys...*

— *La lune ! Cachez-moi mieux de son baiser !...*

Albert STASSART.



Salon vide.

— ATTENTE —

*Houle et moindre à l'éclat. . . En le salon nanti
De verts, dans l'ombre seule où se mirent des voix,
Le deuil fourvoie de l'or, — en le salon blotti. . .
Des frissons d'ailes se posent à blanches fois.*

*De vèpres et de soucis où le deuil se dressa,
Et de soucis à lents pas doux de mon cœur grave,
Et de vèpre couché dans le deuil qui passa,
Il abonde des voix en d'airs que le ciel cave.*

*Un cœur déploie des franges d'heur à demi-flots,
Et tout se dresse au bois sûr de fleurs et d'alarmes. . .
Vèpres et ciboires à de longs lilas d'eaux. . .
Soucis et chanteurs miels, et d'or à voix de larmes !*

*Mon dieu du Midi qui subtile, et midi bat ! —
Le Haut du jour tant lève en autels et ciboires ! —
Mon Dieu qui ne m'endors du soin si pâle, là,
O Toi l'absent du sol et de là, — en les moires
S'épurent de toujours des seins vers les yeux almes. . .*

*Et je vois des pieds de chair à baiser la nuit...
Blond le salon se mielle d'encens en doigts calmes.
Et je me vais mourir bel, quand la Vierge luit...
Je me vais de chant seul baiser ses mains d'ombrette.*

*Les Dames se ploient lentes à robes de jour...
Vide est le grave à flots de silence senti,
Triste de ce qui ment et se pleure à long tour :
Houle et moindre à l'éclat, en le salon nanti
Eh bien, — très triste à Vous qu'un baiser ne s'apprêe.*

Charles-Louis PHILIPPE.



Nymphe.

A Arthur Toisoul,
amicalement.

Elle est mystérieuse !

*Sa voix a des accents
divins d'enchantement
et des candeurs pieuses...*

Elle est mystérieuse !

*Oh ! parfois je l'étreins
sur ma poitrine fière
et je baise ses mains
faites pour la prière...*

*Oh ! parfois mes regards
où naissent mes désirs
hument ses longs regards...*

*Oh ! parfois mes lèvres
frissonnent,
en extase devant ses lèvres...*

*Sa voix a des accents
divins d'enchantement
et des candeurs pieuses...*

A. BOURGOM.



Nous devons à la gracieuseté de Mademoiselle Ernestine Van Hasselt ces quelques vers inédits de son père, l'auteur des *Quatre Incarnations du Christ*. Nos lecteurs apprendront avec un vif plaisir qu'un comité s'organise en vue de l'érection d'une statue à la mémoire du célèbre poète.

Fragment.

*Sur le sein de la mer mollement agitée
La lune balançant sa lumière argentée,
Prête un doux demi-jour au sombre azur des flots
Et lève dans les cieux le sceptre du repos.
Dans l'écume qui dort sur l'abîme liquide,
La mouette s'abat sur son aile rapide,
Tandis que le pêcheur du village voisin
Cherche dans le brouillard le clocher incertain
Et s'incline en chantant sur les rames bruyantes...*

André VAN HASSELT.





André Van Hasselt.

Croquis à la plume de M. Auguste Toisoul.

CHRONIQUE DES EXPOSITIONS

On est toujours heureux de constater que les choses ou les gens portent bien leurs noms.

Le *Cercle Artistique et Littéraire* a bien mérité de l'Art en ces dernières semaines. Il nous a donné des expositions remarquables.

L'un des nôtres a signalé, le mois dernier, celle, si intéressante des ivoires.

Depuis, celle des œuvres de M. Gilsoul a justement appelé l'attention.

On a dit que cet artiste est le peintre de la lumière. C'est vrai, en ce sens qu'il a bien montré les divers jeux de lumière. Il se complait, d'ailleurs, beaucoup, dans le côté mystérieux de la lumière assombrie. Les toiles exposées au *Cercle* le montrent surtout le peintre des crépuscules. A cet égard, le *Souvenir de Hollande* est frappant ; la *Buée du Soir* est d'un réalisme qui s'impose. Il en est de même de l'*Entrée du Village* et *Le Domaine* évoque, par des ressources très simples, la vision de choses aperçues ou rêvées. *L'Escout au crépuscule* est une de ces œuvres qui font dire, du premier coup : C'est bien cela !

La Banlieue anversoise est d'une harmonie qui rattache intimement les détails les uns aux autres et qui confond les êtres et les choses dans le même mouvement paisible d'une nature sauvage et tranquille.

Mais, les personnages sont un peu raides dans la *Ruelle* et dans *La Gare* et l'on voudrait un autre titre à ce dernier tableau, représentant un travail de maraîchers.

Le *Brouillard*, aussi, représente un lever du jour, dont le brouillard est un peu absent.

Quant aux lumières éclatantes des *Incendies* elle est bien rendue, en deux toiles dont la diversité atteste la puissance et le travail consciencieux de leur auteur.

A M. Gilsoul, a succédé M. Walter Craene.

C'est tout simplement, une collection de chefs-d'œuvre que ces dessins, à la plume et au crayon.

Il y en a dont on dirait des gravures.

Comment un artiste arrive aux effets que chacun a pu admirer dans cette série d'œuvres si diverses, c'est ce dont le dessinateur anglais a le secret.

Ce secret, il est vrai, c'est, en grande partie, le travail.

M. Walter Craene est un consciencieux, qui croit devoir connaître son métier.

M. Fernand Knopff a expliqué la succession de ces efforts. Il a montré, en phrases bien alignées, un peu trop spirituelles, M. Walter Craene, à l'œuvre, comme décorateur et comme vulgarisateur et il a, rigoureusement, écarté le soi-disant art, dont on dit qu'il est décoratif quand il n'y a rien d'autre à en dire.

Le laborieux et fin artiste d'outre-Manche est un décorateur sérieux. Et on le sent même quand il n'emploie pas de couleurs. Sa plume, en peignant (c'est le vrai mot) les figures, les plantes, les eaux, les accessoires, produit de tels effets de lumière et de relief qu'il est coloriste par une sorte de suggestion invincible produite en ceux que lui accordent l'attention voulue.

L'œuvre exposée est trop considérable pour qu'on la détaille.

Le *Cercle Artistique* a rendu un service au public, en lui montrant les travaux d'un homme ayant tant fait pour répandre le goût du beau. Il faut signaler, aussi, à ce point de vue, les imitations de tapisseries de Walter Craene.

Puisque nous en sommes aux expositions, nous pourrions bien

dire quelque mots de celle qui vient de se clôturer au Musée Moderne : l'exposition des prix de Rome.

M. De Haen sait ce qu'est un sujet imposé. C'est un mérite, aussi, que de s'imposer à soi-même un devoir à faire. Quand on est jeune, cela forme, ces choses-là. Mais, quand on est formé, c'est peut-être dangereux que de travailler ainsi — au point de vue du succès, bien entendu.

Et cela doit avoir été dur pour l'artiste de vigoureuse et délicate inspiration qu'est M. Victor Rousseau. Ses personnages n'en ont pas moins beaucoup de vie, de mouvement; Créuse, notamment, est superbe d'expression. Seulement il paraît que... ça manque de casques. Sérieusement.

De plus, M. De Haen est bien dans la note académique. Enée et Anchise sont musclés dans sa sculpture. Œuvre faisant belle impression, d'ailleurs.

Quant aux autres concurrents, ils ont du bon, et je ne vois pas pourquoi j'en dirais du mal.

N. B. Le jury leur a donné le second prix, ainsi qu'à M. Rousseau. — M. De Haen obtient le grand prix.

DÉSY ELIAS.



Nécrologie. — Nos lecteurs savent, sans doute, cette triste nouvelle : la mort du peintre Jean De Greef. Le grand peintre a succombé à une maladie qu'il avait contractée en travaillant en plein air, par de mauvais temps. Il est vrai que sa robuste constitution était ébranlée déjà. La lutte avait été dure pour lui. Sorti de la classe ouvrière, il avait manié les outils du rude travail prolétarien. D'échelon en échelon, l'ouvrier intelligent, ayant conscience de sa force, en était arrivé aux conceptions artistiques. La peinture décorative, dont il s'était occupé en dernier lieu, lui révéla sa voie, et Jean Degreef s'affirma, un jour, comme un peintre de valeur, sans avoir eu d'autre maître que lui-même. Son talent ne fit que se développer et il acquit, non seulement une intensité extraordinaire, mais encore une extension peu commune. De Greef peignait, tour à tour, les paysages, les figures et les animaux, avec une souplesse extrême dans la diversité et une maîtrise sûre d'elle-même dans le fini de chacune de ses œuvres. On n'a pas assez apprécié ses qualités de premier ordre : Sa couleur superbe, son art de distribuer la lumière, sa science de la perspective.

La place nous manque, malheureusement, pour donner à ce sujet qui nous tient au cœur tout le développement qu'il mérite. — Nous devons nous borner à ajouter qu'une exposition des tableaux du Maître va s'ouvrir : exposition qui sera une glorification et un moyen de venir en aide à la famille de l'infortuné De Greef. — Nous en reparlerons.

DÉSY ÉLIAS.



LES LIVRES

AUTREFOIS, *πάλαι*(1) tel est le titre du nouveau livre de M. Francis Vielé-Griffin, et c'est en effet vers l'autrefois merveilleux de l'Histoire grecque que le poète nous reporte en chantant les amours de Pindare.

Il ne pouvait mieux choisir, et déjà l'Antiquité fabuleuse s'était plu à jeter un reflet mystérieux sur la gloire du plus célèbre des poètes lyriques thébains ; ne conte-t-elle pas du reste qu'allant en Thespie, le jeune Pindare, fatigué de la route, s'endormit au bord du chemin et que, pendant son sommeil, des abeilles vinrent déposer sur ses lèvres un rayon de miel, présage de sa future célébrité. En effet, peu de temps après, il remporta le prix de la poésie sur Myrtis, femme grecque ; mais moins heureux avec Corine, une élève de Myrtis, il fut, rapporte Elieen, cinq ou six fois vaincu. Pausanias attribue le triomphe de Corine à la supériorité du dialecte éolien, plus gracieux et plus compréhensible pour les juges ; mais la légende conte que Pindare fut vaincu bien plus par les yeux de Corine que par son talent. Celle-ci, du reste, malgré le jugement qui lui assurait la victoire, proclama partout la supériorité de son rival. Quant à Myrtis, elle se laissa vaincre par amour pour Pindare.

C'est ce thème qui sert de sujet à M. Vielé-Griffin dans les trois dialogues de *πάλαι*.

Dans le chant premier, Pindare raconte à Corine de Tanagra comment il commença à chanter et elle lui reproche d'aimer trop la richesse et de vendre son art ; cela l'attriste et la dégoûte de tenir une lyre et elle voudrait être encore à Tanagra.

Petite fille comme autrefois,
A regarder les vagues bleues

(1) Edition du *Mercury de France*, Paris.

D'entre les pampres et les grappes
Où l'ombre tourne et change.

Mais enfin il faut oublier, et elle donne à Pindare de sages conseils : il faut rire afin que le peuple qui raille vous pense heureux et vous porte envie.

La joie infâme hésite où le bonheur s'affiche ;
Sois gai, car la vengeance est de paraître heureux. . .

Dans le chant second Myrtis d'Anthédon redoute la venue de l'automne de l'amour, mais Pindare lui demande pourquoi craindre ?

Parce qu'un baiser fut comme une fleur
Et que l'année a passé comme un char
Et qu'elle nous laisse sa poussière au mains ?

Mais il ne voit que l'amour des corps, et Myrtis répond par ces vers merveilleux :

Tu n'as baisé sur ma bouche
Qu'un peu de chair ?
Ma couche
Ne te fut qu'un orgueil ?
Ma fierté qu'un appât qui tente ?
Bien ;
Moi j'ai respiré avec ton souffle
L'espace, le ciel clair, la mer et l'air
Toute l'harmonie de tes lèvres chantantes
Ainsi qu'un jour d'été. . .
Et je vivais, impatiente — comme on souffre —
Et frémissante à ton toucher, j'étais,
J'étais ta lyre, un peu
Ta lyre où frémit Dieu.

Et elle reproche à Pindare d'aimer en elle une autre femme, Corine. mais il se défend car il ne s'est laissé vaincre par elle que par caprice ; sa muse à lui c'est Myrtis. Celle-ci secoue la tête, il est homme, elle est l'automne, et c'est la mort de l'amour ; avec un rire forcé elle prononce :

Va ton chemin ; je me reprends aussi,
Je te regarde aller sans un souci.
Que de la haute gloire de ta lyre
Et, vers cet avenir où j'ai su lire
En lettres d'or au péristyle des temples
Ton nom, impérieux comme un exemple,
Je dis : Pindare ! de la même voix
Que ceux qui disent lentement : Homère !

Et Pindare, ingrat, s'en va vers la gloire tandis que Myrtis,
avec une dernière ironie, s'écrie :

Je pleure, ce doit être de joie.

Au chant troisième, Pindare revient vers son vieux maître, le
poète Lassos d'Hermione, aujourd'hui aveugle :

Les heures me dépassent sans nombre,
Je n'entends plus leur pas de fille.

.

Je n'ai pas allumé de torche depuis des ans.
Il doit faire noir ? . . .

L'enfant de retour se reporte vers le passé où Lassos chantait
avec des rimes d'or.

Le rêve qui fut nous est tout ce qui demeure.
La vie tourne, liée avec sa ronde d'heures,
On songe de vieux songes, on refait les chemins . . .

Et Lassos aussi songe au passé et se souvient des formes fugaces
qui pour lui dorment maintenant ; il les entend encore qui bavardent
à demi-voix,

Et c'est un cri de joie,
Tantôt
Et tantôt comme un sanglot.

Pindare raconte alors sa vie et son voyage par le monde. Il
nomme celles qu'il aimait :

Corine, la riante tristesse,
Myrtis, la triste joie.

.

J'ai traversé des foules murmurantes,
 A pas lents, seul, comme un nom qui passe
 Avec un peu d'étonnement, en ombre, derrière moi ;
 Et devant moi, ainsi qu'une épouvante,
 La gloire ! faisait signe qu'on fit place.

Lassos s'étonne de cette désespérance ; la carrière du poète commence seulement en effet ; regarde, dit-il,

Et levant tes yeux vers le soleil ébloui
 Aveugle-toi et tu verras la vie !

Que vois-tu ? reprend Lassos.

Pindare voit la mer.

Et Lassos :

L'esprit déchoit.
 Tu vois la chair,
 C'est peu, regarde encore.

Pindare, perplexe, voit les astres de la nuit par myriades.

Et Lassos :

Et maintenant c'est trop de choses
 Et tu n'y vois plus clair.

Pindare souriant,

Je vois ce que tu vois, sans doute, maître.

Non, pas encore, enfant, dit Lassos très grave, car moi je vois, ô mon enfant, ô mon poète, la route où tout retourne vers l'identité, l'amour, l'espoir, la gloire, la beauté.

Enfant, je vois la nuit d'éternité.

Ce n'est plus l'instant de redire la caractéristique du talent de M. Vielé Griffin, je l'ai fait déjà dans une précédente chronique, aussi ai-je pensé qu'il était préférable de donner en une courte paraphrase les meilleurs vers butinés ça et là dans *ταλαι*.

Le chant second m'a surtout sollicité, car la vision du poète y est d'une pureté et d'une délicatesse merveilleuse.

Dans le chant dernier aussi, cette figure du vieux poète aveugle a un charme pénétrant, et sa parole auguste et harmonieuse s'est épanouie en discours d'une haute philosophie.

Le chant premier, dans une note différente, m'a moins plu, quoique je doive y reconnaître quelques belles choses.

Bref ce livre de M. Vielé Griffin est une œuvre de plus qui vient affirmer le genre de talent du poète. Il y conserve l'élan poétique, la science profonde et la sincérité vibrante dont il a imprégné jusqu'ici son œuvre.

CHARLES BRONNE.



VERS LA VIE, par Richard Ledent.

(Bénard, Liège.)

C'est l'œuvre de début d'un jeune et d'un sincère dont l'âme fut souventes fois troublée par les heures tragiques de la vie. Le poète est venu vers la vie et a vu la joie lui sourire à peine et les malheurs et les vices abattre furieusement ses belles chimères, une à une. Et il a dit ce qui s'est reflété dans la profondeur de ses yeux...

Ce qui constitue le véritable fond des trois drames dont se compose *Vers la Vie*, c'est la venue terrible du Malheur. Et en cela ces pièces ont beaucoup d'affinité — ceci n'est pas un reproche — avec celles de Maurice Maeterlinck.

Le vers souvent libre, parfois classique, de M. Ledent est facile et simple, assez rarement emphatique ou peu souple.

« On n'aime pas la nuit quand on a des remords. »

« Sois bon ! De ta bonté peut naître le bonheur. »

« ... de par la ville

» la fête du retour sera prête sous peu,

» des guirlandes d'avril festonneront leurs jeux

» le long des ponts, le long des tours,

» et des villages et des bourgs

» viendront les femmes et les enfants
 » avec leurs petits cœurs aimants... »

Et quand Lutgold exhorte son fils à tuer l'amant de sa mère infidèle, le fils répond :

« Père, venez ! Laissons la vie à leurs remords ! »

Que puis-je donc dire de ce livre, sinon du bien ?

GEORGES RANCY.



Paul Germain : — LA NONNE, monographie en un acte, — L'INEXAUCÉ, drame en deux actes.

(des presses d'A. Princelle, rue de Houdain, Mons.)

Deux drames à monologues dont le premier semble avoir enfanté l'autre c'est dire que l'un a pour lui l'invention, le second plutôt la facture car il paraît dès l'abord plus complet, mieux frappé, une œuvre plus expérimentée.

L'auteur n'est pas un premier venu littéraire, *La Nonne* a donc des qualités indéniables : elle commence par une profession de foi philosophique très haute et bien charpentée ; la scène est tragique sans fausse sentimentalité. Mais on y rencontre avec regret, dans la forme, la réminiscence inutile d'un procédé récent mais qui a déjà cessé de plaire. J'entends ces phrases faites, telles que : Avez-vous vu déjà les yeux des morts ?

L'Inexaucé est moins scénique, mais à peu près exempt de ce défaut et même de tâtonnements, car il y a là des pages suivies qui trahissent un énergique effort de volonté.

Certes, elles ne datent pas d'aujourd'hui, les tortures morales du prêtre défaillant entre le respect de sa foi religieuse et un délire charnel aiguë de mysticisme, mais leur exposition est agencée avec un art tout moderne et plein de tact.

Il y a là une thèse nette et hardie : dans les premières scènes, quelque passage d'une réalité prise sur le vif, succédant à une

citation ou une idée abstraite, laisse parfois un peu de trouble, mais dès le moment où la crise se déclare chez le prêtre, tout s'enchaîne logiquement et marche au dénouement à travers des phases réellement belles : une restriction seulement quant à la scène de l'opium qui paraît trop contraire au caractère et aux principes religieux et qui pourrait bien n'être là que comme explication.

D'ailleurs faut-il tout dire? Ce n'est pas tant l'enchaînement des idées exprimées sans emphase qui nous charme dans *l'Inexaucé* : C'est la sincérité de l'inspiration, une vraisemblance puisant sa force dans la simplicité d'un thème humain qui n'est pas loin de devenir un véritable plaidoyer.

EDGARD BAES.



Album de croquis Zeelandais

texte et dessins par W. Delseaux, avec cartes et plans.

Très artistique publication, arrivant à point, à la fin de l'année, pour prendre une place remarquable sur les tables de salons, souvent privées du véritable luxe, celui du sentiment de l'art. L'artiste a versé en effet dans ce cahier, le plus intime de son âme, ses sensations durant de longs séjours sur la terre néerlandaise, ses impressions jeunes et sincères. Quoi de plus sympathique ?

EDGAR BAES.

Reçu aussi : *L'Ironique Amour*, par Camille Lemonnier ; *Chansons et Sonnets*, par Paul-Armand Hirsch ; *Eveils*, par André et Maurice Magre, etc.



BROUTILLES.

Les frontispice et cul-de-lampe de ce fascicule sont dûs à notre ami Edgard Baes.

A Bruxelles, le 15 de ce mois, M. Arth. Detry a conféré sur André Van Hasselt.

Nouveaux confrères :

L'Art jeune. — C'est sous ce titre que naîtra en 1895 une nouvelle revue littéraire et artistique, ouverte particulièrement aux jeunes et aux inédits. La Revue s'étant acquis le concours des principaux écrivains et artistes belges, en publiera et reproduira des œuvres. Nous demandons à nos lecteurs de répondre largement à leur appel : l'abonnement annuel sera de 5 francs.

Essais de Jeunes : Directeur Maurice Magre, rue des Puits-creusés, 8, Toulouse.

(Tous nos souhaits.)

M. Monseur consacre un long article, en le récent numéro de *Revue-Journal*, à l'idée d'une coopérative intellectuelle, où l'on pourrait se fournir, à meilleur compte que chez les libraires, de livres et de journaux, et qui aurait en outre l'avantage de lier puissamment les intellectuels belges. Inutile de dire que *Stella* adhère complètement à ce programme, qui réalise un de ses rêves les plus chers. Nous en reparlerons.

Remarqué aussi à la *Justice* et au *Journal de Bruges* : *Coup d'épée dans l'eau*, un très intéressant article de M. Joseph Desgenêts. M. Desgenêts émet un projet : L'érection aux frais de l'Etat d'un temple d'art, accessible au public, où les artistes et lettrés pourraient y exposer gratuitement leurs œuvres, y donner des conférences, etc.

Lire en notre prochain numéro : Quelques notes de notre excellent collaborateur Charles Bronne, sur le Salon de Liège.



Stella,

REVUE MENSUELLE D'ART & DE LITTÉRATURE
paraissant du 25 au 30.

ABONNEMENTS :

BELGIQUE : Un an 5 francs.
UNION POSTALE 6 francs.

Secrétaire de Rédaction : Arthur Toisoul.

Administrateur : A. BOURGOM.

Comité de Rédaction : HENRI DE CLASSANT,
EDGAR BAES, ROBERT SAINTE-ESTELLE,
GEORGES BALAT, ALBERT STASSART,
GEORGES RANCY, DÉSY ÉLIAS.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE

CAMILLE LEMONNIER. — Pages retrouvées.
CAMILLE ROUSSEL. — Brumes languides.
ANDRÉ RUYTERS. — La femme parmi les roses.
HENRI VANDEPUTTE. — L'Idée.
RICHARD LEDENT. — Panneaux.
ARTHUR TOISOUL. — Elle chante.
ALBERT STASSART. — Agonie.
CHARLES LOUIS PHILIPPE. — Salon vide.
A. BOURGOM. — Nymphé.
ANDRÉ VAN HASSELT. — Fragment.
DÉSY ÉLIAS. — Les expositions.
CHARLES BRONNE, GEORGES RANCY, EDGAR BAES — Les livres.
* * * — Brouilles.

Stella ne publie que de l'inédit et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles et de ses opinions.

Stella est en vente :

A Bruxelles, chez Istace ; chez Wattiau, rue de Longue-Vie ; chez Lacomblez, rue des Paroissiens.
A Mons, chez Magerman, 15 rue de l'Athénée.
A Gand, chez Ad. Hoste, rue des Champs.
A Anvers, chez Forst, place de Meir.
A Liège, chez Gnusez, rue du Pont-d'Ile.
A Verviers, chez Gilon, Pont St. Laurent.
A Paris, chez Chérié, rue Hallé, chez Chamuel, rue de Trévise.

Imprimerie G. BALAT, rue Potagère, 57, Bruxelles.

2^e ANNÉE

N^o 1. — JANVIER

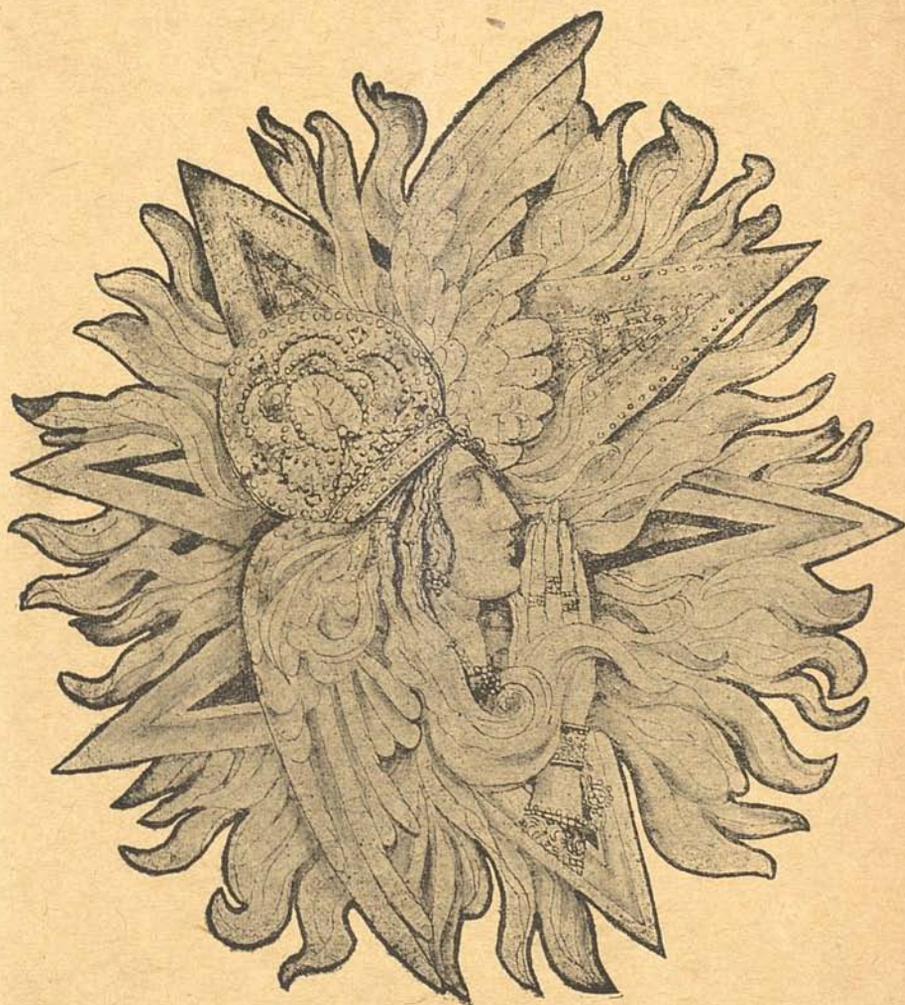
1895

Ce numéro : 50 cent.

Stella,

Revue mensuelle d'Art et de Littérature.

Direction : Rue Vautier, 38, Bruxelles.



Scintille et monte plus avant
dans l'Ether, bien au delà
des brumes et des émanations
de la fange.

Dessin de Aug. Levéque.

SOMMAIRE

- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — Romance sans paroles.
CHARLES VAN LERBERGHE. — L'Initiation matinale.
ALBERT MOCKEL. — Fragment.
ALBERT STASSART. — Réverie d'un soir.
ARTHUR TOISOUL. — J'ai bu ton petit cœur sans lie.
CHARLES BRONNE. — Chronique liégeoise.
J. C. — Conférence de M. Henry Maubel sur Octave Pirmez.
PAUL FERTÉ et HENRI VANDEPUTTE. — Chronique des livres.
~~*. — Broutilles.
AUGUSTE TOISOUL. — Hors texte : Profil.

ROMANCE SANS PAROLES

*Les feuilles, cette-matinée,
Sont toutes satinées,
La pluie est tiède ;
Les chants d'hier reviennent en refrains,
Ce gai matin,
Et, si j'oublie, ta voix me vient en aide ;*

*Et si même ta mémoire défaille,
Je reprends l'air qui mène, vaille que vaille,
Les mots qu'il laisse, au hasard, se poursuivre ;
Que chantions-nous
Avec des mots si doux
Que même ainsi, sans suite, on s'y enivre ?*

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



L'INITIATION MATINALE

Réveille-toi, ma bien-aimée, voici l'aurore.
Déjà l'aurore ! ah folle, qui rêvais encore ;
Je vais rouvrir les yeux. Et quoi !...
 — *Ma bien aimée, sur Toi*
Et sur tes belles paupières closes,
Avant la fleur du matin, je pose
Mes lèvres.
Déjà mes yeux ont vu l'aurore qui se lève ;
Les tiens, encore, sont pleins d'espace
Et de sommeil mystérieux.
C'est pourquoi je veux baiser tes beaux yeux.
Et je veux que mon âme passe,
Avec ce doux matin de mai,
Dans tes yeux de paradis fermé.
 — *En eux, il n'est qu'un songe qui s'efface*
Aux lèvres de mon bien-aimé.
 — *Que tu es belle ainsi, Toi qu'ailent de leur gloire*
Tes songes gardiens ;
Je pleure de troubler l'ineffable mémoire
Des choses dont tu viens.
Mais voici, je t'ai délivrée !
 — *Oh ! qu'il fait noir.*
 — *L'aube est déjà sur la mer azurée.*
 — *Où sommes-nous ? j'ai peur.*
 — *En un royaume de silence et de bonheur.*
 — *La terre est proche ?*
 — *Il n'est de terre où je t'amène.*
N'aie nulle crainte, petite reine,
Et donne-moi ta bouche,
Ta bouche d'alliance,

Belle comme une fleur humaine.

— *La voici.*

*Mais qu'il est sombre et plein d'effroi, le jour ici,
Dans ta demeure...*

— *Enfant!... Voici de l'eau fraîche et des fleurs.*

*Ce sont de jeunes fleurs, précoces et craintives,
Cueillies dans les bosquets et sur toutes les rives,
D'une senteur délicieuse qui défaille.*

*Voici tes anneaux d'or, ton peigne et ton miroir,
Et ta robe de fiançailles,*

Semblable à toi, qui rayannes dans le soir.

— *Ce sont de pâles rayons, si faibles...*

Mais je me pare, comme je puis, dans les ténèbres.

— *Ne t'ai-je pas voulue un éternel espoir?*

— *J'espère, mais, Seigneur, de fleurs mes mains sont pleines,
Mon âme, sans détours, te suit où tu la mènes,
Et c'est un cœur d'enfant qui tremble près de toi.*

Je suis petite aussi, et simple; lève-moi

Et tu verras, comme un oiseau, je suis légère.

— *Ma bien-aimée, je t'ai levée,*

Tu es plus grande que moi,

Et tes pieds ne touchent plus la terre!

— *Suis-je un amour de grande personne?*

— *L'amour de l'amour, un amour qui respire.*

— *Je ne suis qu'une enfant et je ne sais que rire.*

Donc parmi les voiles porte-moi,

Là-haut, dans le jour qui rayonne!



O pâle, pâle chose, infinie, pâle et blonde,

Et bleue, et qui tressaille, et qui s'éveille

En mille petites ondes;

Et qui frissonne, toute, comme je frissonne.
O pleine d'aube et d'accalmie,
Silencieuse et solitaire grande amie,
Qui m'es, si doucement, dans la nuit apparue,
Et me souris qui te salue !

O Mer, innombrables vagues de la mer
Qui rit au soleil, comme je ris !
Notre voile, haute et claire,
Avec mon âme, chante et prie,
Dans ton splendide jour nouveau.
Un mystérieux souffle se lève de la terre !
— Donne-moi ta bouche légère,
Que j'y boive le ciel et la terre et les eaux.
— Oui, de la Terre, par delà ces belles ondes,
De la Terre inconnue,
Nous viennent des parfums de roses sur les flots.
O jardins suspendus sur les eaux.
O bosquets aux retraites profondes !
C'est vers vous qu'est tournée notre proue ;
Ile heureuse où Nausicaa joue.
Rivages pleins de coquillages !
— Mets tes mains jointes dans mes mains,
Ma bien-aimée,
Et repose sur mon épaule,
O fille pleine d'auréoles,
Ta tête fièvre et déjà lasse,
Déjà lasse de l'extase
D'un matin.
Et doucement, tandis que sur moi tu t'inclines,
Voici que vont chanter les sirènes divines.

CHARLES VAN LERBERGH .



PROFIL

par M. Auguste Toisoul.

FRAGMENT

*La lune est apparue orientale aux cieux limpides,
oh! sublime vers toi, vers toi! celle qui me guide.*

*Toi, tes boucles, les faire ondoyer, tes boucles,
les faire onduler en volutes d'escarboucles
d'ors et de feux subtils annelés à mes doigts!*

*Les mots que tu modules, avec tes gestes de sourire,
ils roulent par d'inaipaisés murmures vers moi,
glissent en chutes espiègles et ruisselis d'une eau vive
dans la grotte au cristal prismatique de ta voix.*

*Un rire de clarté s'enroule à ma lèvre,
il parle en babil, il chante et m'appelle,
car voici la vesprée qui gonfle ses ailes
et planante, effleure la courbe des cimes;
— et l'Espoir au lointain comme un navire d'or
scintille de toute sa carène
quand sur l'onde céleste en dérive apparue
la Lune érige sa haute proue
et vogue, orientale, aux limpides mers sans limites.*

ALBERT MOCKEL.



Poème en prose

RÊVERIE D'UN SOIR

Ah! dans le soir, et portée toute en la lenteur du soir, vous surgissiez parfois, pauvre chère, parfois dans le jadis, ô pauvre chère du temps immémorial...

— Mais je fais effort, souvent, pour me souvenir...

N'était-ce pas une robe de lune qui se balançait derrière vous, au gré des brises?

Ah! dans le soir ne surgirez-vous plus?

Vous aviez de la lumière en vos yeux, une belle et douce et tendre lumière d'outre-tombe, une lumière que l'on voudrait préciser en contours, pour la boire, une lumière enfin, car je ne puis dire combien elle était bonne à mon cœur. Et c'était assez, oh! ce baiser de lumière, pour éclairer ma pauvre marche dans la nuit, vous savez bien, l'éternelle nuit de mon voyage...

Ah! je suis si triste et si seul, maintenant que vous êtes disparue.

Ah! dans le soir ne surgirez-vous plus?

Et vos pas s'en venaient, miséricordieux tant, et si innocemment et si inconscients du bonheur qu'ils apportaient; et tant, et tant, et tant de choses encore dans vos pas, dans vos menus pas d'ombre complaisante, qui ne saisissaient pas du tout les lois de l'affinité...

C'est si vieux tout ce que je dis là, si vieux que tout le monde l'a pensé, que beaucoup l'ont écrit, et c'est pourquoi j'aime à le penser à mon tour, me saturant à plaisir du charme des choses très vieilles; c'est si vieux tout ce que je dis là...

Mais vous avez quitté, à regret, j'aime à le croire, l'interminable sillon que je creuse; vous l'avez quitté pour tel autre, invisible à mes yeux et peut-être à côté du mien, attirée là par l'Inexorable...

Ah! dans le soir, pour tel autre, vous surgissez encore....

Et vous surgirez encore, et toujours, et toujours, et par delà la vie, et par delà la mort, car vous êtes immortelle comme le Destin, tandis que le Bonheur de l'homme ne dure qu'une heure.

Deux hommes ont-ils jamais été heureux en même temps?

N'êtes-vous pas le Bonheur, ombre chère, ombre du temps immémorial pour mon âme, et ne passez-vous pas ainsi de l'autre à l'un, en une prostitution vaste comme l'univers?

ALBERT STASSART.



J'AI BU TON PETIT CŒUR SANS LIE(*)

*Des printemps sereins et des étés
jettent leurs frais matins enchantés
sur les vals de cristal fleuris d'âmes,
qui brillent sous tes paupières almes...*

*Et tu as flagellé mes yeux avec les
fouets de ta candeur de bleuet !*

*Et j'ai couronné de fleurs ta vie,
et j'ai bu ton petit cœur sans lie !*

*En ta voix ne grandit nulle ivraie,
mais du froment d'ambre éblouissant
et des lys ! et des lys ! — des lys pleurant
d'amour ! des lys d'amour au cou de fée !*

*Et tes divins gestes impalpables
ont la lente défaillance d'ombres
sombres qui tomberaient sur des ondes
aux cheveux de silence innombrables...*

*Oh ! j'élève mon cœur extatique,
mon cœur ! vers ton front insoucieux,
et j'adore tes yeux léthargiques,
Magicienne, plus que mon Dieu !*

*Et se tendent aussi mes mains,
mes mains ! vers ton front insoucieux...*

(*) de *Mes sourires*, volume en préparation.

Mes mains :

*oh ! vois un ruisseau de sourires
jaillir harmonieux de leur charme,
comme d'un ciel printanier sans larmes,
et s'en venir sur tes joues mourir...*

O Reine,

*vois encore ma lèvre enflammée
de baisers d'espoir et de poèmes
cueillis en mon âme immaculée
pour en émailler ton Diadème !*

Car tu es si belle,

*si belle et saignante de prières,
et mes désirs enfants n'ont pas encore
erré sur les plaines de mystère
qui s'inhorizonnent sur ton corps !*

Et j'ai couronné de fleurs

*ta vie,
et j'ai bu ton petit cœur
sans lie !*

ARTHUR TOISOUL.



A LIÈGE

L'EXPOSITION DU CERCLE DES BEAUX-ARTS

Il n'est pas facile de déduire la juste psychologie d'une exposition d'art en province; la somme de talent qu'on y rencontre est si faible et les tentatives d'originalité sont, en face du nombre, si rares, qu'il faut se borner à citer telles toiles, tels artistes qui parfois vous requièrent par la sincérité de leurs travaux.

Aussi est-ce avec joie, lorsque l'occasion s'offre, qu'on parle des quelques essais louables de jeunes gens osant rompre avec les traditions légendaires et académiques.

Cette année, si le niveau général de l'art ne s'est pas élevé, heureusement quelques nouveaux venus se sont révélés par leurs envois.

Les paysagistes forment le meilleur contingent de l'exposition.

Parmi eux, un tout jeune homme se place au premier rang. M. Lambert, en effet, un amoureux de grand air, d'espace et de soleil, a su mettre tout cela dans ses tableaux et la hardiesse même de son talent a fait son succès. *La Grichel* est certes la plus belle page du salon. A côté de lui, il faut placer M. Sirtaine, un travailleur acharné, un esprit harmonieux et un peu mélancolique, qui a su concevoir des paysages pleins de poésie. Enfin, M. Michel, bien que très jeune, révèle déjà une sûreté de main et un esprit d'analyse du meilleur augure.

Je ne dois pourtant pas oublier MM. Sauvenière, Wurth, Bauës et Heins, qui, s'ils ne doivent pas être tirés hors de pair, n'en sont pas moins dignes d'intérêt et d'encouragement.

C'est tout pour les paysagistes.

Quant aux portraitistes, M. Lejeune a fait preuve de louables

efforts ; MM. Sirtaine et Michel, dont j'ai parlé déjà, ont une jolie délicatesse de tons ; les autres sont quelconques.

Pour ceux qui ont préféré ce qu'on appelle proprement « le tableau », citons un curieux effet de lumière de Pel, *l'Orpheline* de Defize, *la Femme Liégeoise*, une composition pleine de poésie de Delsaux, et *l'Écrivain public* de Mataine ; je ne vois rien d'autre à nommer.

Quelques sculpteurs aussi ont exposé : M. Ruloz est toujours le poète robuste que l'on connaît ; M. Sauvoye a un joli buste d'enfant ; M. H. Le Roy tâche d'être original et M. Lippens sincère.

Dans l'aquarelle, M. Wurth et M^{lle} Cambresy m'arrêtent seuls.

Il faut joindre à ces noms ceux d'un certain nombre d'amateurs ou d'élèves d'académie ; les premiers sont ordinaires, les seconds sont trop inexpérimentés encore.

Ajoutons que toutes les toiles sont mal placées et fort mal éclairées ; la salle, en effet, ne se prête pas du tout à une exposition de tableaux, mais on ne peut trouver un autre local pour l'instant.

Les meilleurs des artistes dont je viens de vous parler, exposeront probablement au premier Salon de Bruxelles et là vous aurez vous-mêmes l'occasion de les juger.

- CHARLES BRONNE.



Conférence de M. Henry Maubel sur Octave Pirmez. — Octave Pirmez chérissait la jeunesse. Cette circonstance rend plus touchante encore l'admiration si sincère, si profonde que les jeunes lettrés lui ont vouée, et qu'ils manifestent par un vrai culte rendu à sa glorieuse mémoire.

Nous y songions, avec une émotion très douce, pendant que M. Henry Maubel parlait du grand écrivain regretté devant l'auditoire choisi des *Matinées littéraires*. Et certes, Octave Pirmez lui-même eût été enchanté d'être loué si intelligemment, car cette conférence a été un régal savoureux pour les gourmets de la pensée. Dans un langage élevé, avec une distinction charmante et une délicatesse exquise, M. Henry Maubel évoque la noble et élégiaque figure du mélancolique rêveur, du psychologue raffiné, du fier et tendre poète qu'il fait surgir comme en une apparition radieuse !

Le premier livre de Pirmez, *Feuilles*, est le rameau vert cucilli dans la fraîcheur de l'aube. Les *Jours de solitude* résument sa jeunesse débordante de générosité et d'enthousiasme, endolorie cependant, précocement encline à une tristesse indéfinissable, et de bonne heure tournée par la compatissance vers les souffrances de l'humanité.

Très finement, le jeune conférencier analyse *Rémo*, cette œuvre complexe, qu'il s'est plu à fouiller curieusement, y cherchant l'âme d'Octave dans celle de son frère, et la trouvant plus vivante, plus vibrante, plus complète dans le dialogue de ces deux esprits supérieurs. Par un choix judicieux de citations heureuses, il met pleinement en relief les qualités d'élite du penseur subtil qui fut aussi un maître écrivain, un styliste charmeur et impeccable. En terminant, M. Henry Maubel esquisse le décor à la fois sévère, pittoresque et reposant dans lequel s'écoula l'existence tour à tour laborieuse et contemplative du rêveur solitaire d'Acöz.

J. C.

Eveils (ANDRÉ et MAURICE MAGRE). — Livre où se mélancolise la grâce de l'automne. Débutants, à ce que je pense, les frères Magre font un bon début. Sans que mon éloge implique pour eux la qualité d'être neufs quant au fond de leurs œuvres (et, en somme, que dire de neuf?), je constate un, ou plutôt deux talents, véritablement en *éveil*, et qui tâtonnent encore à la recherche de leur véritable voie. Je soupçonne que ne se fera pas attendre longtemps la lumière qui doit les éclairer : et que mon article les aide, je le souhaite. Ils ont réussi merveilleusement à peindre la tristesse des choses, cette tristesse vague, ce quelque chose d'inexpliqué qui traîne en l'air, autour de nous, partout et toujours, mais surtout à l'automne, cette sorte de plainte de la nature privée de ce qui lui serait nécessaire. Ils ont saisi le caractère mystérieux des soirs, sous bois, et l'ont rendu de façon extrêmement suggestive :

Je m'arrête, et ne vois au fond du chemin noir
Que les arbres qui me font signe, dans le soir.

Presque tous les vers seraient à citer au point de vue de l'harmonie, du bercement mélodieux de la phrase. Je me borne forcément :

Vous ne pourriez jamais, le soir, vous enivrer
Du grand baiser muet qui tombe du silence.

L'automne se repose aux yeux éteints des marbres.

J'ai bu le vin d'oubli du soir mystérieux.

Je n'ai remarqué que deux ou trois pièces médiocres, sur les vingt-trois qui composent le volume. Les autres restent dans une bonne moyenne; plusieurs même s'élèvent jusqu'au parfait, par exemple la pièce initiale : *Songe d'hiver*.

Pour la construction du vers, les frères Magre sont influencés, je crois, par les théories bien connues de René Ghil.

PAUL FERTÉ.

Hors du siècle, II; Sous la couronne; Devant le sphynx,
 par ALBERT GIRAUD. — Persévérant e talentueux artiste, M. A. Giraud fixe définitivement sa personnalité en ce deuxième volume de *Hors du siècle*. Et je crois y trouver mieux que jamais la caractéristique de son talent, c'est-à-dire la perfection admirable. Ah! ses vers chatoient et flambent de coloris éclatants! Ah! il a des cris sincères et sanglotants, répons si humains aux verbes d'orgueil du premier *Hors du siècle*! Ah! il épand son cœur en l'émerveillement des vers! (car ses vers sont merveilleux). Ah! oui, c'est un beau livre, parfois étrange, très personnel.

Sous la couronne et *Devant le sphynx* sont bien la continuation de *Hors du siècle*, en passant par les œuvres intermédiaires. Après cette clameur : « La haine de ce siècle aux enfants qui naîtront », avec juvénile de son orgueil blessé et désormais misanthrope, le poète a marché vers les Bergames chimériques et clairdelunées, et s'est reposé en le triomphe accalmi des dernières fêtes. Là, son cœur semblait avoir trouvé une demeure digne où reposer. (On le pressentait, en effet, angoissé et errant, derrière les admirations du passé, qui se vengent du présent : « O cuirs, en qui survit l'âme des vieux soleils », comme derrière les folles pirouettes de Pierrot.) Mais non, le poète s'est remis en route vers le Bonheur, toujours hors de ce siècle. L'a-t-il trouvé? Ah! non, sans doute... Voici qu'il pleure et sanglote en le mirage de ses derniers vers. Le volume me semble le vitrail dont il parle dans une pièce d'un volume antérieur, intitulée *Résignation*. Il appelle son œuvre :

Ces vers d'un méconnu, ces vers d'un résigné,
 Ces vers où ma douleur devient de la lumière,
 Ces vers où ma tendresse a longuement saigné,
 Comme un soleil couchant dans l'or d'une verrière.

Et voyez! à peine se dit-il triste dans quelques vers (*La Blessure étoilée, Les Vaines rencontres*); c'est « le beau roi Charles IX » et

Henri III qu'il fait parler et pleurer. Il dessine ainsi, à grands traits amples, la conception de ses personnages et ses visions d'antan. Et il jette là-dessus ses couleurs les plus ardentes et harmoniques.

Voilà : le vitrail prestigieux s'érige en les ténèbres de notre époque, que hait le poète. Et merveilleusement y pleurent les lumières, y saignent les tendresses, y agonisent les soleils de son cœur et de son imagination admirable. Tout s'éclaire extraordinairement. Et l'on joint aussitôt à l'admiration de la forme l'émotion troublante suscitée par la vérité et l'humanité de l'œuvre.

Je ne veux pas entrer dans le détail des pièces, et ne puis qu'indiquer : *La Confession d'Henri III*, poème de longue haleine, splendide ; le *Panegyrique de Charles IX* ; les *Sonnets médaillant la Renaissance* ; l'extraordinaire *Prince au vitrail* ; la *Tentation de Sandro Botticelli* et ce *Réveil ingénu*, où se synthétise en le dernier vers, l'idée de l'œuvre : « Se réveille en sursaut parmi des étrangers. »

Quelques pièces, comme *Déclin*, sont froides.

Quant à la forme du vers, — peut-être par trop classiquement arrêtée, — tant discutée et attaquée (entre autres par la *Plume*), je n'ai pas la prétention ridicule de la juger, raisonnant : L'œuvre est-elle belle ? Oui. Donc, pratiquons le vers libre, s'il nous plaît, laissons le poète tranquille et admirons.

HENRI VANDEPUTTE.

Aux prochains : *Nouvelles Kermesses*, par G. Eekhoud ; *L'Ironique Amour*, par Camille Lemonnier ; *Chansons et sonnets*, par P.-A. Hirsch ; *Ames de couleur*, par Henry Maubel, etc.



BROUTILLES

Momentanément, *Stella* ne paraîtra plus qu'en fascicules de 16 pages, mais, en revanche, ne contiendra désormais que des œuvres littéraires choisies. Elle sera donc loin de perdre le caractère artistique qu'on lui sait, et nos confrères garderont pour elle, nous en sommes persuadés, les sympathies qu'ils lui ont jusqu'ici témoignées.



Avons reçu :

L'Art jeune, n° 1. Au sommaire : Emile Verhaeren, Albert Stassart, Henri Vandeputte, André Ruyters et Aug. Levêque. (Tous nos vœux de réussite à cette Revue amie, dont le but est de faire œuvre sincère d'art et d'encourager les jeunes.) Rédaction : Rue de Brabant, Bruxelles. Abonnement : 5 francs l'an.

Pages de science et d'art, nos 1 et 2. (Tous nos souhaits également.) Rédaction : 21, rue de la Limite, Bruxelles.



Remarqué au *Mercury* : Un beau dessin d'Emile Bernard et des proses et vers de Robert de Souza, G. Rodenbach, Francis Vielé-Griffin, Eugenio de Castro, Hugues Rebell et Alfred Vallette. A l'*Ermitage* : *Gustave Moreau*, par le Sar Péladan, et un article sur *Henrik Ibsen*, traduit du norvégien par Joseph Desgenêts. En l'*Art littéraire* : Un intéressant *Essai sur la Passion*, par Edm. Pilon.



Stella,

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE

paraissant du 25 au 30 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

Belgique, un an 5 francs

Union postale 6 francs

Secrétaire de Rédaction : ARTHUR TOISOUL

Ont déjà collaboré à *Stella* : Georges Angelroth, Edgar Baes, Charles Bronne, Edmond De Bruyn, A. Bourgom, Henri de Classant, José de Coppin, Arthur Daxhelet, Joseph Desgenêts, Désy Elias, Paul Ferté, René Ghil, Francis Vielé-Griffin, André van Hasselt, Camille Lemonnier, Auguste Levêque, Paul Leclercq, Richard Ledent, Charles van Lerberghe, Albert Mockel, Henri Maubel, A.-S. de Nevermore, Edmond Pilon, Léon Paschal, Charles-Louis Philippe, Camille Roussel, Georges Rency, André Ruyters, Stéphano, Robert Sainte-Estelle, Albert Stassart, Arthur Toisoul, Henri Vandeputte, etc.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Stella ne publie **que de l'inédit** et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles et de ses opinions.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Stella est en vente :

A **Bruxelles**, chez *Istace*; chez *Wattiau*, rue de Longue-Vie;
chez *Lacomblez*, rue des Paroissiens.

A **Mons**, chez *Magerman*, 15, rue de l'Athénée.

A **Gand**, chez *Ad. Hoste*, rue des Champs.

A **Anvers**, chez *Forst*, place de Meir.

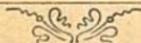
A **Liège**, chez *Gnusez*, rue du Pont-d'Ile.

A **Verviers**, chez *Gilon*, Pont Saint-Laurent.

A **Paris**, chez *Chérié*, rue Hallé; chez *Chamuel*, rue de Trévise.



Bruxelles=Bruxelles
Imprimerie Economique, Société coopérative
Rue de Trèves, 38, Quartier Léopold



2^e ANNÉE

N^o 2. — FÉVRIER

1895

Ce numéro : 50 cent.

Stella,

Revue mensuelle d'Art et de Littérature.

Direction : Rue Vautier, 38, Bruxelles.



Scintille et monte plus avant
dans l'Ether, bien au delà
des brumes et des émanations
de la fange.

Dessin de Aug. Levéque

SOMMAIRE

- ÉMILE VERHAEREN. — Vers l'amour.
FERNAND ROUSSEL. — Le délicieux égoïsme.
ARTHUR DAXHELET. — Simple pensée.
GEORGES RENCY. — Azur.
ANDRÉ RUYTERS. — Au clair de lune,
ARTHUR TOISOUL. — Depuis toujours.
ALBERT OLIVIER. — Folle.
AUGUSTE LEVÉQUE. — Exposition « Pour l'Art ».
PAUL FERTÉ et RUYTERS. — Les livres.
***. — Broutilles.

VERS L'AMOUR

*Aux fleurs rouges des paradis d'espace
Qui s'exaltent dans l'or des jours,
Comme un vent fou le torturant amour
S'enlace.*

*Oh le charme de sa douleur
Et les lances de sa douleur
Par à travers la profondeur du cœur !*

*Oh son ardeur par à travers la lassitude
Et son grand don de plénitude
Et son désir immense de la vie
Qui soudain crie et qui bondit
Si fort par au delà la mort !*

.....
*Je t'apporte toute mon âme ;
Je te la donne avec sa flamme
Mauvaise et sa folie
Pour qu'avec tes baisers, tu en sucres la lie.*

*Je mets entre tes mains tout ce que j'ai sauvé
De moi-même pour la toute douceur
Et la toute bonté qui pleure
Dans ce doux cœur à moi qui est ton cœur.*

*Et je t'aime d'autant que je te fais du mal
Et que je souffre aussi, ma tant martyrisée,
Par tes regards et tes pensées.*

*O nos cœurs mutuels dont nous sommes la proie,
Sont-ils pauvres et violents
Avec leurs cris soudains et pantelants.*

*On part, ailes dardées,
Les cœurs unis, mais les idées
Inaccordées.*

*O tes deux yeux si doux et si funestes,
Tes yeux irresponsables de la mort,
Tes yeux si clairs mais qui s'attestent
Ceux que darde vers moi le sort.*

*O leur ardente et frémissante joie,
Parfois, sous le miroir tout à coup clair du front ;
Ou bien leur si humble misère
Tels soirs, quand à genoux nous demandons pardon
L'un à l'autre, d'être sur terre.*

.

*Pourtant comme l'amour nous fut triomphe et réconfort,
Comme nous nous sommes grandis nous-mêmes
Par l'ineffable baptême
Dont cet amour fut le flot d'or.*

*Comme un envol d'êtres nouveaux et clairs
S'est tout à coup désincarné de nous,
Sous la forme de pensées fous
Et de désirs en coups d'éclair.*

*Comme notre cerveau et notre torse
Se sont comme élargis en force
Pour contenir le merveilleux effroi
Des lacs d'amour qu'on sent s'illimenter en soi.*

*Comme nous tendons toujours plus loin nos bras,
Nos inlassables bras éreintés d'impossible,
Et comme à des clous d'or nous attachons la cible
Toujours plus haut vers les grands buts inaccessibles.*

*Et qu'importe se perdre en des tortures
Et se tant torturer et s'aimer tant pourtant
Et raviver toujours l'agonissante aventure,
Si c'est pour s'éprouver plus fortement battant
Au rythme haletant
Qui fait voler et fermenter le sang
Par à travers l'éternité de la nature ?*

EMILE VERHAEREN.



LE DÉLICIEUX ÉGOISME

*A Henry Maubel,
sympathiquement.*

L'ombre tombait en cendre fine dans la lumière mourante et pâlie, tandis que langoureusement argentée, l'eau du fleuve coulait dans un songe de paix et de silence. Sous les clartés d'un couchant rose et tendrement bleuté, les arbres tachaient le ciel de leurs cimes éthérées, tant la lumière les pénétrait en jouant dans leurs feuilles.

Nul bruit profane ne venait troubler la religiosité du silence, que seule rythmait la lente coulée du beau fleuve, sinuant au milieu de mystérieux massifs et qui, graduellement pourpré, était englouti par l'orbe du grand soleil couchant.

Et l'ombre plane-plane, en frissons plus rapides et foncés, s'alourdissait sur terre, mettant en linceul les cimes végétales tantôt si roses et si tendrement bleues. La voix étrange du fleuve s'atristait maintenant dans la somnolence des choses.

Mon âme s'en était allée, ce soir de mélancolie, studieuse de sa peine, avec un fol et bon espoir qu'elle n'osait s'avouer, vers le lointain, vers toute cette lumière mourante et reculée, à la recherche peut-être d'une autre âme amie, d'une âme compatissante qui viendrait auprès d'elle, moins triste et plus belle, et qui lui donnerait un long baiser, dans l'étreinte de leur mutuelle tendresse. Et l'on eût dit sa peine comprise en ce bel horizon de songe. Chaque petite perle des chants d'oiseaux semblait être quelque appel éperdu et je voyais mon âme, à l'allure si lasse, comme au lendemain d'une grande souffrance, s'arrêter interdite, si doucement explorée et si doucement vierge qu'un grand et douloureux amour

naquit en moi pour cette pâle orpheline qui m'abandonnait ainsi, pour n'avoir pas pu trouver dans mon cœur les joies communiantes, si secrètement désirées.

Une étrange émotion palpait en mes yeux, et dans cette nuit claire où venaient encore se fondre des voiles de clarté fugitive, roses et bleues, la chimère de mon âme lentement se dressa en une ombre de grâce et de désir.

Maintenant sur le fantasque miroir du fleuve, d'incertaines étoiles reflétaient leurs ailes rayonnantes et tout se taisait et tout somnolait dans le délicieux parfum frais des verdure nocturnes. On eût dit quelque exhalaison de fleurs inconnues et captieuses, et, dans cet horizon d'ombre, de glissantes fuites de lumières et de mystères inquiets, j'ai compris, dans une suprême vision, la cruauté que j'avais eue pour mon âme qui me quittait et qui cherchait loin de mon cœur, une tendre affection. Je me torturai avec les délices que l'on doit éprouver à faire souffrir un tout petit enfant, très faible et très pâle, dont les yeux se cerclent de veines bleues. Je me torturai en croyant que c'était pour moi la fin de toute joie et que sans doute, maintenant, j'irais dans la vie comme un pénible proscrit. Pourquoi n'avais-je point compris plus tôt combien tout est si vain dans l'amour d'autrui qui passe et disparaît comme un simple désir? J'aurais pu si bien élever l'ombre de grâce jolie qu'était mon âme et qui me fuyait sans un regret! Je l'eusse tendrement à ma guise éduquée et, selon les besoins d'affection de mon cœur, j'eusse été pour elle un fiancé d'une insinuative douceur et d'une bonté conquérante.

D'autres reproches suivirent ceux-là, qui me crucifiaient les lèvres de chagrin. L'amertume d'un bonheur si volontairement perdu s'apesantissait sur ma conscience comme un fardeau, tandis que s'accroissait et se précisait l'étrange amour naissant. Lentement, comme si vraiment il se fût agi d'une réalité, je me

suis approché de cette impalpable aimée et je lui ai fait, avec une naïve simplicité d'enfant, l'aveu de ma tendresse et la confession de ma faute.

Ce fut un moment d'indicible confusion, durant laquelle ma fierté se plia et s'agenouilla avec joie. Tout orgueil était mort et une passionnante anxiété me poignait. C'est à peine si j'avais osé lever mes regards sur ses yeux doux et profonds comme un miroir de puits, et mes paroles humbles prenaient en passant sur la pourpre des lèvres une douceur que je m'ignorais. Et lentement, dans une musique de phrases alanguies, je lui ai dit l'horreur de ce qu'allait être la solitude de mon cœur orphelin, maintenant qu'elle voulait à jamais me quitter, se livrant à l'adoration d'une âme sororale. Et je lui dépeignis aussi les splendeurs des pa'ais encore fermés qu'elle trouverait prêts à la recevoir, et les pays mystérieux que nul encore n'avait parcourus, et les lointains horizons imagés de villes et de forêts violettes d'où montaient des symphonies qui pour elle, seraient de troublantes marches nuptiales. Et je lui ai dit encore la pénétrante douceur de s'aimer dans le mystère et l'ignorance des autres, loin de l'envie et des malsaines et banales curiosités. Dans l'intime communion de nos baisers et de nos longues adorations, quelles heures précieuses à mourir, en chantant des strophes intellectuelles, sans jamais devoir s'occuper d'une âme étrangère à laquelle on se serait allié !

Et pendant qu'ainsi mes lèvres s'en allaient à la conquête du bonheur, le ciel éparpillait ses clartés lunaires : on eût dit de fines et diaphanes soieries souriantes. Les ténèbres reculaient avec lenteur jusqu'au fond des arbres argentés, là-bas derrière les massifs. Les fleurs champêtres qui bordaient le fleuve, comme des étoiles de couleur, semblaient renaître plus droites et plus vivantes, et dans les hautes cimes quelques oiseaux chantèrent.

Alors l'ombre fine et jolie, qu'était mon âme, me releva. Elle

me regarda longuement, et sans doute comprit-elle l'inanité des affections étrangères si déprimantes et l'inutilité d'émettre dans un cœur inconnu la veille, les richesses d'un amour personnel. Elle revint à moi, se fondit dans ma tendresse, remit dans les palais abandonnés de la vie et du soleil, et sur les blonds étangs à nouveau régna ma rêverie souveraine et féconde ! Sans un mot, si simplement, ces tendres fiancailles se firent, dans la puissante harmonie de cette nature nocturne. Le murmure de l'eau s'accrut, se transforma, et à nos oreilles ravies une délicieuse marche nuptiale nous révéla d'intimes joies — victoire de l'égoïsme et possession de soi ! — que jamais peut-être nous n'eussions connues, sans cette suprême minute d'intérieure clarté ! Cette heure de bonne sagesse avait maintenant pour nous d'ineffables jouissances et tandis que s'inclinaient les fleurs et que l'eau rive-raine chantait à nos côtés, nous échangeâmes un long et frissonnant baiser — celui des longues joies personnelles !

FERNAND ROUSSEL.



Simple pensée

DE L'AMOUR PERDU...

*Des cœurs, oh ! tant de cœurs, que fait naître un seul jour !
Or, combien apprendront la loi sainte d'amour ?...*

*Chacun est un foyer que le destin allume,
Mais l'ennui, si souvent, l'ennui seul les consume !...*

*Ils grelottent de froid, les pauvres tristes cœurs
Où ne luit nul soleil, où s'égouttent des pleurs...*

*Tant de petits foyers ont flambé, solitaires :
De leurs feux auraient pu s'éclairer nos calvaires...*

*Rien ne les réveilla, rien ne les fit frémir ;
En le calme final bientôt ils vont dormir...*

*Ils n'auront rien chauffé de leur flamme inutile ;
Ils s'éteindront sans bruit, comme une étoile file...*

ARTHUR DAXHELET.



DEPUIS TOUJOURS... (*)

*Depuis toujours mon cœur est bon comme du pain,
et ce n'est pas d'hier qu'en lui coule ce vin
d'amour que tu sais bien !*

*Depuis toujours mon âme se consume,
mon âme et ses sourires d'air
et sa joie et sa douce chair,
aux clairs éclairs des soleils d'amertume.*

Et j'ai ouï la voix trompeuse des sirènes !

*Et de mes mains pures,
jointes en calice, j'ai puisé de l'azur
en l'eau des fontaines !*

*Et j'ai ouï la flûte argentine et berceuse
des blondes ondes !*

*Et j'ai vu s'essorer des colombes heureuses
en les aubes blondes !*

*Et je me suis couché bien des fois dans les champs
où, rouges d'auréoles,
de sots coquelicots faisaient des cabrioles
sous les pieds du vent !*

*Va, je me sens poète et j'en pleure de joie,
ô ma bien-aimée :
en tes chers yeux, peut-être laids, je ne vois pas
une fleur fanée !*

ARTHUR TOISOUL.

(*) de *Mes sourires*.

FOLLE

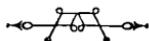
*Elle était à genoux devant toi, pâle étoile,
pâle étoile rivée aux sombrours du long voile
des nuits languissantes et mystiquement belles !
Elle avait dans les yeux des ardeurs de chapelle !*

*Et puis, dans son extase, elle éleva les bras,
ses bras timides et toujours follement las,
oh vers toi, oh vers toi, pâle étoile des rêves,
et, cruels, tes regards alors furent des glaives.*

*Et ces glaives sanglants ont déchiré son âme,
ses bras sont retombés, ses yeux n'ont plus de flammes.
Puis, ivre d'avoir bu tes lueurs de corolle,
lasse elle cahote et ce n'est plus qu'une folle !*

Et c'est d'avoir du ciel en elle qu'elle est folle !

ALBERT OLIVIER.



EXPOSITION « POUR L'ART »

I

Les astres d'or que nous voyons se mouvoir dans l'inconnu ne font pas de bruit en marchant, et leurs clartés descendent nous inonder sans que nous nous en apercevions. Il en est ainsi des sphères élevées de l'Esprit humain. Envolées soudainement des cercles ignés et des treillis d'épines, qui encagent l'humanité sur la terre de laideur et de douleur, pour se rapprocher graduelle-

ment toujours de la Lumière calme et du Ciel libre et fier, elles échappent enfin à l'attention des damnés qui s'agitent stérilement ici; mais leurs lumières les pénètrent, les purifient et les consolent à leur insu.

II

« Pour l'Art » fit peu de bruit. Il y avait là tout ce qu'il faut pour n'en point faire : le calme mépris des grosses caisses tonnante à la porte; le tranquille dédain des plumes stipendiées; assez de talent fier pour rendre cois les stériles, les envieux, les méchants; assez de génie pour que la bêtise universelle n'y vît rien, et, par dessus tout, le très saint orgueil qui fait au Pur et au Vrai, tenir le front haut, toujours, et lui interdit de le courber devant les nullités influentes autour desquelles tant de plus petits pantins s'agenouillent et évoluent respectueusement.

III

Les choses supérieures ne sont compréhensibles et aimables que pour les êtres supérieurs, et partant, vouées au minimum d'éloges. Plus l'intellectuel s'élève, et moins sont capables de le suivre le grand nombre de cerveaux; au point culminant de son élévation, il serait seul. C'est ce qui constitue les progrès à réaliser par l'humanité ces phares placés sur les inaccessibles par les génies terrestres; c'est aussi ce qui constitue les grands rêves utopiques qui la consolent.

IV

A moins de viser au louis d'or et aux satisfactions piteuses de l'homme, l'artiste n'aura comme but que la Beauté parfaite, absolue pour ses œuvres. Plus celles-ci deviendront parfaites, moins il recevra de louanges; mais celles qu'il recevra lui feront facilement mépriser toutes les autres, car elles viendront alors de ceux qui comptent pour tout un peuple ici-bas et de ceux qui finissent par imposer leurs jugements, comme des lois.

V

« Pour l'Art » fit peu de bruit. C'est que les œuvres constituant son principal intérêt n'étaient pas de celles qu'à l'heure présente on loue et admire pour leur déséquilibre, leur folie, leur ignorance, leur étrangeté, leur drôlerie, enfin pour tout ce que ceux qui veulent avoir l'air de s'y connaître appellent suggestivité. Il y avait au contraire la sereine volonté d'être sincère et honnête avec l'Art sacré. Quand on a les yeux emplis des images merveilleuses créées par les maîtres immortels, on ne triche pas avec l'Art. Quand on est honnête, on ne fait pas de la laideur épatante, de la drôlerie, de l'originalité contraire aux éternelles grandes lois de l'Art saint ; on laisse ces choses aux crétiens et aux hâbleurs. Quand on pense, quand on observe, quand on sent, quand on sait, tant de choses de la vie de l'Homme se dressent trop grandioses et belles devant soi pour s'arrêter à l'épate du bizarre. Quand on a en soi ce qui constitue le Vrai Artiste, on se sent trop de devoirs envers l'Homme et l'Art pour les ravalier ainsi.

VI

« Pour l'Art » manquait un peu de cohésion. Vraiment, quand on vise au grand art, on doit avoir le courage d'éloigner de soi tout ce qui est le petit art. Il y avait encore là, chose étonnante, quelques réalités bêtes, quelques bizarreries, quelques épates : ces choses que l'on voit maintenant jusque dans la loge des ronds-de-cuir et des concierges. Il y avait aussi de l'art industriel. C'est faire une concession condamnable au mauvais goût courant et aux idées qui trottent les rues. Que ces affaires demeurent à leur place chez les commerçants. L'Art ne permet pas à ses fidèles de se mêler ainsi à la vulgarité ni de faire voisiner leurs œuvres de pensée avec des objets faits pour la satisfaction matérielle. Il est des choses qu'on ne marie pas sans être sacrilège ou ridicule.

LEVÊQUE.

LES LIVRES

L'Ironique Amour, par CAMILLE LEMONNIER (Paris, Dentu).

Les Miroirs de jeunesse, par LOUIS DELATRE (Bruxelles, Lacomblez).

Sonnets et chansons, par PAUL-ARMAND HIRSCH (Paris, librairie de l'Art indépendant).

En commençant, et une fois pour toutes, je demande pardon à mes lecteurs et à mes auteurs, d'être si court dans mes comptes rendus. Qu'on n'en accuse que le format restreint de la Revue.

Et c'est dommage vraiment, pour un livre comme *l'Ironique Amour*, où se synthétise toute l'œuvre d'un maître, avec ses tendances, avec ses manières, avec ses styles différents. Tour à tour, M. Lemonnier s'y montre miniaturiste merveilleux, ouvrier dur et grand, taillant dans le roc des conceptions qui rappellent le *Mûle* et le *Mort*, et surtout, oh ! surtout, psychologue raffiné des petitesesses de l'amour. Je ne citerai pas de titre parmi ses contes, sinon pour dire que « la Maison près d'une rivière » me semble le mieux rendu, sans que toutefois cet éloge particulier implique le moindre ergotage sur les autres contes : non, tout est parfait dans *l'Ironique Amour*, comme du reste dans tous les livres sortis de la plume féconde de Camille Lemonnier.

Les Miroirs de jeunesse (*) sont un des livres les plus sincères qui aient paru en Belgique. Ce sont bien les pensées de tout jeune homme qui va passer dans la virilité, et qui, auparavant, se complaît à se regarder longtemps dans les miroirs des années antérieures. Et M. Delattre s'y retrouve, et il nous dit simplement, sans pose, comme il se voit, comme il se pense. Et les souvenirs abondent sous sa plume, et surtout vient s'y presser en mots chauds et vibrants tout son amour panthéistique pour la nature. Ah ! c'est un jeune, M. Delattre, un jeune qui comprend la vie de la bonne façon et qui nous fera *quelque chose* dans l'avenir !

(*) Ce livre n'a pas été envoyé à *Stella*. (Note de la Direction.)

Les *Sonnets et chansons* de M. Paul-Armand Hirsch sont d'une poésie toute philosophique, que l'on voudrait voir, parfois, plus accessible à tous. Mais, en somme, c'est d'un bel effort et d'un talent qui évolue. Quand M. Hirsch aura trouvé sa véritable voie, il nous donnera certes un beau livre. PAUL FERTÉ.

Nouvelles Kermesses, par GEORGES ECKHOUD. — Lues déjà, elles ont été relues avec le plaisir de voir s'affirmer et s'intensiver la prime impression. En le cadre large d'une nature âpre et fruste, à beauté mélancolique, dans le deuil splendide des Campines, vit et s'ébaudit la matérialité colérique et tendre, sauvage et bonne, essentiellement triste du paysan flamand. *Kermesses*, ce sont ses joies affectueuses et brutales, ses joies orageuses et navrées où luit l'éclair bref et meurtrier des couteaux; ce sont les nostalgies, dolentes, mal résignées, des gars casernés, déracinés de leurs sablons et transplantés dans les purulences urbaines, et encore, en le primesaut d'un caractère impétueux, la révolte homicide contre l'injustice. Suivent et s'espacent des contes plus doux et reposants. *La Fin de Baets* : l'amour de deux humbles vertueux en le Gomorrhéen Baets, et leur fuite parmi les vengeances et les fureurs destructives du fleuve, justicier submergeur. *Clochettes de houblons* : une délicieuse et subtile transposition où l'on respire, à pleine âme, le charme intime et familial de la poésie hollandaise. Et *Marinus* et le *Cœur de Tony Waudel* et les *Débonnaires* et le *Las d'aller*. c'est toujours l'identique impression d'un peuple farouche, triste et bon, au travers du même émouvant paysage. *Kermesses* n'est pas le livre rabelaisien que fait présager le titre, c'est un livre d'apitoiement et de sourde propagande, le livre d'un artiste qui voit les choses modernes, qui juge et qui parle, le livre d'un homme loyal et sincère, d'un homme qui aime et fait aimer, livre noble et juste, digne du nom qui l'a signé et de la cause qui l'a inspiré. ANDRÉ RUYTERS.

BROUTILLES

Particulièrement intéressant, le numéro de la *Nouvelle Revue internationale* de cette semaine renferme un article sensationnel d'Emilio Castelar, l'illustre homme d'Etat espagnol, sur la politique française. Les derniers événements y sont analysés avec une rare compétence et il est complété par des portraits pris sur le vif de Félix Faure, Casimir Périer, Brisson et Dupuy. Cet article, d'une audacieuse éloquence, aura un retentissement immense dans toute l'Europe.

Lire dans ce même numéro : *La Contagion du meurtre et du chantage*, chronique documentée de grande actualité, par Denise; — *M. Félix Faure*, remarquable biographie, par Gaston Robert; — *Lettre d'une voyageuse*, charmantes descriptions du littoral de la Méditerranée : Toulon, Cannes, Nice, etc., par M. R.; — *Scènes de la vie australienne*, captivants récits d'aventures et de voyages, par Paul le Franc; — *Sans Dot*, intéressante nouvelle de Marius Bernard; — *Les Poètes flamands*, traductions des meilleures pièces, par Achille Millien; — un chapitre traitant des journalistes et des journaux de *La Forge*, le magnifique roman de M^{me} Urbain Rattazzi; — *La rébellion du Christ*, étude philosophique de Léon Hennebicq; — *Le Théâtre*, critiques d'Armand Silvestre; — enfin d'autres articles littéraires et artistiques signés Michaud d'Humiac, Vurgey, Simone, etc.; et des correspondances de l'étranger.

Abonnement : 50 francs. — Le numéro : fr. 2.50. — Paris, boulevard Poissonnière, 23.

*
* *

Remarqué aussi : *La Plume*, numéro consacré à Puvion de Chavanne, et le *Mercur* où nous lisons : « D'un commun accord

entre la *Nouvelle Revue allemande* (*Neue deutsche Rundschau*, ancienne *Freie Bühne*) et le *Mercure de France*, l'opinion d'un certain nombre de personnalités des deux pays a été sollicitée sur la question suivante : *Toute politique mise de côté, êtes-vous partisan de relations intellectuelles et sociales plus suivies entre la France et l'Allemagne, et quels seraient, selon vous, les meilleurs moyens pour y parvenir? »*

Si nous étions Français, nous nous empresserions de répondre *oui*. L'Allemagne, comme la France, compte parmi ses enfants des écrivains de génie, pardi! Et tous les intellectuels ne doivent-ils pas se tendre fraternellement la main? Quant aux moyens pour parvenir à cela, peuvent-ils exister ailleurs qu'en la bonne volonté des parties intéressées? Que les Allemands lisent donc sans parti-pris les ouvrages français et que les Français lisent les ouvrages allemands!

*
* *

Nous apprenons que l'*Art littéraire*, la vaillante revue parisienne dirigée par M. Louis Lormel, fusionne avec l'*Idée moderne*.

*
* *

L'exposition Degreef aura lieu dans les premiers jours de mai. Le *Cercle artistique et littéraire* a bien voulu prêter ses locaux à cette œuvre d'art. Le public intelligent lui en sera reconnaissant et nous l'en remercions au nom des amis du regretté Degreef.

*
* *

Reçu : *Ames de couleur*, par Henry Maubel; *En symbole vers l'Apostolat*, par Max Elskamp, etc.

Stella,

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE
paraissant du 25 au 30 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

Belgique, un an 5 francs

Union postale 6 francs

Secrétaire de Rédaction : ARTHUR TOISOUL

(Le vendredi, de 4 à 7 heures)

Ont déjà collaboré à *Stella* : Georges Angelroth, Edgar Baes, Charles Bronne, Edmond De Bruyn, A. Bourgom, Henri de Classant, José de Coppin, Arthur Daxhelet, Joseph Desgenêts, Désy Elias, Paul Ferté, René Ghil, Francis Vielé-Griffin, André van Hasselt, Camille Lemonnier, Auguste Levêque, Paul Leclercq, Richard Ledent, Charles van Lerberghe, Albert Mockel, Henri Maubel, A.-S. de Nevermore, Edmond Pilon, Léon Paschal, Charles-Louis Philippe, Fernand Roussel, Camille Roussel, Victor Remouchamps, Georges Rency, André Ruyters, Stéphano, Robert Sainte-Estelle, Albert Stassart, Arthur Toisoul, Henri Vandeputte, Emile Verhaeren, etc.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Stella ne publie **que de l'inédit** et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles et de ses opinions.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Stella est en vente :

A Bruxelles, chez Istace; chez Wattiau, rue de Longue-Vie;
chez Lacomblez, rue des Paroissiens.

A Mons, chez Magerman, 15, rue de l'Athénée.

A Gand, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A Anvers, chez Forst, place de Meir.

A Liège, chez Gnusez, rue du Pont-d'Ile.

A Verviers, chez Boumal.

A Paris, chez Chérié, rue Hallé; chez Chamuel, rue de Trévise.



Frelles-Bruxelles
Imprimerie Economique, Société coopérative
Rue de Trèves, 38, Quartier Léopold



2^e ANNÉE
N^o 3. — MARS

1895

Ce numéro : 50 cent.

Stella,

Revue mensuelle d'Art et de Littérature.

Direction : Rue Vantier, 38, Bruxelles.



Scintille et monte plus avant
dans l'Elther, bien au delà
des brumes et des émanations
de la fange.

Dessin de Aug Levêque

SOMMAIRE

- STELLA. — Paroles attendues.
EDGAR BAES. — Roma (cul-de-lampe).
ARTHUR TOISOUL. — Depuis lors...
HENRI VANDEPUTTE. — L'escalier.
ANDRÉ RUYTERS. — Chanson de consolation.
GEORGES RENCY. — Azur.
CAMILLE ROUSSEL. — Au pauvre.
JOSÉ HENNEBICQ. — A la mémoire de Villiers.
A. S. — L'œuvre de Max Elskamp.
EDG. BAES et ARTH. TOISOUL. — Livres.
*** — Brouilles.

N. D. L. R. — Quelques pages inédites de M. Henri Mazel nous sont parvenues trop tard pour encore paraître en *Stella*. Nous les conserverons donc pour l'*Art jeune*.

PAROLES ATTENDUES

S'il est beau de voir, dans une famille, des frères aimer leurs aînés jusqu'à l'idolâtrie, il serait ridicule de les admirer encore quand leur adoration ne s'arrête même pas devant des actes préjudiciables aux intérêts communs.

La Jeune Belgique, à qui nous avions voué la reconnaissance la plus entière en souvenir du branle donné par elle au mouvement littéraire belge, nous a déliés elle-même du servage moral où nous nous tenions. L'article, signé Valère Gille, qui étale ses turpitudes contre Verhaeren dans son numéro de février, doit soulever dans le cœur de tout artiste un hoquet de dégoût.

Ces messieurs de la *Jeune* se gobent de façon amusante, et l'on croirait vraiment, à les lire, qu'ils ont seuls en main le sceptre du bon goût en Belgique.

Mon Dieu ! si cela amuse ces petits bonzes de décocher de temps en temps une flèche inoffensive au vers libre et à ses adeptes, qu'ils continuent leur jeu : nous ne nous posons pas en empêcheurs de danser en rond. Mais quand ils attaquent vilainement et salement des hommes, des génies, des poètes ! comme Maeterlink et Verhaeren, halte-là ! Si ces braves défenseurs de la rime riche et de tout le vieil attirail romantique sont rentrés en enfance, qu'on leur donne un conseil de tutelle !

Mais ce qu'il importe avant tout, c'est de faire le vide et le silence autour de cette Revue en retard. Que ses abonnés se désabonnent, que ses lecteurs au numéro cessent de l'acheter, et surtout, oh ! surtout, que les écrivains n'aillent plus salir leurs œuvres au contact de ses feuillets.

Bientôt le groupe réactionnaire se réduira à sa plus simple expression.

Et vienne alors le *Coy rouge*, fanfarer le réveil définitif des Jeunes.

Et que là, dans cette Revue large, apparaissent unis tous nos chers grands artistes du présent et tous nos artistes de l'avenir.

Et « cap sur le Zénith ! »

STELLA



DEPUIS LORS... (*)

Je ne vis pas le mensonge, ma bonne amie,
En les jardins miraculeux de ta beauté,
Et vers ton cœur où prie ta vie,
Ton cœur beau comme un jeune pré,
Ton cœur beau comme une vague bleue
Où glisserait le geste d'une aurore,
Je dirigeai le vol heureux
De mes sourires.

Et te chanta, très doucement, ma lyre.

Depuis lors,
J'ai su tes joies
Et tes espoirs en or,
Tes chagrins, tes émois,
Et puis ton corps ;
J'ai su aussi ton âme,
Car je l'ai vue s'éparpiller en blanches flammes
Sur les rives de tes yeux et de tes lèvres,
Lorsque ensemble égarés
Dans le mystère ami
Des grands bois que tu sais,
Nous attendions la nuit,
Pour cacher nos baisers
Dans son silence en deuil.
— Ah ! ces instants dorés :
Parfois, à nos côtés,
La chute d'une feuille

(*) d'un volume en préparation.

Pleurait languissamment comme une fleur qu'on cueille.
Ah! ces instants où mes bras t'enlaçaient,
Où tremblaient mes soupirs,
Où, sur ton front, je voyais luire et sourire
Triomphalement
La couronne de ton charme!
Ah! ces instants où mon cœur
A ton cœur faisait hommage
De ses plus beaux espoirs et de ses belles fleurs!
Ah! ces instants où je voyais tes extases
Si douces et tout en larmes
D'être frêles et comme un bel oiseau en cage,
Devant Amour et la fraîcheur de son grand âge!

Ah! douce mienne et folle et bonne et belle,
Je ne saurais dire combien je t'aime,
Mais quand ma voix te fait don de phrases d'amour,
Il me semble que des clartés de jour
Tombent comme une flèche en mon cœur,
Ah! douce mienne et folle et bonne et belle,
Et des frissons si doux qu'on dirait du bonheur,
Qu'on dirait de la joie,
Qu'on dirait de l'extase,
Ou bien des mains d'enfant ou bien des voix
Très lasses,
S'épandent sur mes yeux où s'éveillent des pleurs...
— Et les pleurs d'amour ne sont-ils pas pour nos yeux,
O sœur
Chérie,
Ce qu'est la pluie
Pour le guéret depuis longtemps veuf de fraîcheur?

ARTHUR TOISOUL.

L'ESCALIER

La lampe éclaire l'escalier.

La cave briquée suinte le froid. La fenêtre — un menu carré de verre qui se déselle du châssis — large ouverte, encadre de la nuit.

Silence.

La maison est vide.

La vieille dame pauvre chuchotte, là-bas, quelque salut.

Rien, dans les chambres vides et crépusculées, qu'ici, cette lampe.

Grasse, comme elle arde sa petite flamme fumeuse!

Grand silence.

L'escalier vit. Oui, bien sûr! Et son âme parle et s'étale sous les lueurs.

Comme des plaintes, retentissent des craquements.

Et la flamme parfois crépite.

C'est un très vieil escalier, demeuré éternellement là, comme quelque être d'autrefois.

Du temps des ripailles, on l'éreinta. L'usure ronge les marches, où, sous le polissage des pas, s'écartellent plus visiblement les nœuds du chêne.

Les marches sont larges.

Pour quels pas incertains ou vieillots les a-t-on taillées?

À les voir l'on ne peut s'imaginer l'arbre feuillu et craquant de sève, dont elles furent sciées. Elles forment l'escalier, semble-t-il, comme les membres forment l'homme.

Et elles sont belles. antanquesques.

La rampe monte sans courbe jusqu'à la trappe, maintenant close, qui sert d'entrée. Ses montants sont des doigts. Et son échine a l'air las.

Des entailles polies partout.

Sur le pilier du bas, terminé en boule, des armoiries plébéennes :
une pioche, une bêche et un rateau qu'ennouent des épis.

La rampe, d'un noir accentué, va jusqu'au plafond, en une
ascension morne.

Les lueurs la découpent sur le mur, faiblement et par tressails.

L'escalier est grave.

Quel pensif ombré y projette donc la lampe ?

Et c'est aussi un effacé vieil or de Rembrandt sur les marches
usuelles.

La lampe fume.

Avec la vague clarté entrent, par la fenêtre, des relents de
murmure.

Silence.

Et dort et vit le las escalier sous la lueur déteinte.

Silence.

Puis, un grand coup cogne, dans le détirement des bois humides.

Et sur le dallage rouge clignote la lampe.

Le verre, pansu et sale, s'enfume de plus en plus.

Les rayons se rapetissent sous l'allongement des ombres.

Silence.

Tressails de la lumière essoufflée.

Craquement.

L'escalier vit.

Et cligne et cligne la flamme, difformant les lignes.

Silence.

La nuit s'éclaire au dehors.

Une étoile, comme un trille, vibre en l'azur sombre.

Et la lampe s'éteint.

Mol, un rayon de lune coule sur l'escalier.

HENRY VANDEPUTTE.

CHANSON DE CONSOLATION

A. G.

Jadis, quand l'âme en joie,
je m'en allais de toi,
après avoir baisé tes yeux et tes cheveux,
ta bouche et ta poitrine,
après avoir senti battre ton cœur aimant
sous mes lèvres d'enfant
ravi,
après avoir, chère, de main lente et caline,
caressé, doucement, la douceur de ton corps :
oh ! j'emportais encore
un peu de toi sur moi
et, l'âme en joie et l'âme en fête,
je baisais ton odeur demeurée à mes doigts !

Maintenant — misère ! Les lauriers sont coupés !
Et les lèvres sont closes !
Nous avons effeuillé
nos jours comme des roses
et je ne te vois plus !
Mais dans mon cœur encor tu demeures vivante,
vivante et jeune et belle.
Et je t'aime et je t'ai — ô dame —
Et je peux
quand je veux,
au travers de mes larmes,
baiser ton souvenir dans le creux de mon âme !

ANDRÉ RUYTERS.

AZUR !

Pour Henri Vandeputte.

Ah ! ce rien, ah ! ce tout, ah ! ce subtil azur,
 épanoui pour le triomphe des réveils,
 et qui monte, et qui monte, oh ! si doux, oh ! tant pur !
 et qui monte sans cesse à l'assaut des soleils !

Ah ! les pays encore, et les pays du bleu,
 où chante en trilles d'or la paix des harmonies,
 où tout est calme, où tout est saint, où tout est dieu,
 les suaves pays des amours infinies !

Ah ! partir, ah ! trouver les pays de l'azur,
 ah ! partir vers l'azur en vol d'apothéose !
 Ah ! l'azur, ah ! l'azur dormant sur le blé mûr !
 — Ah ! secouer un peu ces langueurs de névrose !....

GEORGES RENCY.

AU PAUVRE

*Ton cœur se gonfle, souffrant, d'une grande âme,
 Et tes prunelles reflètent l'empire des angoisses,
 Toi que des rides balafrent,
 Comme des cinglures de douleur.*

*Tes paupières fripées salissent tes yeux purs,
 Comme des larves sur des fleurs,
 Et ton regard dit aux méchants : « Je suis bon,
 Humble de la misère et de la laideur. »*

*Les plis de ta pelure nichent la fatigue,
 Misérable puant dont l'âme dans l'éther
 Fette par tes yeux les parfums de sa douceur.*

*Sublime pitoyable d'une naissante race,
 O Toi ! grand homme infime, inconscient du mauvais,
 Laisse-moi t'adorer et laisse-moi pleurer !*

CAMILLE ROUSSEL.

A LA MÉMOIRE
DU
COMTE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Le Conseil municipal de Paris vient de prendre une décision qui l'honore et que les admirateurs du comte de Villiers de l'Isle-Adam apprendront avec joie.

Sur la proposition de MM. Grebeauval et Escudier, le Conseil a décidé à l'unanimité que les restes mortels du poète d' « Axël » seraient transférés au Père-Lachaise aux frais de la ville de Paris et qu'une concession gratuite à perpétuité serait accordée à Villiers.

M. Lucien Descaves avait, il y a quelque temps, fait appel aux fervents du grand mort afin de lui acheter une concession au cimetière des Batignolles.

Les sommes souscrites s'élèvent à plus de deux mille francs. Elles serviront à ériger un monument à la mémoire de Villiers.

Je ne puis me figurer que tout ce qui reste de l'être aimé ou vénéré se trouve en ce morceau de terre, sous cette pierre ou sous ces fleurs.

Je préfère ne pas même y songer et croire que son âme s'est envolée vers de firmamentales contrées, vers de bleus paradis, parmi les voies lactées... je ne sais où.

Le poète d' « Axël » n'a désiré ni carnavalesques funérailles — « la popularité, surtout dans les choses de l'esprit, est toujours un encanaillement », a dit d'Aurevilly — ni statue, ni Panthéon. Pour lui la mort n'était-ce pas le « *devenu* », l'*impersonnel* !

Cependant la nouvelle qu'on allait jeter ses cendres aux quatre vents m'émut douloureusement comme elle attrista d'ailleurs tous ceux qui ont voué à ce génial Villiers un culte fervent et pur.

Le douloureux émoi est aujourd'hui passé. Grâce à l'initiative

de M. Lucien Descaves, grâce aussi au Conseil municipal de Paris, nous pourrions aller nous recueillir devant ce qui fut le comte de Villiers de l'Isle-Adam, devant les restes de l'écrivain immortel des « Contes cruels », « d'Akedysseril », de « la Révolte », de « l'ironiste », de « Tribulat Bonhomet »!

Ce n'est pas encore justice pourtant si l'on songe que Tennyson repose à Westminster!

C'est à Saint-Denis, ainsi que le disait M. Edmond Pilon dans une respectueuse chronique (*Cocarde*, 2 mars 1895), que le comte de Villiers de l'Isle-Adam devrait dormir du grand sommeil.

Néanmoins, il faut louer le Conseil municipal de Paris de son intelligent mécénisme. Il faut le proposer comme exemple à nos édiles. Nous avons, nous aussi, un grand méconnu, un grand oublié, un noble et pur penseur : Octave Pirmez.

L'heure de la justice ne sonnera-t-elle pas bientôt pour lui comme elle a sonné déjà pour l'auteur d'« Uilenspiegel »?

Au lendemain de l'inauguration du monument De Coster, M. Jean Delville, dans une lettre publiée par la *Jeune Belgique*, demandait que l'on se souvînt de l'écrivain des « Heures de philosophie ». M. Henry Maubel conférençait dernièrement encore — si je ne me trompe — sur « Octave Pirmez ».

A nous, jeunes, de fomentier les enthousiasmes, de combattre l'énergante inertie de ceux qui pensent et qui écrivent. A nous de faire rendre justice à Pirmez.

José HENNEBICQ.

M. José de Coppin en a parlé ici même (*Stella*, novembre 1894: *Octave Pirmez*). Nous ne faisons qu'émettre un vœu qu'il a déjà émis.

J. H.



L'ŒUVRE DE MAX ELSKAMP

C'est le spectacle captivant d'une âme qui s'en retourne, par les chemins d'enfance, vers la paix des dimanches religieux, vers la douceur de légende des salutations à l'Immaculée, et qui s'initie, finalement, en terme de pérégrinations, au mystère de la Toute-Bonté évangélique.

Il n'y a pas là de littérature, il n'y a pas là de pose : M. Max Elskamp n'écrit pas ses vers pour le futile plaisir de se voir imprimer. La sincérité la plus entière parle en lui, l'observation puérile se témoigne par des notations inoubliables.

Il parle en *Dominical* :

Mon âme, d'un voyage enfant
en moi que l'hier endimanche,
s'en revient pour aller en blanc
avec les enfants des dimanches.

C'est la note initiale du Tryptique, qui se déroule ensuite, en ses très vicieux et très naïfs cantiques, faisant très doucement rêver.

On entrevoit, vaguement, dans le lointain de la pensée inspiratrice, d'abord la sérénité des claires aubes dominicales, avec des bruits de cloches dans l'horizon, et, par les voies, la théorie des gens vêtus de neuf vers les chapelles; et puis, une histoire d'amour discrète, effacée comme par des larmes; et, enfin, la tristesse des soirs, toujours de dimanche, qui se termine en une croix tombale épigraphée de ce vers :

Mes pauvres petits dimanches sont morts,

déchirant comme un adieu de violoncelle.

C'est là *Dominical*, ce livre de confession que tout poète doit aimer comme s'il l'avait écrit lui-même.

S'ouvrent les *Salutations* par ce cri d'amour :

Ici,
 J'ai voulu, Vous et moi, Madame la Vierge,
 en une nouvelle légende dorée :
 j'ai descendu jusqu'à la Bonté
 le fleuve de ma naïveté
 depuis mes dimanches morts en Flandre.

Tour d'ivoire, Horloge admirable, Etoile de la mer, Pleine de grâces, Consolatrice des affligés, ah ! toute la candeur des litanies, la candeur perdue des litanies, les douces litanies de nos petites mains jointes ! Elles revivent en ces pages, et bien modernes sous leur archaïsme, elles chantent la Vie. Le couvert des termes religieux cache l'hymne splendide à la nature, et la nature apparaît malgré tout, sous le voile, par petits cris vibrants. Oyez :

Et des vaisseaux voici les beaux
 Sur la mer en robes de femmes,
 Allés suivant les oriflammes
 Au bout du ciel sombre dans l'eau.

Le symbolisme s'accroît vers la fin, en sanglots longs :

En bas, dans les maisons, cousent les tailleurs noirs
 les robes tristes de laissez-toute-espérance.

Marie, dit-il, en fermant le livre,

faites
 au bois de Mai dormir ma tête
 du bon repos des bons outils ;
 et sain mon corps pour sain l'esprit
 dans un plus beau mois de Marie
 de toute ma tâche accomplie.

Vient *En Symbole vers l'apostolat*, livre admirable, livre qui restera, dans la littérature belge comme dans la littérature générale, bien qu'il ne tienne ni à l'une ni à l'autre. Il est déconcertant,

à première vue, à force de naïveté; et bientôt le charme opère victorieusement. Ces petits vers, qui ne sont jamais complètement finis, suggèrent un monde de sensations encore inconnues. Par dessus tout, plane, ailes grandes, le Génie de la Bonté, qui, en dernière analyse, reste l'inspirateur foncier et unique de M. Max Elskamp.

Cette fois, les cinq sens sont interpellés, pour leur conseiller le Bonheur, l'Amour, la Patience.

Voulez-vous le résumé? Le poète parle :

C'est en aujourd'hui la belle Renaissance
 où ma douce sœur Joie et son frère Innocence
 s'en sont allés cueillir, en se donnant la main,
 sous des oiseaux chantants les fleurs du romarin,
 pour fêter paix venue aux jardins de jeunesse,
 qu'ouvrent ici la foi et la bonne espérance.

Le cantique III, aux Yeux, devrait pouvoir être cité intégralement. C'est un chef-d'œuvre. Je me borne forcément :

.
 et joie! sa cure en des jardins
 emplis de fleurs qui font la chaîne,
 et joie, les yeux! fête sereine,
 avec le vent dans tous les coins.

Le cantique IV n'est pas moins beau.

Il faut conclure, et c'est difficile. Des livres comme *Dominical*, *Salutations* et *En Symbole*, se sentent, mais ne s'analysent pas.

L'impression générale est une grande douceur, une grande paix dans le cœur, et, dans le physique, cette sensation qu'on aurait longtemps tâté du linge, des petits vêtements d'enfant à naître.

M. Max Elskamp, à mon avis, est l'un des grands poètes de nos jours.

A. S.

L'ORDRE ALTRUISTE

Livre V de *Dire du Mieux*, 1^{re} partie de *Œuvre*, par RENÉ GHIL.

Livre curieux, à coup sûr, et destiné à placer sur un terrain désormais moderne, c'est-à-dire scientifique, ce qui paraissait le plus inéluctablement opposé à la science moderne : la Poésie !

Et de fait, après avoir lu, et qu'on soit ou non admirateur de l'œuvre de René Ghil, on est forcé de se dire que c'est la manifestation la plus intense de cet art de l'avenir prochain qui doit exprimer les préoccupations d'une génération qui s'élève toute seule, rejetant les langes du passé.

Le grand Poème de l'Altruisme et du Devoir scientifiques est une prophétie dont chacun de nous ressent la poignante exactitude dans le tréfonds de son être.

Les ingénieuses théories du Poème chimique de la Matière, étayées des recherches expérimentales de nos plus grands novateurs font mieux voir encore cette formule absolument contemporaine de la Poésie scientifique, de celle qui ne s'adresse plus à un public quelconque pour le bercer au son d'une mélopée sans signification, mais bien aux savants ou plutôt aux hommes de pensée.

La forme est évidemment à l'antipode du Parnasse, en apparence du moins, car, en maint endroit, de la richesse de la rime et de la majesté de l'alexandrin, rien n'est sacrifié ; mais c'est un livre de pensée, nous venons de le dire, et dont la lecture, qui mieux est, engendre la pensée.

S'il était possible de citer, tantôt : « les Femmes lassent portant les étiques petits des ouvriers » ou « l'Université marâtre, qui

dans leurs crânes lent détruira la volonté d'ailleurs venante » ou encore « liant un grand rêve de proie emporté d'or dans le soleil extasiant », il serait facile de démontrer par fragments la valeur de ce livre à synthèse puissante, mais à quoi bon, pour ceux qui ne demandent qu'à voir se dérouler la fumée de leur cigarette au son d'une boîte à musique ?

« ... l'Univers gire et luit du giroï zénithal... et qu'il ne soit ! le soir entrevu dans un songe où le geste s'angoisse, à sentir de partout l'épouvante qui poisse... »

Ceux qui s'arrêtent ici, ébahis, devant certaines expressions obscures, ne sont-ils pas ceux qui, selon le poète : forment la partie négligeable de ce tout qui lutte et choit de son poids ?

EDGAR BAES.

Ames de couleur, par HENRY MAUBEL.— Pages qui sont toutes de suggestifs et subtils calques pris sur la souvenance opaline des belles heures enfuies de la vie du poète, de sa vie qui fut souvent inquiète d'amour et comme mélancolique de douceur et de bonté. Ah ! les gestes nobles, les goûts bizarres, les caprices étranges, les folies prestigieuses, les réflexions simples et naïves, les espoirs bleus et les tendresses de Mad, Miette et Christian, êtres chers dont le poète a sculpté le cœur dans le sien, et qu'il a ensuite idéalisés à l'image même de son âme enthousiaste des hauts rêves et envieuse d'éternelles béatitudes.

ARTHUR TOISOUL.

Reçu : *Par les chemins*, de Paul Arden.



BROUTILLES

D'un commun accord entre la rédaction de *Stella* et celle de l'*Art jeune*, il a été décidé que, désormais, et sous le titre *L'Art jeune (Stella)*, il serait publié mensuellement un fascicule de 24 grandes pages (texte 16 X 10) où seront défendus hardiment les intérêts essentiels de l'art. Cette fusion ayant pour but aussi de réunir des efforts littéraires épars, nos confrères y applaudiront certainement.

Les livres, revues et journaux devront être envoyés, comme par le passé, à M. Arth. Toisoul, 38, rue Vautier; les manuscrits, 131, rue de Brabant.

Nous prions nos confrères de faire écho à cette note.

* * *

Nous recevons ce programme que nous insérons volontiers :

« Les jeunes gens révoltés des imbécillités du programme universitaire qui donne en pâture à leur intelligence la *poésie* de Boileau et de Voltaire, qui offre à leur admiration la *profondeur* de La Bruyère, qui supprime de notre littérature le xv^e et le xix^e siècles tout entiers, les jeunes gens exaspérés, les uns des abus de pouvoir, les autres de l'internat et des mélanges forcés, sources de mœurs innommables, enfin et surtout du manque de liberté intellectuelle, ont fondé une société dont la *Lutte*, revue littéraire et antiuniversitaire, sera l'organe. Des écrivains au talent éprouvé ont bien voulu leur prêter leur concours. Nous faisons appel aux journaux et revues pour nous aider dans nos réclamations, aux littérateurs pour nous fournir des articles et aux élèves pour secouer, en nous utilisant, le joug universitaire et répandre notre *Lutte*. La Revue, bi-mensuelle, publiera le 5 de chaque mois un supplément littéraire et artistique auquel collaboreront, pour les dessins, MM. A. Gransaut, H. de Grouy, Shuffenecker, Rops, etc., etc., et, pour le texte, les humoristes les plus aimés du public : MM. Maurice Barrès (et la rédaction de la *Cocarde*), Ed. Drumont (et la *Libre Parole*), O. Mirbeau (*Echo de Paris*), Steenackers (*Journal*), Segard (*Plume*), de Vinan, Valette (et le *Mercur*). Le rédacteur en chef : Michel Juge. Abonnements trimestriels : Paris, 2 francs; Etranger, fr. 2.50. Rédaction : A. Yebel, 108, boulevard Haussmann, Paris. »

Stella,

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE
paraissant du 25 au 30 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

Belgique, un an	5 francs
Union postale	6 francs

Secrétaire de Rédaction : ARTHUR TOISOUL

(Le vendredi, de 4 à 7 heures)

Ont déjà collaboré à *Stella* : Georges Angelroth, Edgar Baes, Charles Bronne, Edmond De Bruyn, A. Bourgom, Henri de Glassant, José de Coppin, Arthur Daxhelet, Joseph Desgenêts, Désy Elias, Paul Ferté, René Ghil, Francis Vielé-Griffin, André van Hasselt, Camille Lemonnier, Auguste Levêque, Paul Leclercq, Richard Ledent, Charles van Lerberghe, Albert Mockel, Henri Maubel, A.-S. de Nevermore, Edmond Pilon, Léon Paschal, Charles-Louis Philippe, Fernand Roussel, Camille Roussel, Victor Remouchamps, Georges Rency, André Ruyters, Stéphano, Robert Sainte-Estelle, Albert Stassart, Arthur Toisoul, Henri Vandeputte, Emile Verhaeren, etc.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Stella ne publie **que de l'inédit** et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles et de ses opinions.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Rédaction.

Stella est en vente :

A Bruxelles, chez Istace; chez Wattiau, rue de Longue-Vie;
chez Lacomblez, rue des Paroissiens.

A Mons, chez Magerman, 15, rue de l'Athénée.

A Gand, chez Ad. Hoste, rue des Champs.

A Anvers, chez Forst, place de Meir.

A Liège, chez Gnusez, rue du Pont-d'Ile.

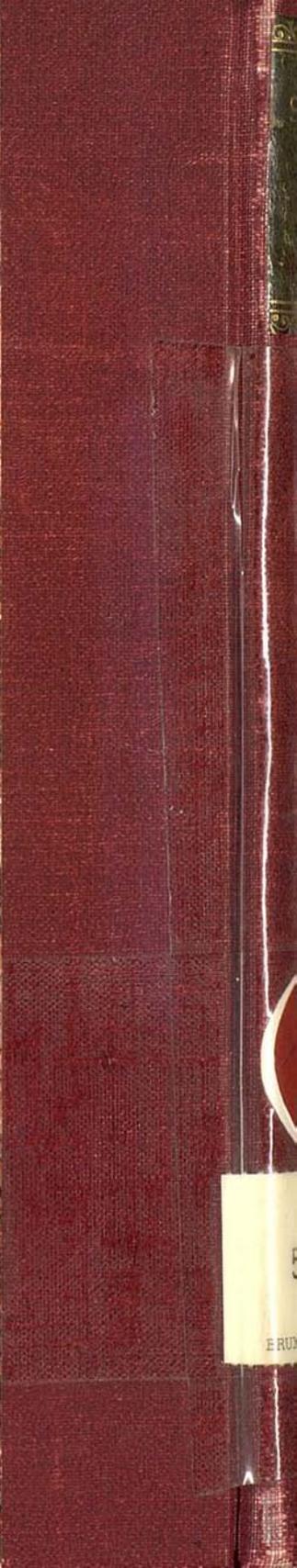
A Verviers, chez Boumal.

A Paris, chez Chérié, rue Hallé; chez Chamuel, rue de Trévise.



Bruxelles=Bruxelles
Imprimerie Economique, Société coopérative
Rue de Trèves, 38, Quartier Léopold





F
E RUD

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.